

UNIVERSITÉ DE YAOUNDÉ I

CENTRE DE RECHERCHE ET DE
FORMATION DOCTORALE EN
SCIENCES HUMAINES, SOCIALES
ET ÉDUCATIVES

UNITÉ DE RECHERCHE ET DE
FORMATION DOCTORALE EN
SCIENCES HUMAINES ET
SOCIALES

DEPARTEMENT DE SOCIOLOGIE



THE UNIVERSITY OF YAOUNDE I

POST GRADUATE SCHOOL FOR
SOCIAL AND EDUCATIONAL
SCIENCES

DOCTORAL RESEARCH UNIT
FOR HUMAN AND SOCIAL
SCIENCES

DEPARTMENT OF SOCIOLOGY

**Migrations urbaines et distinction sociale chez
les ruraux du Nord-Kivu : Formes, sens et
portées dans le village de Ngungu (RDC)**

Mémoire de Master en Sociologie soutenu le 18 octobre 2024

Spécialité : Urbanité & Ruralité

Par

BAHATI NDAGIJE Germain

Licencié en Sociologie

Jury :

Président : **TEDONGMO TEKO Henri, MC**

Rapporteur : **MELIKI Hugues Morell, CC**

Examineur : **MBEN LISSOUCK Ferdinand, CC**



Octobre 2024

ATTENTION

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

Par ailleurs, le Centre de Recherche et de Formation Doctorale en Sciences Humaines, Sociales et Éducatives de l'Université de Yaoundé I n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans ce mémoire ; ces opinions doivent être considérées comme propres à son auteur.

A l'honorable Jules MUGIRANEZA NDIZEYE ;

Médiatrice UMWIZA,

Mon épouse ;

Ariel UKEYE MUTANGAKE et

Asyncrite BAHATI MUTANGAKE, mes enfants,

Pour tous les sacrifices consentis.

REMERCIEMENTS

De la formulation du thème à la rédaction du travail, en passant par la collecte des données, cette recherche ne pouvait aboutir sans le concours de divers acteurs à qui il importe de témoigner notre gratitude.

Tout d'abord, nous adressons notre reconnaissance au Dr Hugues Morell MELIKI qui a accepté de diriger ce travail. Malgré ses différents engagements, il a sacrifié certaines de ses priorités pour être disponible. Il nous a apporté ses remarques, conseils et, par-dessus tout, sa rigueur épistémologique pour que ce mémoire soit rédigé à temps et dans les règles.

Ensuite, nous exprimons nos sincères remerciements à tous les enseignants chercheurs du département de Sociologie à l'Université de Yaoundé 1. Ils nous ont fourni, à partir des différents enseignements, les armes épistémologiques nécessaires pour mener cette conquête du savoir.

Notre gratitude va également à tous nos informateurs qui ont accepté de se confier à nous. A titre principal, nous pensons à James NDAGIJIMANA REMERA et Emmanuel HAFASHA YOMBO qui nous ont accordé de leur temps, tout en permettant d'atteindre facilement certains autres informateurs.

Durant les deux années de master, nous avons bénéficié d'un soutien sans relâche de la part de la Synergie des Etudiants Congolais au Cameroun, SECOC. Certains adhérents sont devenus des figures fraternelles à cause de leur énorme contribution à la réussite de cette recherche. Nous leur disons merci en pensant particulièrement à Innocent SEGIHOBE, Jean KAMBALE, Maccard, Willy KASESE, Jonathan NDUNGO, Napoléon KAGADJU et Elie SEBYAGE.

Nous disons aussi merci à toute la famille : notre père Jonas NDAGIJE MUTANGAKE, notre grand frère Gilbert KAZINGUFU et son épouse, toutes nos sœurs ; la famille NKEZAMUZIMA Charles, notre belle-famille, Maman Aline ABUNGO et à tous les proches frères et amis pour avoir entouré notre petite famille (mon épouse et mes enfants) d'amour pendant ce temps de notre absence.

Enfin, nous saluons les soutiens et encouragements de nos camarades et proches : Laetitia KEUZO, Abigaëlle MESSOUCK, Frédéric NDEM, Achi FADI, Cabrel CHENANG et tous ceux dont les noms ne sont pas repris ici. De même, nous exprimons notre gratitude à tous ceux qui ont pris de leur temps pour relire notre manuscrit.

ACRONYMES ET SIGLES

BAD	: Banque Africaine pour le Développement
BIT	: Bureau International du Travail
C.D.E	: Centre pour le Développement de l'Entreprise
COMIPCC	: Coopérative Minière pour la Promotion des Communautés Congolaises
COOPERAMMA	: Coopérative des Exploitants Artisanaux Miniers de Masisi
FAO	: Food and Agriculture Organization
M23	: Mouvement du 23 Mars
MINADER	: Ministère de l'Agriculture et du Développement Rural
MINEPST	: Ministère de l'Enseignement Primaire, Secondaire et Technique
OCDE	: Organisation de Coopération et de Développement Economiques
OIM	: Organisation Internationale pour les Migrations
PUF	: Presses Universitaires de France
RDC	: République Démocratique du Congo
RFI	: Radio France Internationale
SAKIMA	: Société Aurifère du Kivu et du Maniema
SOMINKI	: Société Minière et Industrielle du Kivu
UA	: Union Africaine
UNCEA	: Nations Unies Commission Economique pour l'Afrique
UNESCO	: United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization
UNICEF	: United Nations of International Children's Emergency Fund
UNIKIN	: Université de Kinshasa
USD	: United States Dollar
UY1	: Université de Yaoundé 1

LISTE DES TABLEAUX, GRAPHIQUES ET PHOTOS

Tableau n° 1 : Nature, source et nombre de documents dépouillés

Liste des Graphiques

Graphique 1 : Les informateurs selon leurs âges

Graphique 2 : Les informateurs selon leurs professions

Graphique 3 : Quartiers résidentiels des migrants interrogés

Liste des Photos

Photo 1 : Aperçu de l'élevage de bovins à Ngungu

Photo 2 : Carrière minière de Gakombe/Rubaya

Photo 3 : A l'entrée du Centre de Ngungu, Route Goma, après la pluie

Photo 4 : Quartier Kyeshero, ville de Goma où résident plusieurs migrants aisés de Ngungu

RESUME

Migrer vers la ville est une pratique courante dans la localité de Ngungu. Des familles quittent cette contrée rurale qui présente des opportunités agricoles et minières. La littérature existante considère cette forme de migration comme un indicateur de la précarité qui sévit dans les milieux ruraux. Elle envisage la pauvreté, d'une part, et l'existence de certains facteurs socioculturels à impact négatif, d'autre part, comme des faits qui poussent les individus, spécifiquement les jeunes, à l'émigration dans le but d'accéder à diverses ressources.

Pourtant, à l'exemple de Ngungu, tous les villages ne sont pas en manque de ressources et ce départ pour la ville ne concerne pas uniquement les ruraux pauvres. Il existe une catégorie de la population rurale qui, quoique vivant dans une relative opulence et jouissant d'une certaine notoriété, s'adonne à ce type de mobilité. De ce fait, la question est alors celle de savoir ce qui explique la migration rurale-urbaine d'une catégorie d'acteurs aisés dans une zone rurale réputée riche du sol et sous-sol. A ce titre, l'hypothèse soutenue est que la migration des ruraux aisés de Ngungu s'explique par le fait que, vivre en ville constitue un signe de réussite économique qui permet de confirmer son appartenance à une catégorie supérieure : c'est un outil de distinction sociale.

En mobilisant une méthodologie de facture qualitative et en recourant au constructivisme structuraliste, l'ethnométhodologie et la théorie des représentations sociales comme grilles de décryptage, les analyses montrent que la migration de cette catégorie n'est pas attachée à la pauvreté. Elle est plutôt une forme d'opposition contre la logique rurale de redistribution qui vise le surplus des membres de la catégorie aisée, d'une part. D'autre part, elle est justifiée par la quête du statut de supériorité que les ruraux accordent à la vie urbaine.

En effet, chez les ruraux aisés de Ngungu la ville se conçoit comme un espace de consécration des réussites économiques. Elle atteste de leur ascension à travers les moyens mis en jeu pour mener une vie onéreuse comme certains de leurs semblables. La ville apparaît comme l'espace où ne vivent que ceux qui ont des capitaux financiers conséquents. Y vivre, c'est prouver que l'on est l'égal de ceux qui y sont mieux lotis. De ce fait, la vie au sein de l'espace urbain entérine donc aussi des logiques de compétitions et de concurrences entre les acteurs ruraux qui s'estiment financièrement mieux dotés. Car, aller habiter la ville place les ruraux aisés qui migrent au-dessus de ceux qui restent au village, lesquels deviennent moins en vue. La migration urbaine constitue donc un indicateur de richesse, une confirmation de l'appartenance à une classe supérieure et un moyen de distinction sociale entre acteurs ruraux.

Mots clés : migration urbaine, distinction sociale, Goma, Ngungu, vie urbaine, village.

ABSTRACT

Migrating to the city is a common practice in the locality of Ngungu. Families leave this rural area, which offers agricultural and mining opportunities. The existing literature views this form of migration as an indicator of the precarious conditions prevailing in rural areas. It considers poverty, on the one hand, and the existence of certain sociocultural factors with negative impacts, on the other, as facts that push individuals, especially young people, to emigrate in order to access various resources.

However, as seen in Ngungu, not all villages lack resources, and this departure for the city does not concern only the rural poor. There exists a category of the rural population that, although living in relative opulence and enjoying a certain notoriety, engages in this type of mobility. Therefore, the question arises as to what explains the rural-urban migration of the affluent category in a rural area known for its rich soil and subsoil. The supported hypothesis is that the migration of the affluent rural population of Ngungu is explained by the fact that living in the city constitutes a sign of economic success that confirms one's belonging to a higher category: it is a tool of social distinction.

By employing a qualitative methodology and drawing on structural constructivism, ethnomethodology, and the theory of social representations as a decryption grid, the analyses show that the migration of this category is not linked to poverty. Rather, it is a form of opposition against the rural logic of redistribution, which targets the surplus of the affluent members, on the one hand. On the other hand, it is justified by the quest for superior status that rural people attribute to urban life.

Indeed, for the affluent rural population of Ngungu, the city is conceived as a space for the consecration of economic successes. It attests to their ascent through the means employed to lead an expensive life like some of their peers. The city appears as a space where only those with substantial financial capital live. Living there is a way to prove that one is equal to those who are better off. Thus, living in the urban space so also enshrines logics of competition and rivalry among rural actors who consider themselves financially better off. Moving to the city places the affluent rural migrants above those who remain in the village, who become less prominent. Therefore, urban migration constitutes an indicator of wealth, a confirmation of belonging to a higher class, and a means of social distinction among rural actors.

Keywords: urban migration, social distinction, Goma, Ngungu, urban life, village.

SOMMAIRE

DEDIDACE.....	i
REMERCIEMENTS	ii
ACRONYMES ET SIGLES	iii
LISTE DES TABLEAUX, GRAPHIQUES ET PHOTOS	iv
RESUME.....	v
ABSTRACT	vi
SOMMAIRE	vii
INTRODUCTION GENERALE.....	1
PREMIÈRE PARTIE : CONDITIONS SOCIO-ECONOMIQUES ET CATÉGORISATION D'UN TYPE DE MIGRANTS RURAUX SINGULIERS	34
CHAPITRE 1 : LA RELATIVE OPULENCE RURALE COMME MATRICE DU PROJET DE MIGRATION URBAINE	36
I- FIGURES PLURIELLES DES MIGRANTS DE NGUNGU	36
II- INDICATEURS D'UNE AISANCE SOCIALE ET ÉCONOMIQUE DES ACTEURS	49
CHAPITRE 2 : LES MOTIVATIONS DU PROJET DE MIGRATION URBAINE.....	58
I- LE VILLAGE COMME ENVIRONNEMENT RÉPULSIF.....	58
II- DIVORCER D'AVEC DES LOGIQUES DE VIE COMMUNAUTAIRES DE RÉGRESSION SOCIO-ÉCONOMIQUE.....	68
DEUXIÈME PARTIE : CE QUE HABITER LA VILLE VEUT DIRE POUR LES RURAUX AISÉS.....	78
CHAPITRE 3 : VIVRE EN VILLE COMME PREUVE DE RÉUSSITE SOCIO- ÉCONOMIQUE	80
I- LA VIE URBAINE COMME ESPACE DE CONSÉCRATION DES RÉUSSITES	80
II- UN LIEU OÙ ON CÔTOIE SES « ÉGAUX ».....	91
CHAPITRE 4 : LA VILLE COMME CADRE DE DISTANCIATION ET DE COMPÉTITION SOCIALES	101
I- ÊTRE EN VILLE COMME MATÉRIALITÉ DES LOGIQUES DE RIVALITÉS ET DE CLASSEMENT ENTRE RURAUX AISÉS	101
II- METTRE UNE DISTANCE ENTRE SOI ET LES VILLAGEOIS ORDINAIRES 110	
CONCLUSION GÉNÉRALE	122
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	129
ANNEXES	141
TABLE DES MATIÈRES	151

INTRODUCTION GENERALE

I. MISE EN CONTEXTE ET JUSTIFICATION

Le problème migratoire est l'une des préoccupations majeures de l'Afrique. Bien que les migrations internationales fassent l'objet d'une plus grande attention dans les récents débats, « *les migrations internes au sein des différents États africains sont beaucoup plus importantes en termes de nombre de personnes concernées* »¹. Les statistiques montrent que « *d'un point de vue régional, 79 % de tous les migrants internationaux résidant en Afrique sont nés en Afrique* »². Considérées comme l'un de facteurs de peuplement des villes, « *les migrations sont très diversifiées et touchent de façon inégale les diverses parties d'un territoire* »³. Même si la migration d'une ville à une autre est courante, « *la mobilité rurale-urbaine apparaît toujours comme le modèle principal des migrations internes* »⁴.

Comme tout autre pays africain, la République Démocratique du Congo connaît des migrations de différents types. En plus des déplacements massifs de population liés aux problèmes récurrents de l'insécurité spécifique à sa partie orientale, les migrations rurales-urbaines s'observent même dans les villages épargnés par les conflits armés. Ces migrations sont alors considérées, d'une manière générale, comme une résultante des difficultés de survie et d'épanouissement qui caractérisent les villages congolais⁵. Dans les zones rurales, « *qui forment la majeure partie du territoire national et qui hébergent à elles seules près de 70 pourcent de la population* »⁶, les conditions de vie y sont précaires. L'absence significative des infrastructures de base notamment les écoles, l'eau potable, les centres de santé, l'agriculture durable, les marchés, l'énergie et l'électricité, l'hygiène publique, les centres récréatifs etc. y rend la vie répulsive. Beaucoup de ces milieux sont « *isolés car les infrastructures et les voies de communication sont défectueuses ce qui traduit une incapacité d'écouler les produits agricoles due à l'absence totale des routes de dessertes agricoles* »⁷.

¹ Joseph TEYE et Mariama AWUMBILA, « Facteurs de migration et d'urbanisation en Afrique », *Centre d'études sur les migrations*, Université du Ghana, 2018. www.rabat-process.org

² OIM et UA, « Rapport sur la migration en Afrique : Remettre en question le récit », 2019, p. 18

³ Yves GILBERT, « Migrations urbaines en milieu rural : diversification sociale et recomposition du politique », in *Espaces et sociétés*, Éres, n° 143, 2010, p. 135

⁴ Eva DICK et Benjamin SCHRAVEN, « Migration Rurale-Urbaine en Afrique de l'Ouest : Contextes, Tendances et Recommandations », KNOMAD, Policy brief, février 2021, p. 1

⁵ Voir aussi Prospère K. MUSOBWA, Augustin-Pascal M. CIRHUZA, Serge T. KITO et Manny I. KASHEMWA, « les incidences démographiques, sociologiques et économiques de l'exode rural dans la ville de Bukavu au Sud-Kivu », *Revue Internationale des sciences économiques*, vol. 5, n°1, 2022, p. 204

⁶ Grégoire NGALAMULUME TSHIEBUE, « Le développement rural : réalités, enjeux et pistes d'action » in *Conjonctures congolaises*, 2016, p. 239

⁷ Freddy KALUME DIUMBA, « Développement rural comme frein à l'exode rural et levier à l'exode urbain en République Démocratique du Congo », in *Mouvements et Enjeux Sociaux-Revue internationale des dynamiques sociales*, vol. 2, n°117, 2021, p. 68

Malgré le potentiel minier de la RDC, les villages congolais semblent ne rien en bénéficier ; Même les atouts agricoles ne changent rien car « *fort de ses 80 millions d'hectares de terres arables, 4 millions de terres irrigables seul 1% est cultivé* »⁸. Bien plus, malgré ce potentiel « *la prévalence de la dénutrition des enfants de moins de 5ans est de 47,3%* »⁹. Toutefois, si l'on prend le milieu rural dans sa globalité, les disparités persistent et on assiste, selon le cas, à la migration : « *Les campagnes sont ainsi dépeuplées, devenant de plus en plus inactives, peu dynamiques et contraintes à la léthargie* »¹⁰, et c'est au profit des « *villes congolaises qui accueillent chaque année un million de citoyens supplémentaires* »¹¹.

Cette réalité est descriptive de la situation de Ngungu, site d'observation de ce travail, situé à 64 km à l'Ouest de la ville de Goma. Sa population qui vit en grande partie de l'agriculture, a adopté des pratiques culturelles avancées avec notamment l'utilisation des engrais chimiques pour plus de production. Même si le village est relié à la ville de Goma, la ville la plus proche, par une route non asphaltée qui devient difficilement praticable dans la période pluvieuse, les activités commerciales sont intenses. Aux côtés de l'agriculture et du commerce, les activités minières battent leur plein. Plusieurs pancartes indiquent la présence de sociétés minières. La Société Aurifère du Kivu et du Maniema (SAKIMA), la Coopérative des Exploitants Artisanaux Miniers de Masisi (COOPERAMMA), la Coopérative Minière pour la Promotion des Communautés Congolaises (COMIPCC) sont, entre autres, les sociétés et coopératives présentes qui exploitent les carrières minières situées dans la localité. Ainsi, malgré ce contexte marqué par les perspectives économiques et sociales viables : l'agriculture, les minerais, la circulation de l'argent, et la densité de la population, certains habitants de Ngungu migrent vers la ville de Goma.

En effet, plusieurs familles se délocalisent vers la ville alors que toutes les conditions nous semblent être réunies pour qu'elles restent dans le village. Les premières observations montrent que les acteurs de cette migration sont principalement nantis financièrement et économiquement. Ce sont des fermiers ayant des étendues considérables de terre, commerçants, grands artisans miniers, disposant des belles maisons et des moyens de transport pour certains.

⁸ FAO, « Profil des systèmes alimentaires en RDC », 2022

⁹ Godefroy LOKANGA DJOMO, « Evaluation comparée de la malnutrition des enfants de moins de 5ans par des indices anthropométriques en RDC », in *European Scientific Journal*, vol.17, n°7, 2021, p. 154

¹⁰ Grégoire NGALAMULUME TSHIEBUE, *Op.cit.*, p. 260

¹¹ Ministère de l'aménagement du territoire, *Politique Nationale de l'Aménagement du Territoire (PNAT)*, 2020, p. 32

II. PROBLEME DE RECHERCHE

Les migrations rurales-urbaines sont généralement motivées par l'absence des perspectives de développement dans les milieux ruraux congolais. Les ruraux ont un accès limité aux principales commodités liées à la santé et à l'éducation, le niveau de revenu bas, incertain et lié aux emplois informels. Dans ce contexte, migrer vers la ville constitue l'une des alternatives pour contourner ces difficultés. Les ruraux se déplacent en villes dans l'espoir d'avoir des meilleures conditions de vie. La ville est perçue comme « *un lieu d'espoir, un lieu socialement hiérarchisé, un centre des décisions (...)* »¹² et par conséquent, un bel endroit où il faut aller vivre.

Certes, la ville a souvent été considérée comme un milieu où paraît bon à vivre, mais il y a plusieurs décennies qu'elle n'est plus l'eldorado que les ruraux pouvaient rêver. Les villes, qui ont depuis longtemps séduit les individus grâce au mode de vie et les perspectives qu'elles leur promettaient deviennent, au jour le jour, hostiles aux moins fortunés. Car, la pauvreté qui est l'un des grands défis est « *davantage visible et concentrée dans les villes, qu'il s'agisse des villes opulentes des pays riches ou des bidonvilles des pays en développement* »¹³. Pour ce qui est du contexte sub-saharien, la crise économique des années quatre-vingt-dix « *a entraîné une réduction des écarts de niveau de vie entre citadins et ruraux avec une forte paupérisation urbaine et donc de nouveaux processus de socialisation. On peut se demander si la ville africaine apparaît toujours pour les ruraux comme un mirage convoitable.* »¹⁴ Au regard de ce qui précède, la ville n'incarne plus la lueur d'espoir pour les ruraux qui voudraient y migrer et encore moins pour les ruraux nantis.

En fait, les villages changent quoiqu'à des rythmes différents. Ngungu en est l'exemple. On constate un fort potentiel riche de sol et du sous-sol avec des carrières minières. Etant l'une des grandes agglomérations du Nord-Kivu, cette contrée rurale a enregistré quelques avancées en matières agricoles. L'agriculture n'est plus une agriculture de substance grâce à l'adoption de nouvelles méthodes culturales, des semences améliorées et l'utilisation des engrais chimiques. C'est une agriculture marchande, source de richesses. Ce village est devenu un centre d'accumulation des richesses. Une classe que l'on peut qualifier de moyenne s'y développe significativement. Cette classe est constituée des individus ayant accès aux

¹² Jean Marc ELA, *La ville en Afrique noire*, Paris, Karthala 1983, p. 38

¹³ Julien DAMON, « Chiffres, approches et paradoxes de la pauvreté urbaine », in *Questions de communication*, n° 25, 2014, p. 143

¹⁴ Mwanza Hugo et Kabamba Kabata, « Pauvreté et marginalisation rurales en Afrique au sud du Sahara », dans *Belgeo* n°1, 2002, p. 5

ressources agricoles, minières, commerciales, jouissant d'une certaine influence au village et menant une vie approximative de celle de la ville.

Malgré ce potentiel, des acteurs de cette catégorie de Ngungu choisissent d'émigrer pour Goma. Cette étude s'intéresse donc aux migrations rurales-urbaines. Elle voudrait comprendre pourquoi les populations aisées des milieux ruraux qui disposent de meilleures perspectives socioéconomiques, s'adonnent à la migration.

III. PROBLEMATIQUE

La littérature sur la problématique migratoire est abondante. Le phénomène des mobilités a attiré l'attention de chercheurs de différents domaines. La diversité de domaines s'explique par le fait qu'il est difficile de saisir les ressorts de la migration sans prendre en compte « *la situation générale de notre société et de ses diverses composantes* »¹⁵. De l'économie à la sociologie en passant par la psychologie, la géographie, l'histoire ou encore la démographie, la question migratoire est au centre de plusieurs disciplines. Il convient donc, comme le dit Jayet, « *de tenir compte d'un ensemble de facteurs pour bien comprendre les décisions de migration* »¹⁶. Ainsi, pour Guilmoto et Sandron, « *si aucune théorie d'ensemble n'existe pour rendre compte fidèlement des expériences migratoires contemporaines, un grand nombre des caractéristiques structurelles qui les alimentent dans le monde sont pourtant bien connues* »¹⁷. Il s'agit alors ici de présenter les principaux prismes explicatifs de la migration.

1. Approche économique de la migration

Selon cette approche, les facteurs qui sont à la base de la migration sont économiques. Elle met en exergue les possibilités économiques qu'offrent les régions urbaines au détriment des régions rurales qui sont généralement pauvres et sans opportunités. Chez les économistes « *ce champ est loin d'être unifié. Il oscille entre un point de vue macroéconomique et un point de vue microéconomique* »¹⁸.

¹⁵ Jean Marc ELA, Op.cit., 1983, p. 31

¹⁶Cécile DÉTANG-DESSENDRE, Virginie PIGUET et Bertrand SCHMITT « Les déterminants micro-économiques des migrations urbain-rural : leur variabilité en fonction de la position dans le cycle de vie » in Population, vol. 57, n°1, 2002, p. 38

¹⁷ Christophe GUILMOTO et Frédéric SANDRON, *Migration et développement*, Les études de La documentation Française, Paris, 2003, p. 11

¹⁸ Hubert JAYET, « L'analyse économique des migrations, une synthèse critique », in *Revue économique*, vol. 47, n°2, 1996, p. 194

1.1. La migration est due au comportement de maximisation du revenu

Ce courant, irrigué par la macro-économie, vise à expliquer des flux migratoires entre pays ou régions. Deux grands modèles sont considérés comme fondateurs. « *Le modèle d'Artur Lewis 1954 et Celui de Todaro 1969* »¹⁹. Pour Lewis, « *les migrations surviennent en réponse à des différences de productivités marginales du travail et donc de salaires entre les deux secteurs, dans une économie supposée être au plein-emploi* »²⁰. Il souligne le fait que les flux migratoires perdurent tant que ce différentiel, net des coûts de la migration, n'est pas résorbé. Pour lui, la migration a un effet positif sur le milieu rural, puisqu'elle contribue à réduire le chômage déguisé qui y prévaut et à égaliser les différences de rémunération entre les secteurs. Teye et Awumbila précisent que la migration est due aux écarts salariaux « *les travailleurs migrent pour des raisons économiques, passant de régions à bas salaires et à main-d'œuvre intense à des régions à salaires élevés et à pénurie de main-d'œuvre* »²¹.

Dans un contexte dominé par l'augmentation du taux de chômage dans les milieux urbains vers les années 1960, Todaro introduit un aspect important dans la migration qui n'avait pas été pris en considération par Lewis ; la persistance de la migration rurale massive dans un contexte de chômage urbain. « *Ce modèle repose sur l'hypothèse que la décision de migration est une décision individuelle qui résulte d'un comportement de maximisation du revenu escompté* »²². Pour le dire autrement, « *les migrants potentiels considèrent toutes les opportunités qui leurs sont offertes par le marché du travail (rural et urbain), et choisissent celles qui maximisent leurs revenus escomptés* »²³. Donc pour ce modèle, bien que la migration soit une réponse au différentiel de salaire, elle ne l'est pas pour le salaire observé mais pour celui que le migrant peut espérer. « *Harris et Todaro montrent qu'il est parfaitement rationnel de migrer, en dépit du taux de chômage urbain élevé, tant que le différentiel de revenus escomptés est positif* »²⁴. Ces deux modèles vont susciter des analyses beaucoup plus pratiques pour apprendre les facteurs individuels et ménagers de la migration.

¹⁹ Hubert JAYET, *Op. cit.*, p. 194

²⁰ Flore GUBERT « Pourquoi migrer ? Le regard de la théorie économique », in *Regards croisés sur l'économie*, n°8, 2010, p. 96

²¹ Joseph TEYE et Mariama AWUMBILA, *Op. cit.*, www.rabat-process.org

²² Cosmas Bernard MEKA'A, « Le différentiel de revenus joue-t-il un rôle déterminant dans la migration rurale-urbaine ? Application au cas du Cameroun », in *Economie du développement*, Boeck Supérieur, vol. 19, n°1, 2011, p. 47

²³ *Idem*, p. 49

²⁴ *Ibid.*,

1.2. L'hypothèse subjectiviste de la migration

Ce courant est alimenté par une posture micro-économique. Elle vise à expliquer la migration en accordant beaucoup plus d'intérêts sur les choix individuels et familiaux. Pour les tenants de ce courant, bien que les facteurs de migration soient avant tout économiques, la décision est individuelle ou soit familiale selon un certain nombre de caractéristiques individuelles. Les migrants ne décident pas seuls,

*mais par des ensembles plus larges de personnes liées entre elles, surtout des familles et des ménages. Dans ce cas, les agents agissent collectivement non seulement pour maximiser leur revenu, mais aussi pour minimiser les risques et relâcher les contraintes qui proviennent de diverses limitations des marchés, au-delà du marché du travail*²⁵.

Le migrant tient compte de plusieurs éléments qui lui permettront de maximiser au mieux son capital humain. Ainsi, au même moment qu'il étudie les niveaux de salaire, il pense également aux dépenses liées au coût de vie que l'ensemble de sa famille pourra engager.

Dans cette logique, Meka'a soutient que la migration est fonction non seulement « *du différentiel de revenus entre zones urbaine et rurale, mais également des indicateurs de caractéristiques individuelles du migrant, de caractéristiques familiales et de caractéristiques environnementales* »²⁶. Les résultats de son étude lui ont permis de confirmer le caractère multidimensionnel du phénomène de migration rurale-urbaine. Certes le différentiel de revenus a un impact positif, mais il n'est pas le facteur dominant. Il existe d'autres facteurs qui ont un pouvoir explicatif plus élevé. C'est le cas pour un ménage de posséder des terres et l'accès au crédit, d'une part, qui ont un impact négatif, et d'autre part, la possession d'une habitation et l'exercice des activités non agricoles, qui ont un impact positif. Par ailleurs son étude précise aussi l'importance du niveau d'éducation dans la migration rurale-urbaine. Détang-Dessendre, Piguët et Smith avaient aussi précisé que « *les individus ayant atteint un niveau d'éducation élevé sont susceptibles à migrer car ils ont des fortes possibilités de trouver un emploi en ville* »²⁷.

Dans une étude sur la migration et le rationnement du marché des biens, Kinvi Logossah trouve une autre justification de la migration rurale. La pénurie de biens de consommation dans les zones rurales. Son analyse se focalise sur la pénurie des variétés de biens de consommation. L'idée de base est que pour un consommateur, le déplacement est coûteux et la variété idéale

²⁵ Douglas S. MASSEY, Joaquin ARANGO, et al. « Théories de la migration internationale : examen et évaluation », in *revue de la population et du développement*, vol. 19, n°3, 1993, p. 432.

²⁶ Cosmas Bernard MEKA'A, *Op. cit.*, p. 69

²⁷ Céline DETANG-DESSENDRE, Virginie PIGUËT, Bertrand SCHMITT, « Les déterminants micro-économiques des migrations urbain-rural : leur variabilité en fonction de la position dans le cycle de vie » in *Population*, vol. 57, 2002, p. 49

est celle localisée au lieu de résidence ; dans ces conditions, lorsque les zones rurales sont rationnées à long terme en biens de consommation modernes que désirent les individus, la maximisation de l'utilité conduit les agents à migrer vers les zones urbaines. Son étude révèle aussi que « *la création d'emplois en zones urbaines peut attirer moins de ruraux que des biens modernes supplémentaires disponibles dans cet espace* »²⁸.

Ces approches économistes de la migration ne fournissent pas, à elles seules, des explications sur les facteurs de la migration rurale-urbaine. D'autres hypothèses nourries par d'autres disciplines prolongent le débat.

2. L'hypothèse de migration comme exutoire au boom démographique

Cette approche s'appuie sur les études démographiques qui s'intéressent « *à la densité et à la structure de la population* »²⁹. Les démographes qui, sans rejeter les motivations économiques des migrations, considèrent la densité de la population comme un facteur de répulsion ou d'attraction de la population. Bairoch note à ce sujet :

*La densité trop forte de peuplement agricole a une place privilégiée. Si ce facteur a constitué l'une des causes valables dans l'explication des migrations internes ou internationales des pays industrialisés, il est indéniable que, vu l'ampleur de la pression démographique du tiers-monde, il joue dans ce cas un rôle infiniment plus important*³⁰.

Dans une étude sur l'Afrique Subsaharienne, Baude précise que pour un même niveau de revenu par habitant, « *la répartition de la population sur un territoire (villes / campagnes) ou l'afflux d'une population jeune sur le marché du travail sont des paramètres susceptibles de peser sur les migrations (...)* »³¹. Il affirme qu'en Afrique, la démographie a contribué bien plus qu'ailleurs au taux d'émigration. Même si le continent est relativement peu peuplé renchérit-il, les pays subsahariens sont de ce fait plutôt enclins à l'émigration ; la taille de la population y revêtant un rôle important supérieur à celui observé dans les autres régions du monde. En d'autres termes, les régions à plus forte densité sont susceptibles de provoquer les migrations que les régions à faible densité, celles-ci pouvant atténuer le taux d'émigration. Il se rend compte que dans les pays subsahariens, le rajeunissement sensible de la population en raison d'un taux de fécondité se maintenant à un niveau très élevé et d'une mortalité infantile en

²⁸ Kinvi LOGOSSAH, « Migration et rationnement du marché des biens », Dans *Revue d'économie du développement*, vol. 15, 2007, p. 101

²⁹ Joseph TEYE et Mariama AWUMBILA, *Op. cit.* www.rabat-process.org,

³⁰ Paul BAIROCH, *Victoires et déboires, Histoire économique et sociale du monde du XVIème siècle à nos jours*, tome III, Gallimard, coll. Folio Histoire, 1997, p. 769

³¹ John BAUDE, « Démographie et migrations des pays en développement vers les pays riches : les spécificités de l'Afrique subsaharienne », in *Revue d'économie du développement*, vol. 16, 2008, p. 62

diminution durant les années 1970 et 1980 qui ont occasionné l'arrivée massive de jeunes sur le marché du travail et sans perspective d'emploi, les comportements migratoires ne semblent pas modifiés. La progression des migrations internationales est demeurée quasi proportionnelle à la croissance démographique du continent. Il laisse sous-entendre que les migrations vers d'autres régions seraient beaucoup fréquentes si l'Afrique subsaharienne avait une forte densité de la population.

Les autres variables qui ont préoccupé les démographes sont soit la *fécondité*³², soit le *mariage*³³ ou soit à la *mortalité*.³⁴

3. Approche géographique de la migration

Les migrations sont également étudiées par la géographie particulièrement dans sa sous discipline de géographie de la population. Celle-ci a comme centre d'intérêt entre autre « *les mouvements migratoires ou études de déplacements des hommes, déplacements variables par la durée et par la raison* »³⁵. Elle « *s'intéresse à la mise en relation d'espaces géographiques de départ et de zones d'arrivée* »³⁶. Pour les géographes, « *le phénomène migratoire est commandé par trois types de variables : la répulsion de la zone de départ, le pouvoir d'attraction de la zone d'arrivée et l'interaction entre les lieux de départ et d'arrivée* »³⁷. Le maintien de ce lien constitue d'ailleurs une condition de toute étude géographique³⁸. C'est dans ce contexte que la notion du champ migratoire se trouve développée chez plusieurs auteurs qui mettent en avant l'approche des migrations par la circulation. Elle implique « *la mobilité alternante, à caractère répétitif et cyclique, entre un pays et l'autre, reliant une ville à l'autre, un village à une métropole, souvent sous le mode du « va-et-vient » entre deux ou plusieurs lieux et échappant par là même aux définitions traditionnelles de la migration* »³⁹.

³² André BEJIN, « Migrations et fécondité selon Arsène Dumont », in *Annales de démographie historique*, Démographie des villes et des campagnes, 1990, p. 75

³³ Hélène LE BAIL, Marylène LIEBER et Gwenola RICORDEAU, « Migrations par le mariage et intimités transnationales », in *Cahiers du Genre*, 2018, n°64, p. 12

³⁴ George ALTER, Patrice BOURDELAIS, « Michel ORIS, Mortalité et migration dans les villes industrielles du XIXème siècle : Exemple belges et français », in *Annales de démographie historique*, 1999, p. 31

³⁵ Alain REYNAUD, « Les migrations et la géographie : mise au point », in *Travaux de l'Institut Géographique de Reims*, n°9, 1972, p. 3

³⁶ Michèle TRIBALAT, « Approche géographique et approche démographique des champs migratoires », in *Géographes associés*, n°24, 2000, p. 105

³⁷ Daniel COURGEAU cité par David LESSAULT, William BERTHOMIERE. « Le champ migratoire : une notion fondatrice des théories contemporaines des migrations internationales », in Yann SCIOLDO-ZÜRCHER, Marie-Antoinette HILY et Emmanuel MA MUNG, *Étudier les migrations internationales*, Presses universitaires François Rabelais, 21-50 pp, 2019, (halshs-02085125)

³⁸ Lire aussi Tribalat MICHELE, *Op.cit.*, p. 107

³⁹ Cortes GENEVIEVE, Faret LAURENT, *Les circulations transnationales. Lire les turbulences migratoires contemporaines*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 12

Ainsi, des travaux récents abordent en grande partie la circulation dans la migration. On peut citer les travaux de Harouna MOUNKAÏLA qui montrent comment les populations des zones touchées par la sécheresse s'adonnent à la mobilité spatiale. Selon l'ampleur des déficits vivriers, cette mobilité peut prendre plusieurs formes allant de la circulation migratoire, pris au sens d'un va-et-vient entre pays (région) de départ et pays d'arrivée, à l'abandon du territoire local. L'auteur précise à cet effet que cette mobilité s'intègre dans les stratégies paysannes de gestion de l'insécurité alimentaire⁴⁰. Des études sur l'immobilité dans le contexte des migrations circulaires démontrent aussi comment les migrations circulaires constituent une forme de *mobilité qui implique l'immobilité d'une partie du groupe*⁴¹. Ici, si certains hommes peuvent rester au village c'est soit parce qu'ils sont des anciens migrants, soit parce qu'ils attendent le retour de ceux qui sont partis (jeunes) contrairement aux femmes qui sont contraintes à l'immobilité.

Cependant, malgré la pertinence de sa contribution, la géographie de la population ne peut prétendre détenir l'exclusivité de l'analyse de la migration. Le débat continue avec les études psychologiques.

4. Approche psychologique de la migration.

Les psychologues s'intéressent aux caractères psychologiques favorisant la migration dont la prise de décision dans la quête d'une satisfaction aux besoins. Certains travaux indiquent que la migration est un acte volontaire et rationnel qui respecte cinq étapes : « *faire face au problème du choix, rechercher les différentes possibilités, les examiner, s'engager dans la décision, se tenir à la décision malgré des avis contraires dans la communauté de référence* »⁴². Dans cette logique, les caractéristiques individuelles des migrants constituent un aspect sur lequel plusieurs chercheurs s'attardent. Pour certains, « *les personnes qui prennent la décision de migrer ont moins de ressources personnelles et sociales que le reste de la population, sont mal adaptées et souffrent de leur position sociale* »⁴³. Par contre pour Boneva et Frieze, « *les migrants disposent souvent de plus de ressources et répondent, plus que les non-migrants, à certains types de motivations* »⁴⁴. Ces dernières concluent à l'existence de traits de personnalité spécifiques liés à l'intention de migrer. Certaines recherches mettent également l'accent sur les

⁴⁰ Harouna MOUNKAÏLA, « De la migration circulaire à l'abandon du territoire local dans le Zarmaganda (Niger) », in *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 18, n°2, 2002, p. 162.

⁴¹ Florence BOYER, « La figure de Pénélope ou l'immobilité dans le contexte des migrations circulaires », in *e-Migrinter*, n° 11, 2013, p. 64

⁴² Etienne PIGUET, Op.cit., p. 148

⁴³ Eisenstadt (1954), cité par Etienne PIGUET, *idem*.

⁴⁴ Bonka Boneva and Frieze Irene « Toward a Concept of Migrant Personality », in *Journal of Social Issues*, 57 (3), 2001, 477-491 pp.

motivations de la migration. Incluant les facteurs financiers, elles soulignent en même temps la préservation et le développement personnel comme les éléments qui motivent la migration qui peuvent varier et s'articuler avec les valeurs et la personnalité de chaque individu dans un contexte socio-historique donné⁴⁵.

Plusieurs analyses se penchent aussi sur le comportement qui se forme en fonction des attentes et des valeurs vis-à-vis du but qu'un acteur se donne. Les auteurs relèvent sept catégories d'attentes pertinentes dans le processus décisionnel migratoire : richesse, statut, confort, stimulation, autonomie, affiliation et moralité. Ils soulignent également que d'autres facteurs influencent la décision de migrer : les traits individuels, les normes sociales et culturelles, la propension à prendre des risques et la structure d'opportunité⁴⁶.

Certaines études récentes s'intéressent à l'impact psychologique de la migration sur les migrants eux-mêmes, et sur les populations concernées. On peut citer Davide Giannica sur la migration retour⁴⁷, Amel Chaouati⁴⁸ qui se focalise sur les contraintes psychologiques de gestion de l'agressivité auxquelles font face les migrants ou encore Marie Rose Moro⁴⁹ sur la trajectoire des enfants migrants, aux prises avec des identités multiples, sources de richesses et de défis.

5. Un aperçu sur l'approche historique de la migration

Cette approche utilise « *le passé comme matériau pour expliquer le présent* »⁵⁰. Ainsi, si les historiens peuvent s'intéresser aux questions migratoires et différentes crises identitaires qui en découlent, ils interrogent le passé afin d'en trouver les explications. On citera par exemple « *Ralph Schor qui analyse les réactions de l'opinion française à l'égard des étrangers durant l'entre-deux-guerres en 1980. Janine Ponty propose en 1985 de manière exhaustive et pour la même période une histoire de l'immigration polonaise, et par Nancy Green autour des travailleurs juifs à la Belle époque* »⁵¹.

⁴⁵ Voir Étienne PIGUET, *Op.cit.*, p. 148

⁴⁶ Gordon F. De Jong et James T. Fawcett (1981) cités par Étienne PIGUET, *Op.cit.*, p. 149

⁴⁷ Davide GIANNICA, Psychologie et Psychopathologie de la migration de retour, du non-retour et de l'entre-deux migratoire, thèse de doctorant, Psychologie, Université Paris-Nord-Paris XIII, 2019

⁴⁸ Amel Chaouati, Migration, souffrance psychique et défenses culturelle, in *Le Journal des psychologues*, n°252, novembre 2007, 67-71 pp

⁴⁹ Marie Rose MORO, La psychologie des migrations, entre souffrances et richesses, entretien avec Cécile Guéret, 30 mars 2022 sur <https://shs.cairn.info>

⁵⁰ Yvan GASTAUT « Histoire de l'immigration : état des lieux et évolution de la recherche », in *Hommes et Migrations*, n°1248, Mars-avril 2004, p. 130

⁵¹ Idem, p. 131

Nancy Geen⁵² cite les travaux d'Alexander Saxton, David Roediger puis Matthew Jacobson qui ont analysé la façon dont les immigrants d'Europe de l'Est et d'Europe du Sud, racisés à leur arrivée aux États-Unis, sont devenus blancs à travers le processus d'insertion/assimilation et du racisme vis-à-vis des Asiatiques ou des Africains-Américains. Elle s'intéresse également à la question du Genre dans les années 1980 et au-delà, elle se lance dans la découverte de la femme immigrée des années 1970-1980, de la sexualité/des sexualités, à partir des années 2000. Bref, l'auteure aborde plusieurs thématiques que les historiens développent pour expliquer à leur façon les faits migratoires.

6. Approche sociologique de la migration

Certains sociologues se sont intéressés à l'étude des réseaux migratoires et les autres aux facteurs sociaux répulsifs et attractifs des régions de départ et d'arrivée.

6.1. Le prisme réticulaire de la migration

Définis comme « *constitués d'un ensemble d'unités sociales et de relations que ces unités sociales entretiennent les unes avec les autres* »⁵³, les réseaux sociaux ont été pris en considération dans les études migratoires. En effet, il existe des « *interrelations entre le migrant et son environnement social* »⁵⁴. Dans la ville par exemple, les migrants ne choisissent pas par hasard les espaces à occuper ; le migrant est influencé par un réseau qui l'aide dans son parcours migratoire et son intégration. Franqueville⁵⁵, dans une étude de cas au Cameroun, considère que le choix du quartier par un migrant à Yaoundé n'est pas uniquement opéré à l'arrivée. Il est fait quand le migrant décide de partir sur la base d'informations et du possible soutien qu'il reçoit de la part d'une chaîne d'acteurs constituée par la famille proche et élargie, par des personnes originaires de la même région, du même groupe culturel ou, plus largement, par des amis et connaissances. Pour Hendrik P. Van Dalen et al,⁵⁶ l'impact des réseaux s'avère particulièrement crucial précisément au stade préliminaire du processus migratoire c'est-à-dire lors de la formation d'un souhait ou d'une intention.

⁵² Nancy L. Green, « Quatre âges des études migratoires », in *Femmes, Genre, Histoire*, n°51, 2020, 185-206 pp

⁵³ Pierre MERCKLE, *Sociologie des réseaux sociaux*, Ed. La Découverte, coll. Repères, 2004, p. 4

⁵⁴ Etienne PIGUET, « Les théories des migrations. Synthèse de la prise de décision individuelle », in *Revue européenne des migrations internationales* vol. 29, n°3, 2013, p. 150

⁵⁵ André FRANQUEVILLE, *Une Afrique entre le village et la ville*, l'ORSTOM, Institut Français de Recherche Scientifique pour le Développement en Coopération, collection Mémoires, n°109, Paris, 1987, p. 347

⁵⁶ Hendrik Van Dalen, George Groenewold et Jeannette Schoorl, cités par Etienne PIGUET, « Les théories des migrations. Synthèse de la prise de décision individuelle », in *Revue européenne des migrations internationales* vol. 29, n°3, 2013, pp150-151

Les sociologues Boyd (1989)⁵⁷ et Massey (1988, 1990), ou encore Faist (1997)⁵⁸ démontrent chacun à sa façon que les réseaux sociaux sont des facteurs qui se situent à mi-chemin entre les structures migratoires et les décisions individuelles des migrants. Ce sont eux qui constituent « *un moyen facilitant la migration* »⁵⁹. Ils représentent pour les migrants « *un bassin potentiel de ressources disponibles qui leur permettent d'avoir accès aux informations tant sur le plan économique que social pouvant faciliter leur intégration* »⁶⁰. Les réseaux sociaux peuvent aussi constituer un frein à la migration « *en diffusant des informations dissipant des illusions sur les perspectives migratoires ou en impliquant des contraintes supplémentaires pour le migrant* »⁶¹. Pour plusieurs sociologues, les réseaux sociaux constituent une véritable plaque tournante pour tout projet de migration. Leur importance fait dire à Niandou Touré que « *l'analyse du phénomène migratoire est toujours à remettre dans le cadre de relations interpersonnelles qui en définissent les contours et les orientations* »⁶².

6.2. L'approche socioculturelle répulsive et attractive des régions de départ et d'arrivée

Il convient de préciser tout d'abord que les éléments abordés précédemment évoquent d'une manière ou d'autre les facteurs répulsifs ou attractifs des migrations. Mais en ce qui concerne la sociologie, en tenant compte de certaines cultures dans les recherches sur les causes des migrations urbaines, certains chercheurs se sont intéressés aux croyances et comportements ruraux qui constituent des facteurs répulsifs, d'une part, et des possibilités attractives qu'offre la ville, d'autre part. Parmi eux, Jean-Marc Ela voit le village comme un centre répulsif. Pour lui, « *certaines croyances qui paralysent l'esprit critique et qui constituent un frein au progrès déterminent les jeunes à quitter les villages où souvent règnent la discorde et la jalousie ; la peur de la sorcellerie* »⁶³. Bardier, Courade et Gubry parlent des *traditions qui refusent le changement*⁶⁴ alors que certaines personnes, surtout jeunes, y sont favorables. Certains migrent aussi pour « *échapper à l'injustice : le sentiment de ne pas être ou celui d'être réduit à ce que l'on ne désire surtout pas* »⁶⁵. Isabelle Bardem l'illustre en écrivant :

⁵⁷ Cosmas Bernard MEKA'A, *Op. cit.*, p. 53

⁵⁸ Étienne FIGUET, *Op.cit.*, p. 150

⁵⁹ *Idem*, p. 150

⁶⁰ Jean ROBERT, « L'impact des réseaux sociaux sur l'entrée en emploi des immigrants récents au Canada », Mémoire de maîtrise en Démographie, Université du Québec, 2007, p. 111

⁶¹ Étienne FIGUET, *Op.cit.* p. 150

⁶² Niandou TOURE, « L'approche réseaux dans les études migratoires », in *e-Migrinter*, vol.13, 2015, p. 10

⁶³ Jean-Marc ELA, *Op.cit.*, 1983, p. 38

⁶⁴ Jean Claude BARDIER, Georges COURADE, Patrick GUBRY, « l'Exode rural au Cameroun », in *Cahier O.R.S.T.O.M., série Sciences Humaines*, vol. XVIII, n°1, 1981-1982, p. 117

⁶⁵ Mahamet TIMERA, « Les migrations des jeunes sahéliens : affirmation de soi et émancipation », in *Autrepart*, n°18 2001, p. 37

Chez les filles sans formation professionnelle, le refus du mariage forcé, le divorce, le désir de ne pas rester dans un foyer désuni, la volonté de réussir par soi-même, la recherche d'une liberté individuelle refusée par des structures traditionnelles encore trop rigides, sont des facteurs qui expliquent les départs en migration isolés, indépendants ou très peu dépendants des mécanismes de régulation et d'ajustement à l'espace économique. Chez les garçons, la migration se présente aussi comme un parcours initiatique, où l'aventurier part à la découverte du monde avant de réintégrer, quelques années plus tard, sa société d'origine mais avec un statut souvent supérieur à celui qui aurait été le sien s'il était resté⁶⁶.

Pour ce qui est du pouvoir d'attraction de la ville, des auteurs expliquent comment elle attire la population même celle qui n'est pas sous l'emprise des motivations économiques. Ainsi, affirmer que les migrants viennent en ville pour trouver un emploi, c'est énoncer une évidence dont chacun paraît convaincu, au point qu'ont été proposés des modèles de migration basés sur le nombre d'emplois urbains offerts ou espérés. Pourtant, la ville apparaît tout aussi comme un lieu de l'évolution, du progrès aux yeux des migrants. On apprend à propos que :

Distributrice d'emplois et de formation, la ville est aussi, même pour ceux et celles qui ne mettent pas leurs espoirs en de telles promesses, le lieu de l'évolution, le lieu du progrès. Seul le citadin a quelque chance de découvrir et de profiter de ces commodités offertes par la vie moderne et l'ouverture des esprits est à présent telle qu'il paraît de moins en moins admissible d'en exclure de fait des catégories entières de la population. Sans même parler de culture ni de loisirs, l'aspiration à un confort minimum que peut-être réclament les femmes plus encore que les hommes (eau potable, électricité, soins de santé, etc.) et que le village est encore bien loin de combler, constitue aussi l'une des raisons principales qui décident les migrants à demeurer en ville vaille que vaille, sinon à venir s'y établir⁶⁷.

L'auteur, comme on peut s'en rendre compte, dévoile la représentation de la ville chez les ruraux pour qui, vivre en ville, représente un privilège par rapport à ceux qui sont restés au village. Il est difficile de devenir grand au village malgré les efforts que l'on peut consentir alors que les citadins étant moins nombreux sont privilégiés et accèdent à une vie meilleure, même sans avoir des efforts à fournir. Et Jean-Marc Ela pense que « *ce déséquilibre couvre en réalité l'incohérence de pouvoir des minorités urbaines sur la majorité des populations rurales et il détermine, de façon très significative, le départ vers la ville* ». ⁶⁸

Au regard de leurs complexités, les migrations ont fait l'objet de plusieurs recherches dans plusieurs disciplines de sciences sociales. Cette pluralité de disciplines est une illustration

⁶⁶ Isabelle BARDEM, « L'émancipation des jeunes : un facteur négligé des migrations interafricaines », in *Cahiers des Sciences Humaines*, n° 29, 1993, p. 376

⁶⁷ André FRANQUEVILLE, *Op.cit.*, pp. 588-589

⁶⁸ Jean Marc ELA, *Op.cit.*, 1983, p. 31

qu'il existe une multiplicité de facteurs et contours que le migrant met sous examen sa décision de mobilité. La décision de migrer est prise dans un contexte qui tient compte de plusieurs paramètres. En effet,

*la migration n'est de loin pas toujours un projet résultant de la seule compilation de toutes les informations objectives. Les décisions de migrer et l'option pour une destination sont souvent conditionnées par l'expérience des aînés du clan, la familiarité culturelle, la mémoire de la migration enracinée dans l'histoire, la tradition initiatique propre aux sociétés africaines, l'imaginaire social renouvelé qui caractérise les nouvelles générations, le potentiel critique des enjeux de la mobilité qui s'inscrivent dans le champ de l'analyse du politique, etc.*⁶⁹

Ces éléments, ci-haut repris, montrent l'importance de placer la question migratoire dans un contexte global et témoignent la nécessité, qu'il y a encore, de recourir à une diversité d'approches pour bien comprendre ce phénomène surtout dans le contexte africain.

6.3. Pour une approche des migrations comme distinction sociale

Tous les travaux passés en revue ont le mérite d'avoir contribué de manière significative à la connaissance du phénomène migratoire et de ses dynamiques. Cependant, il y a lieu de relever quelques manquements qui s'attachent, en premier lieu, à l'image qu'ils accordent aux régions de départ, le milieu rural pour ce qui est de notre étude. En effet, ces études partagent la même conception de la zone de départ. Elles considèrent le milieu rural comme une zone où tout est difficile et que la migration constitue un indicateur de la précarité de vie au point où elle devient une réponse à une crise de développement. Par exemple, Jean-Marc Ela réalise que l'exode rural « est un effort désespéré pour échapper à la marginalité sociale imposée par le modèle de développement extraverti qui accorde la priorité à la ville »⁷⁰. Ensuite, il nous paraît contradictoire que certains travaux aient présenté la migration comme un choix opéré par le migrant ou dicté par les membres de son réseau alors qu'il est devant un fait accompli. Comment parler d'un choix alors qu'il n'y a pas plusieurs alternatives ? Si « Choisir » implique faire un tri face à plusieurs éléments, on ne peut parler de choix que lorsque plusieurs alternatives sont à la portée de celui qui va l'opérer. Dans ces travaux, si la migration est présentée comme un choix, il est unique (il n'y a pas d'autre) car d'un côté la zone de départ est un milieu hostile à la vie et de l'autre, un milieu urbain plein des perspectives. En les lisant, il semble que le milieu rural constitue une prison dans laquelle tous ceux qui y sont enfermés

⁶⁹ Etienne FIGUET, *Op.cit.*, p. 152 ; voir aussi Jean-Marc ELA et Anne-Sidonie ZOA, *Fécondité et migrations africaines : les nouveaux enjeux*, Paris, l'Harmattan, 2006, p. 127

⁷⁰ Jean-Marc ELA, *Quand l'Etat pénètre en brousse... Les ripostes paysannes à la crise*, Paris, Karthala, 1990, p.

partagent un style de vie identique. Dans une telle situation, les migrants sont donc ceux qui prennent le courage de partir en premier en attendant que les autres viennent après. Or, nous savons que tout le monde n'est pas tenté de partir. Surtout que, malgré les difficultés propres au milieu rural, il y a ceux qui ont une vie et si elle n'est pas urbaine, elle est dans la moindre mesure supérieure au village.

Ces études n'ont pas tenu compte de certaines catégories d'individus qui disposent des moyens de production. Ils sont propriétaires terriens, commerçants, négociants et artisans miniers bref, des gens considérées comme supérieures en milieu rural. Ces réserves montrent que les travaux listés ont utilisé en grande partie, les méthodes quantitatives. Or, dans leurs procédés, ces méthodes généralisent les résultats en accordant beaucoup d'importances aux situations majoritaires. « *L'analyste traite le plus souvent des éléments ayant une fréquence assez élevée. Il attache moins d'importance à la validité de telle ou telle donnée isolée, supposée exprimer l'intention manifeste de l'émetteur (...)* »⁷¹. Elles ne tiennent pas généralement compte des situations particulières, étant donné qu'elles ne cherchent pas à comprendre le sens subjectif qui motive les acteurs à poser des actions.

Dans ce travail, avec le concours des méthodes qualitatives, il est question d'étudier la migration comme un facteur de distinction sociale dans un milieu où l'argent circule facilement et dans lequel les possibilités et opportunités de réussite deviennent nombreuses par rapport aux autres. Dans ce contexte, aller en ville devient prestigieux pour les ruraux aisés. Cette étude s'intéresse donc à cette catégorie des personnes qui se délocalisent vers la ville sachant que cette mobilité accorde un statut social qui permet d'être mieux classé, respecté et reconnu, « *l'honneur au village* »⁷² comme le dirait Franqueville. Ainsi, bien que les activités socio-économiques poussent certains « *à maintenir les relations avec le village* »⁷³, être en ville et y avoir sa famille constitue un outil de distinction sociale.

⁷¹ Madeleine GRAWITZ, *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 11^e édition, 2001 p. 628

⁷² André FRANQUEVILLE, *Op.cit.*, p. 591

⁷³ Paul PELISSIER, « Les interactions rurales-urbaines en Afrique de l'Ouest et Centrale », *Bulletin de l'APAD*, N°19, 2000, p. 7

VI. QUESTIONS DE RECHERCHE

Cette étude fournira des réponses à une série de questions constituée par une question principale et trois questions secondaires.

Question principale

- Qu'est-ce qui explique la migration rurale-urbaine chez les catégories villageoises aisées de Ngungu ?

Questions secondaires

- a. Quelles sont les motivations migratoires chez les ruraux aisés de Ngungu ?
- b. En quoi les logiques communautaires de la vie rurale poussent-elles les catégories aisées à migrer pour la ville ?
- c. Quelles sont les représentations sociales de la ville chez les ruraux de Ngungu ?

VII. HYPOTHESES DE RECHERCHE

Subsidiairement aux questions ci-dessus, les hypothèses suivantes sont émises :

Hypothèse principale

La migration rurale-urbaine des membres de la catégorie aisée de Ngungu s'explique par le fait que vivre en ville constitue un signe de réussite économique qui permet de confirmer son appartenance à une catégorie supérieure et constitue de ce fait, un outil de distinction sociale.

Hypothèses secondaires

- a. Les ruraux aisés de Ngungu sont motivés par la volonté de côtoyer les égaux ou ceux du niveau supérieur, la possibilité d'accéder aux services sociaux de qualité (la santé, l'éducation ou les loisirs) et la possession d'une habitation en ville.
- b. La logique communautariste de redistribution, comptable d'une équivalence structurelle relative, qui dissipe le surplus matériel et financier des catégories aisées, pousse celles-ci à migrer.
- c. Les ruraux de Ngungu considèrent la ville comme un milieu hiérarchiquement supérieur conférant un statut social prestigieux à ses occupants par opposition au village qui reste, malgré ses potentiels, un bastion des gens du monde d'en bas.

VIII. OBJECTIFS DE RECHERCHE

Ce travail se fixe un objectif principal et trois autres spécifiques ci-après :

Objectif principal

L'objectif principal que poursuit ce travail est d'analyser la migration rurale-urbaine des catégories aisées du village comme un outil qui leur permet de se distinguer des autres ruraux et de confirmer leur appartenance à une catégorie supérieure.

Objectifs spécifiques

- **OS1** : Comprendre les motivations de la migration chez les catégories aisées du village de Ngungu.
- **OS2** : Montrer que les logiques communautaires de la vie rurale poussent les catégories aisées du village à la migration à travers les pressions et les contrôles sociaux.
- **OS3** : Appréhender l'ensemble des croyances, des connaissances et des opinions qui constituent les représentations sociales rurales de la ville à Ngungu

IX. METHODOLOGIE

Pour réaliser cette étude, une méthodologie spécifique est mise à contribution. Il s'agit tout d'abord d'un cadre théorique constitué de trois théories ; le constructivisme structuraliste, l'ethnométhodologie et la théorie des représentations sociales qui sont, pour nous, comme le dit Jean-Marc Ela, *des modèles d'analyse qui servent de référence*⁷⁴ pour comprendre la migration rurale-urbaine de distinction sociale. Il s'agira par la suite du cadre empirique pour la collecte des données.

A. Cadre théorique

1. Le constructivisme structuraliste

Le constructivisme structuraliste est un modèle d'analyse qui est, selon Bourdieu, à la jonction de l'objectif et du subjectif. Il le clarifie en ces termes :

*Par structuralisme ou structuraliste, je veux dire qu'il existe, dans le monde social lui-même, [...] de structures objectives indépendantes de la conscience et de la volonté des agents, qui sont capables d'orienter ou de contraindre leurs pratiques ou leurs représentations. Par constructivisme, je veux dire qu'il y a une genèse sociale d'une part des schèmes de perception, de pensée et d'action qui sont constitutifs de ce que j'appelle habitus, et d'autre part des structures sociales, et en particulier de ce que j'appelle des champ*⁷⁵.

Deux grandes notions sont au centre de la réflexion de Bourdieu. Il s'agit de l'habitus et du champ. Concrètement, Laurent Mucchielli⁷⁶ précise que l'habitus, ce sont en quelque sorte les structures sociales de notre subjectivité qui se constituent d'abord au travers de nos premières expériences (habitus primaire), puis de notre vie d'adulte (habitus secondaires). C'est la façon dont les structures sociales s'impriment dans nos têtes et nos corps par intériorisation de l'extériorité. La position sociale d'une personne dans un espace social donné détermine son habitus.

Bourdieu considère l'habitus comme un système de dispositions durables et transposables

***Dispositions**, c'est-à-dire des inclinaisons à percevoir, sentir, faire et penser d'une certaine manière, intériorisées et incorporées, le plus souvent de manière non consciente, par chaque individu, du fait de ses conditions objectives d'existence et de sa trajectoire sociale. **Durables**, car si ces dispositions peuvent se modifier dans le cours de nos expériences, elles sont fortement enracinées en nous et tendent de ce fait à résister au changement, marquant ainsi une certaine continuité dans la vie d'une personne. **Transposables**, car des dispositions acquises dans le cours de certaines*

⁷⁴ Jean-Marc ELA, *Guide pédagogique de formation à la recherche pour le développement en Afrique*, Paris, l'Harmattan, 2001, p. 46

⁷⁵ Pierre BOURDIEU, « Espace social et pouvoir symbolique », in *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987, p. 147

⁷⁶ Laurent MUCCHIELLI, « Pierre Bourdieu et le changement social, » sur <https://psychanalyse.com>

*expériences (familiales par exemple) ont des effets sur d'autres sphères d'expériences (professionnelles par exemple) ; c'est un premier élément d'unité de la personne*⁷⁷.

Dans cette perception de Bourdieu, il ressort que les acteurs sociaux disposent des connaissances qu'ils ont intériorisées et qu'ils extériorisent dans un champ donné. L'individu structure les connaissances face à des circonstances qui s'offrent à lui, les actualise et les adapte selon les champs et les forces en face ; le champ constituant la face extériorisation de l'intériorité du processus. Il est une sphère de la vie sociale qui s'est progressivement autonomisée à travers l'histoire autour de relations sociales.

Pour ce qui est de la présente étude, les ruraux de Ngungu sont des acteurs qui détiennent des connaissances non seulement sur les migrations urbaines mais aussi sur la ville elle-même. Ils ont des savoirs sur la vie urbaine et la vie rurale, et les exigences qu'elles imposent. Il s'agit donc à partir de cette théorie d'essayer de comprendre les différentes constructions sociales de la réalité migratoire chez les ruraux de Ngungu. Il existe-t-il des traditions, des croyances qui influent sur leurs décisions migratoires ? Sont-ils influencés par les positions qu'ils occupent aux yeux des autres ruraux dans ce milieu rural ? Cette théorie est mobilisée pour nous éclairer davantage sur ce questionnement. Car, même si ce village possède beaucoup d'atouts économiques avec des avancées infrastructurelles, ce qui jouerait énormément sur le taux migratoire, certains de ses habitants envisagent à un certain moment de quitter le milieu rural. Le recours au constructivisme structuraliste nous permet donc d'analyser et de comprendre de quelles manières les possessions matérielles d'une frange de la population, qui déterminent sa position sociale dans le milieu rural, influencent les constructions sociales de la migration.

2. L'Ethnométhodologie

L'ethnométhodologie émerge dans les années 1960, « *autour de la personnalité centrale du sociologue américain Harold Garfinkel, instigateur central du mouvement* »⁷⁸. Pour cette approche, « *la réalité sociale n'est pas préexistante, elle est créée en permanence par les acteurs à travers leurs accomplissements pratiques* »⁷⁹. Concrètement,

Elle cherche à analyser le monde social non pas tel qu'il est donné mais tel qu'il est continuellement en train de se faire, en train d'émerger, comme réalité objective, ordonnée, intelligible et familière. De ce point de vue l'ethnométhodologie recommande de ne pas traiter les faits sociaux comme

⁷⁷ Laurent MUCCHIELLI, *Op.cit.*

⁷⁸ Alain COULON, *L'Ethnométhodologie*, Paris, PUF, Que sais-je, 1996, p. 156

⁷⁹ Alain BEITONE et Al, *Sciences Sociales*, Paris, Dalloz, 2000 p. 112

*des choses, mais de considérer leur objectivité comme une réalisation sociale*⁸⁰.

Pour Garfinkel, « *l'acteur social n'est donc jamais un idiot culturel. Bien au contraire, l'acteur utilise dans ses pratiques quotidiennes la méthode documentaire d'interprétation. Il développe une interprétation de ce qui se passe en repérant un modèle à partir d'évènements particuliers que l'identification de ce modèle lui permet d'interpréter* »⁸¹. Cette méthode donne lieu à trois propriétés majeures : la *réflexivité* qui permet à l'acteur de représenter la situation en la décrivant, en mettant en lumière les procédures et les méthodes ; la *descriptibilité* qui traduit la concordance entre l'action et le discours sur l'action. Les pratiques acquièrent une visibilité et une rationalité, deviennent descriptibles et rapportables, et l'*indéxicabilité* qui permet au langage d'être indexé à une personne ou à un groupe, à une situation pour la rendre intelligible⁸².

Dans le cadre de cette étude, le recours à l'ethnométhodologie comme grille d'analyse est justifié par le fait que la migration vers la ville est considérée comme une réalité sociale que les acteurs ruraux interprètent et produisent à travers les différentes interactions avec ceux qui sont en ville. Elle constitue un aboutissement de leurs actions. Ces ruraux aisés ont la possibilité de choisir entre migrer et rester après avoir délibéré sur base d'une certaine interprétation qui leur est propre selon leur jugement. A partir d'un certain nombre de modèles, les ruraux considèrent la migration comme une pratique réservée à une catégorie bien déterminée dans ce village. C'est ainsi qu'un discours se construit autour de la ville et de migrants, et conduit les acteurs aisés du village à agir en concordance avec lui.

3. Théorie de Représentations Sociales.

A l'occasion de son étude *Princeps* sur les représentations de la psychanalyse dans plusieurs groupes sociaux en 1961, Serge Moscovici a ouvert la voie à une importante série de recherches⁸³. Ainsi, « *la théorie des représentations sociales a fourni un terrain intéressant et fertile d'analyse des phénomènes sociaux* »⁸⁴. Elle vise, selon Campbell et Jovchelovitch,⁸⁵ à

⁸⁰ Louis QUERE, *Pratiques de formation-Ethnométhodologies*, Formation permanente, Université de Paris 8, 1986, p. 23

⁸¹ Liliane VOYE, 1998, cité par Pèlerin KIMWANGA NKEY, Manuel de théories sociologiques, support pédagogique, 2010, p. 111

⁸² Pèlerin KIMXANGA NKEY, idem.

⁸³ Christian GUIMELLI, *La pensée sociale*, Paris, PUF, col. Que sais-je ? 1999, p. 63

⁸⁴ Lilian NEGURA, « La construction sociale de la migration : Le rôle de l'expérience et des représentations sociales », in *Canadian Ethnic Studies*, vol. 49, n°1, 2017, p. 105

⁸⁵ Catherine CAMPBELL et Sandra JOVCHELOVITCH « Santé, communauté et développement : vers une psychologie sociale de la participation », in *Journal de psychologie sociale communautaire et appliquée*, vol. 10, n°4, 2000, p. 255-270.

explorer les connaissances produites dans la vie quotidienne et se concentre sur des éléments symboliques et matériels qui permettent à une communauté de construire une vision commune de la réalité à travers la communication et les pratiques sociales.

Les représentations sociales sont définies comme « *l'ensemble des croyances, des connaissances et des opinions qui sont produites et partagées par les individus d'un même groupe, à l'égard d'un objet social donné* »⁸⁶. Si de telles connaissances sont conçues comme structurellement intégrées dans les identités sociales, « *les événements socioéconomiques et politiques qui affectent une communauté sont susceptibles de modifier la façon dont cette communauté représente les différentes dimensions de son existence et interagit avec ces dimensions* »⁸⁷. Autant dire comme Catherine Garnier et Lucie Sauvé « *une représentation se construit, se déconstruit, se reconstruit, se structure et évolue au cœur de l'interaction avec l'objet appréhendé, alors même que l'interaction avec l'objet est déterminée par la représentation que le sujet en construit* »⁸⁸. Il y a donc « *tout un processus par lequel un objet est intériorisé, conçu et reconstruit* »⁸⁹. Ainsi pour Abric, la théorie des représentations sociales est donc « *une grille de lecture sur les pratiques des individus mais il n'exclut pas que l'inverse soit également possible car il existe un effet feedback entre les pratiques et les représentations* »⁹⁰.

Dans cette étude, les ruraux ont des connaissances, des idées et images sur la migration. Ces connaissances sont construites individuellement selon que le sujet est en interaction avec la ville, et deviennent communes à travers la fonction de savoir qui permet d'expliquer une réalité et de la rendre commune pour les membres du groupe. Au-delà des constructions individuelles la migration, il est aussi question de saisir *la saillance sociocognitive*⁹¹ de celle-ci dans ce village. En d'autres termes, il s'agit d'appréhender les différentes connaissances, communications interpersonnelles et sociales qui dominent à Ngungu par rapport à cette

⁸⁶ Sandrine GAYMARD, *Les fondements des représentations sociales : sources, théories et pratiques*, Paris, Dunod, 2021

⁸⁷ Catherine CAMPBELL et Sandra JOVCHELOVITCH, *Op.cit.*, pp 255-270

⁸⁸ Catherine Garnier et Lucie Sauvé, « Apport de la théorie des représentations sociales à l'éducation relative à l'environnement - Conditions pour un design de recherche », in *Éducation relative à l'environnement*, vol.1, 1999, p. 2

⁸⁹ Aicha BELARBI, « La dynamique des représentations sociales dans une situation d'immigration » in *Revista CICOB d'Afers Internacionals*, n° 66-67, 2004, p. 288

⁹⁰ Jean Claude ABRIC, 1994, cité par Pauline CATTEAU, « Représentations sociales du « 80 km/h » chez les commerciaux itinérants », mémoire de master 2, psychologie sociale, du travail et des organisations, Université d'Angers, 2018, p. 7

⁹¹ Jean-Marie SECA, « Recension du livre de Claude Flament et Michel-Louis Rouquette, *Anatomie des idées ordinaires. Comment étudier les représentations sociales*, Paris, Armand Colin, 2003, 176 p », in *Bulletin de psychologie*, tome 56(6), n° 468, 2003, pp. 827- 828

migration. Connaître les représentations sociales des objets pertinents comme la ville ou le village permet non seulement de comprendre les décisions des migrants aisés de quitter le village, mais et surtout de saisir la portée de la migration de distinction sociale chez certains ruraux au Nord-Kivu.

Jean Claude Abric⁹² décrit quatre fonctions des représentations sociales afin de comprendre la dynamique des pratiques sociales ainsi que celle des relations sociales. Il s'agit premièrement de la *fonction de savoir* permettant la compréhension et l'explication de la réalité. Ici on considère la façon dont les ruraux de la catégorie aisée de Ngungu conçoivent, comprennent et expliquent la migration rurale-urbaine et quel est le sens commun qu'ils en accordent pour qu'ils décident d'y adhérer. En suite la *fonction identitaire* de définition et de sauvegarde de ses particularités. Cette fonction permet de distinguer la spécificité qui est propre aux ruraux de Ngungu par rapport aux autres : pourquoi pour eux la migration rurale-urbaine est un symbole de distinction. En troisième lieu vient la *fonction de guide du comportement des acteurs*. Il est question de tenir compte des finalités des représentations sociales sur l'objet de l'étude ; les ruraux en tiennent compte dans l'orientation de leurs comportements. La quatrième et la dernière est la *fonction justificatrice* ; justificatrice car les représentations sociales de la migration rurale-urbaine à Ngungu permettent de justifier les prises de position, les conduites ou comportements adoptés par non seulement les ruraux mais aussi les anciens ruraux ayant migré en ville.

B. Cadre empirique

Pour atteindre ses objectifs, cette étude fait recours aux méthodes de recherches qualitatives qui « *sont des stratégies de recherche combinant diverses techniques de recueil et d'analyse qualitatives dans le but d'explicitier, en compréhension, un phénomène* »⁹³. Elles sont de la plus grande utilité soit quand « *il s'agit d'étudier les expériences, perceptions et attitudes de la population, soit la logique des acteurs (...)* »⁹⁴. Ces méthodes s'inscrivent donc, comme le disent Kohn et Christiaens, dans « *la description grossière et la compréhension ancrée dans le terrain et en profondeur de l'objet d'enquête* »⁹⁵. Les techniques qui ont été mises à

⁹² Jean Claude ABRIC, *Pratiques sociales et représentations*, Paris, PUF, 1994

⁹³ Alex MUCCHIELLI, *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines*, Armand colin, 2009, 310p.

⁹⁴ Honoré MIMCHE, *Collecte des données qualitatives en sociologie*, Support de cours, Université de Yaoundé1, 2022-2023

⁹⁵ Laurence KOHN et Wendy CHRISTIAENS, « Les méthodes de recherches qualitatives dans la recherche en soins de santé : apports et croyances », in *Reflets et perspectives de la vie économique*, Tome LIII, n° 4, 2014, pp 67-82

contribution dans cette étude sont la recherche documentaire, l'observation directe, l'entretien semi directif.

1. La recherche documentaire

La recherche des données à travers la documentation constitue une étape très importante étant donné que « *les données documentaires constituent le point de départ le plus sûr de l'enquête sociologique* »⁹⁶. Plusieurs ouvrages, articles scientifiques et de presse, rapports et autres sources d'information ayant abordé les dynamiques migratoires en milieu rural ou en milieu urbain ont été mis en contribution pour accéder aux informations sur la migration et ses différentes formes. Ils ont été très importants dans la construction de la revue de la littérature qui a été rendue possible par les bibliothèques physiques et virtuelles. A la fin de la revue de la littérature, ce travail se distingue par son positionnement qui consiste à aborder la migration rurale-urbaine comme un élément qui permet à la catégorie aisée du village de se distinguer des autres ruraux et de confirmer en même temps leur appartenance à une catégorie supérieure. En dehors des documents spécifiques à la littérature scientifique, le tableau ci-après reprend les documents qui ont été exploités selon qu'ils nous renseignent davantage sur notre milieu d'étude, son potentiel agricole ou minier ou encore sa démographie.

Tableau N°1 : Nature, source et nombre de documents dépouillés

N°	Thématique	Source/Auteur	Période	Nombre
01	Liste des sites miniers validés et qualifiés	Bureau de mines de Ngungu	2023	01
02	Rapport annuel du groupement Ufamandu Ier	Chef de groupement	2019	01
03	Rapport annuel du bureau de fonctionnaire délégué du gouverneur	Fonctionnaire-Délégué	2022	01
04	Les entités sociétés minières en province du Nord-Kivu	Division provinciale de mines	2024	01
Total documents exploités				04

2. L'observation directe

Elle est « *une méthode d'étude des modes de vie des populations, permettant de saisir son déroulement, les significations de conduites et leurs enjeux* »⁹⁷. L'observation directe est aussi le seul moyen d'accéder à certaines pratiques : « *lorsque celles-ci ne viennent pas à la*

⁹⁶ Hugues Morell MELIKI, Dynamiques et innovations sociales en milieu rural sud-camerounais en contexte post-désengagement de l'Etat, thèse de doctorant, UY1, Sociologie, Juin 2016, p. 101

⁹⁷ Honoré MIMCHE, *Op.cit.* p. 28

conscience des acteurs, sont trop difficiles à verbaliser ou au contraire, font l'objet de discours préconstruits visant au contrôle de la représentation de soi, voire lorsque ceux-ci ont le souci de dissimuler certaines pratiques »⁹⁸. C'est cette technique qui nous permet d'être en contact visuel avec notre objet d'étude. Elle peut se faire avant ou après les autres techniques que mobilise l'étude tout comme elle peut se faire simultanément avec l'entretien ou l'approche biographique.

Pendant les entretiens, l'observation nous a permis de visualiser d'une part les conditions matérielles des migrants et l'environnement dans lesquels ils évoluent après avoir quitté le village. D'autre part, les potentiels et les opportunités qu'offre le village ainsi que les conditions dans lesquelles vivent les ruraux dans leur milieu. Le recours à cette technique s'est fait tout au long de la recherche.

3. L'entretien semi-directif

Connu aussi comme l'entretien semi-structuré, il est une « *technique qui vise à collecter les données en interrogeant les participants en face-à-face ou à distance par des techniques de conservation* »⁹⁹. Comme le précise Loubet del Bayle¹⁰⁰, l'enquêteur est guidé par une liste de thèmes établie à l'avance au moment de la préparation de l'enquête. C'est le guide d'entretien. Toutefois, « *l'ordre et la formulation des questions et/ou thèmes peuvent varier d'un participant à un autre* »¹⁰¹. L'objectif de l'entretien individuel semi structuré est *d'identifier les points de vue, les réflexions et les observations de personnes qui ont des connaissances particulières, statut particulier (par exemple quand le sujet d'étude est sensible ou intime)*¹⁰² ou qui disposent d'informations auxquelles l'enquêteur ne peut avoir accès par d'autres moyens.

Dans le cadre de cette étude, nous avons interrogé 25 personnes réparties comme suit : 15 migrants dont 14 résident dans la ville Goma et un seul résident dans la ville de Gisenyi au Rwanda. Les entretiens se sont déroulés entre le mois de Février et celui d'Avril 2024 à Goma au sein de leurs domiciles. Ces entretiens nous ont permis de comprendre les motivations de la migration, les logiques rurales qui les y poussent et leurs représentations de la ville. Les 10 autres personnes interviewées sont des ruraux, habitant à Ngungu. Les entretiens ont été faits à

⁹⁸ Anne-Marie ARBORIO, « L'observation directe en sociologie : quelques réflexions méthodologiques à propos de travaux de recherches sur le terrain hospitalier », in *Recherche en soins infirmiers*, n° 90, 2007, pp 26-34

⁹⁹ Laurence KOHN et Wendy CHRISTIAENS, *Op.cit.* p. 70

¹⁰⁰ Jean-Louis LOUBET DEL BAYLE, *Initiation aux méthodes des sciences sociales*, Paris, l'Harmattan, 2001.

¹⁰¹ Honoré MIMCHE, *Op.cit.* p. 42

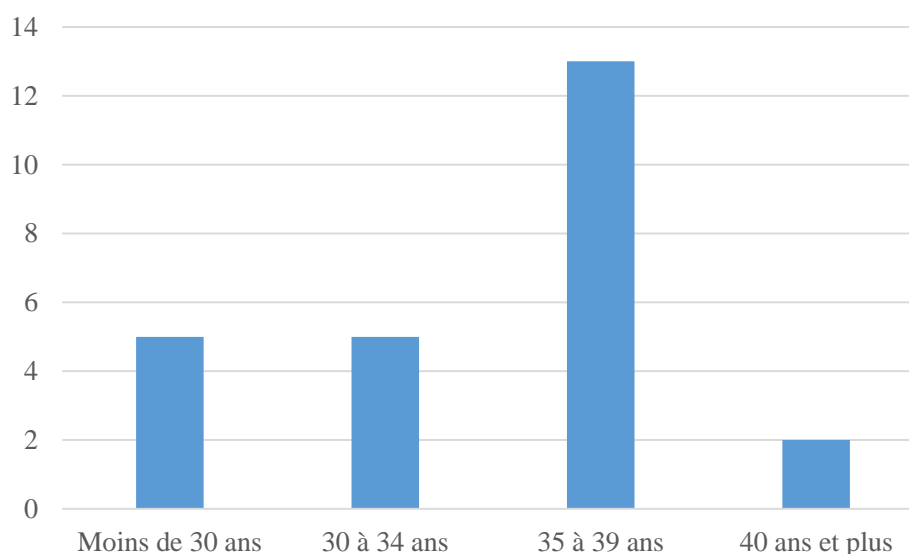
¹⁰² Laurence KOHN et Wendy CHRISTIAENS, *Op.cit.* p. 71

Ngungu et dans la même période et ils visaient de savoir les représentations rurales de la ville et des personnes aisées qui migrent vers la ville. Toutefois, il convient de préciser que les premiers contacts avec les interviewés ont été fait en Septembre et Octobre 2023 lors d'un séjour de deux mois que nous avons passé dans cette zone.

4. Technique d'échantillonnage

Pour ce qui est des migrants, la technique d'échantillonnage a été tout d'abord celle de choix raisonné qui suppose que nous avons choisi nos informateurs qui font partie de la catégorie aisée selon notre propre jugement. Huit personnes identifiées nous ont aidées à atteindre les sept autres. Comme on peut s'en rendre compte, ces dernières ont été sélectionnées à partir des autres d'où l'échantillonnage en boule de neige. Quant aux ruraux, il s'agit uniquement d'un choix raisonné en se basant sur les principales activités du village afin que les personnes choisies incluent dans la mesure du possible les représentants de chacune des activités rurales.

Graphique 1 : Les informateurs selon leurs âges



Source : Enquête sur terrain Mars-Avril 2024

5. *Le mode de traitement des données collectées : L'analyse de contenu*

L'analyse de contenu est, selon Laurence BARDIN,

un ensemble de techniques d'analyse des communications visant, par des procédures systématiques et objectives de description du contenu des énoncés, à obtenir des indicateurs (quantitatifs ou non) permettant l'inférence

*de connaissances relatives aux conditions de production/réception (variables inférées) de ces énoncés*¹⁰³.

A partir du logiciel Nvivo, nous avons procédé par une analyse thématique de contenu qui a pour but « *de repérer les unités sémantiques qui constituent l'univers discursif de l'énoncé. Dans ces conditions, il s'agit de produire une reformulation du contenu de l'énoncé sous une forme condensée et formelle* »¹⁰⁴. Cette reformulation fait référence aux nœuds dans le logiciel. Ces nœuds nous ont permis de faire l'encodage afin de sortir des matrices à condensés pour chacune de nos catégories. Entendre ici les migrants aisés et les ruraux. Pour ce qui est des migrants aisés, un corpus de 91 pages constituées de 33785 mots est issu des verbatim de 15 migrants alors que les entretiens avec les ruraux qui étaient à 10 ont produit un corpus de 51 pages constituées de 19630 mots.

X. CLARIFICATION DES CONCEPTS

Emile Durkheim, l'un des pères de la sociologie met en garde le sociologue sur les risques d'erreur qu'il encourt en pénétrant dans le champ social. L'un de ces risques est l'adhésion aux concepts « *couramment employés et avec assurance comme s'ils correspondaient à des choses bien connues et définies, alors qu'ils ne réveillent que des notions confuses, mélanges indistincts d'impressions vagues, de préjugés et de passions* »¹⁰⁵. Il précise à cet effet que la méthode sociologique « *voudrait que l'on s'interdise tout usage de ces concepts, tant qu'ils ne sont pas scientifiquement constitués* »¹⁰⁶. Ainsi, deux concepts clés méritent d'être clarifiés. Il s'agit de celui de migrations rurales-urbaines et le concept de distinction sociale.

A. Concept de migrations rurales-urbaines

La migration peut se définir « *comme le déplacement d'un être humain ou d'une population d'un lieu (pays, région) à un autre, éventuellement pour s'y établir. Ce déplacement d'un endroit à un autre a parfois un caractère temporaire, alors que dans d'autres circonstances il est ressenti par les acteurs concernés comme définitif* »¹⁰⁷. Cette définition fait ressortir plusieurs types de migrations. Tenant compte du temps : les migrations temporaires et

¹⁰³ Laurence BARDIN, *L'Analyse de contenu*, Paris, PUF, 1997, p. 43.

¹⁰⁴ Lilian NEGURA, « L'analyse de contenu dans l'étude des représentations sociales », in *SociologieS* [Online], Theory and research, mise en ligne le 22 Octobre 2006, consulté le 08 Mai 2024. URL: <http://journals.openedition.org/sociologies/993> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/sociologies.993>

¹⁰⁵ Emile DURKHEIM, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 16^e édition, 1967, p. 52

¹⁰⁶ *Ibid*

¹⁰⁷ Gilles FORLOT, *Avec sa langue en poche... Parcours de français émigrés au Canada (1945-2000)*, Louvain-la-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, 2008, p.73

les migrations définitives. Les migrations temporaires peuvent être circulaires : « *déplacement temporaires qui se répètent pendant une période de la vie de l'individu* »¹⁰⁸. Tenant compte du lieu de départ ou d'arrivée, on parlera des migrations internationale, régionale, ou encore la migration interne. Pour ce qui est de la migration interne, elle peut être rurale-rurale, rurale-urbaine, urbaine-urbaine, urbaine-rurale. S'agissant de la migration rurale-urbaine, qui nous intéresse, « *correspond au mouvement de personnes d'une zone rurale afin d'établir une nouvelle résidence dans une zone urbaine* »¹⁰⁹.

En bref, les migrations sont « *un ensemble de déplacements ayant pour effet de transférer la résidence des intéressés d'un certain lieu d'origine ou lieu de départ à un certain lieu de destination ou d'arrivée, la résidence étant le lieu où les individus ont coutume d'habiter* »¹¹⁰. Dans ce travail, nous parlons spécifiquement des migrations dont les acteurs sont les ruraux aisés qui se délocalisent de la campagne vers la ville.

B. La distinction sociale

Pierre Bourdieu accorde à cette notion une grande importance dans sa sociologie. Pour bien saisir le sens qu'il accorde à ce concept, il évoque quatre éléments qui caractérisent la distinction. Domination, holisme, élitisme et objectivisme sont les critères de la distinction.

1. La domination :

Si pour les dictionnaires français Le Robert et Larousse, « distinction » signifie action de distinguer, de reconnaître pour différent ou séparer des personnes ou des choses, faire une différence entre elles avec comme synonyme « différenciation », chez Bourdieu la distinction n'est pas une différenciation. Elle est une domination. Elle « *est la manifestation symbolique de la domination sociale. La distinction vaut pour le haut, elle ne vaut ni pour le bas, ni pour la gauche ou la droite de l'espace social, parce qu'elle est consubstantielle à la domination* »¹¹¹. Fractionnant la classe dominante à trois classes (professeurs, les professions libérales et les industriels ou gros commerçants), Bourdieu énonce trois manières différentes d'affirmer sa distinction par rapport à la classe ouvrière qui sont le produit de la structure du capital. Il s'agit « *de dépenses culturelles pour les professeurs, dépenses somptuaires pour les professions libérales et les dépenses gastronomiques pour les industriels ou gros commerçants* »¹¹².

¹⁰⁸ Florence BOYER, *Op. cit.* p. 55

¹⁰⁹ OIM, Glossary on Migration, 2019

¹¹⁰ Céline CLEMENT et Carole BRUGEILLES, *Introduction à la démographie*, Armand colin, 2020, p. 167

¹¹¹ Hervé GLEVAREC, « La distinction n'est pas une différenciation », in *Recherches sociologiques et anthropologiques*, vol. 51, n°1, 2020, p. 41

¹¹² *Idem*, p. 44

2. Le holisme :

Selon Bourdieu,

les différences proprement économiques, celles que crée la possession des biens, sont redoublées par la recherche des distinctions symboliques dans la manière d’user de ces biens, ou, si l’on veut, dans la consommation, et, plus encore, dans la consommation symbolique qui transmue les biens en signes, les différences de fait en distinctions signifiantes, (...)»¹¹³.

La domination est donc à la fois culturelle, économique, sociale et ne souffre pas d’une sectorisation de ses manifestations.

3. L’élitisme :

La distinction est la qualité des dominants ou des catégories dites supérieures. Elle est réservée au segment supérieur de la population.

4. L’objectivisme

C’est la position dans la structure des rapports sociaux qui définit objectivement la distinction. « *Tous les choix que les morales et les esthétiques de classe produisent se trouvent ainsi automatiquement associés à une position distincte, donc affectés d’une valeur distinctive. Cela indépendamment même de toute intention de distinction, de toute recherche explicite de la différence* »¹¹⁴.

Jean Pascal Daloz s’est intéressé également à la distinction, il montre que « *les signes de la distinction peuvent être caractérisés par des formes de cohérence symbolique ou bien par des stratégies synecdochiques (qui reposent sur l’exhibition de quelques signes prestigieux)* »¹¹⁵.

Dans ce travail, le concept de distinction sociale revêt le sens que lui accorde Bourdieu.

Ce sens est celui, comme le résume Glevarec,

*de la **domination sociale** par le moyen du style de vie, du **holisme**, car elle vaut pour tous les plans ; économique, social comme culturel, elle est **élitiste**, caractérise un segment de la population, les individus d’en-haut dudit espace social ; en fin, elle est **objective**, à savoir qu’elle ne se fonde pas sur l’identification de la recherche consciente de la distinction de la part des dits dominants mais sur leur position sociale dite objective»¹¹⁶*

¹¹³ Pierre BOURDIEU, 1966, cité par Hervé GLAVAREC, *Op.cit.* p. 46

¹¹⁴ Pierre BOURDIEU, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979, p. 274

¹¹⁵ Olivier VANHEE, « Rethinking Social Distinction, J.-P. Daloz », in *Sociologie du travail*, vol. 57, n° 1, 2015, p. 135

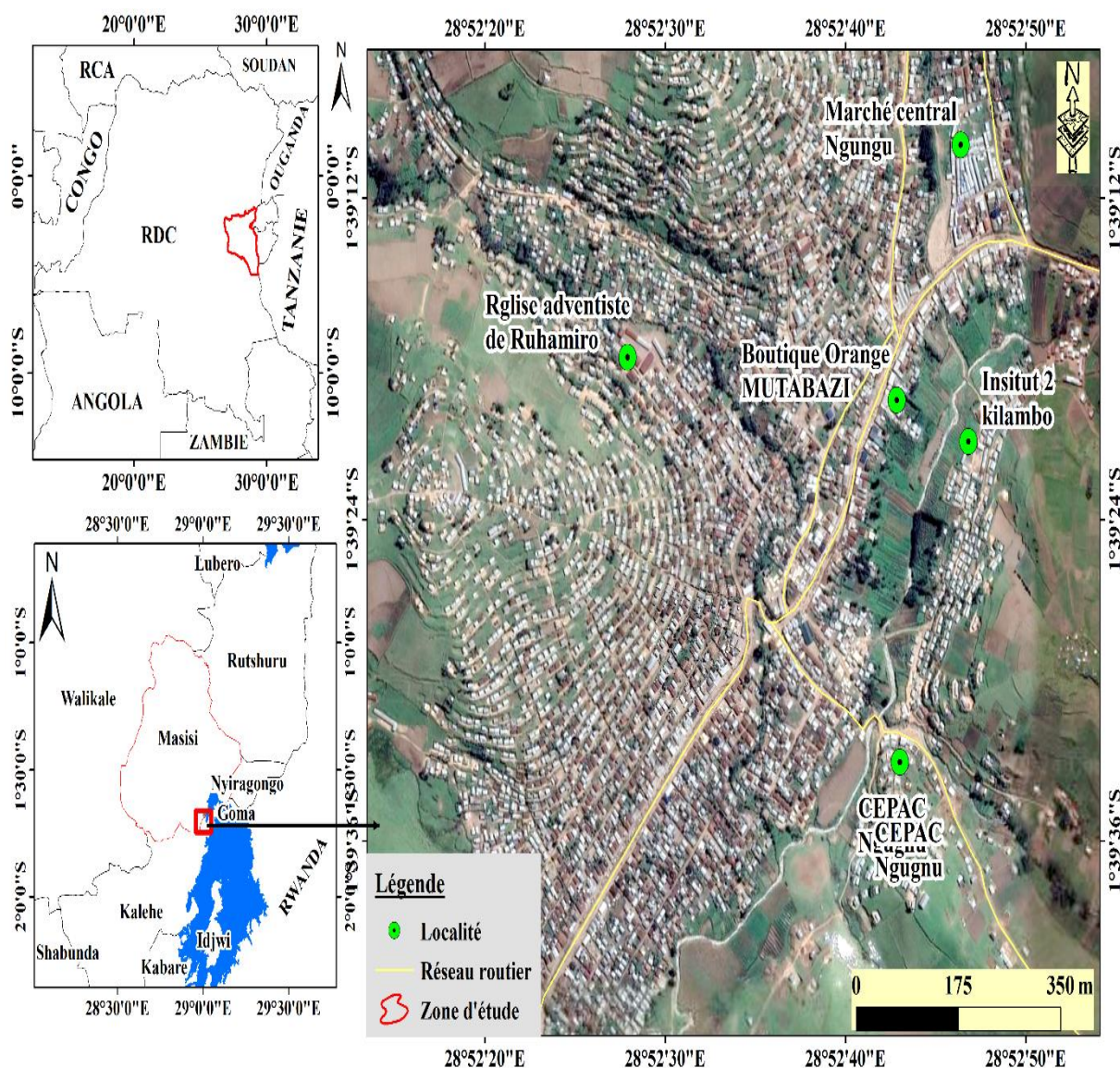
¹¹⁶ Hervé GLEVAREC, *Op.cit.*, p. 39

XI. DELIMITATION DE LA ZONE D'ETUDE

A. Délimitation spatiale

Le cadre géographique de notre étude est le village de Ngungu, situé à 64 km à l'Ouest de la ville de Goma, territoire de Masisi, province du Nord-Kivu en RDC. Le chef-lieu du village, communément appelé Ngungu-centre, chevauche à la fois sur trois groupements : groupement UFAMANDU 1er, Groupement M/KARUBA et groupement M/SHANGA dans la collectivité-chefferie des Bahunde. Il est constitué des notabilités suivantes : Kisura, Maendeleo, Monuc, Brazza, Ruhamiro, Rubangabanga et Kituku. Etant donné que ces notabilités sont situées dans trois groupements différents, cette agglomération est gérée par le Fonctionnaire-Délégué du gouverneur de province à Ngungu. En dehors de ces notabilités qui se trouvent au centre, quatre autres qui sont situées en périphéries font partie intégrante de ce village, il s'agit des notabilités de Katahandwa, Mitoyo, Bishasha et Kamomi. Ce village s'étant sur une superficie d'environ 21Km². Comme nous l'avons précisé précédemment et ce qui justifie d'ailleurs le choix porté à cette entité, le village de Ngungu est réputé de par ses potentialités agropastorales et minières qui font qu'il y ait une certaine catégorie de population rurale qui vit dans une opulence et qui est considérée comme aisée aux yeux des autres ruraux.

L'image de la localité Ngungu



Source : Auteur à partir de Google Maps

B. Délimitation temporelle

Cette étude se focalise essentiellement sur une période allant de l'année 2012 jusqu'à l'an 2022. En effet, bien que le village regorgeait déjà les sites miniers depuis les années soixante-dix avec le site d'exploitation de la SOMINKI, l'an 2012 est caractérisé par l'explosion des carrières minières dans ce village avec notamment la carrière de Rwangara qui exploite la tourmaline mais aussi la carrière la plus célèbre de Coltan de Rubaya situé dans un village voisin ce qui a eu un impact significatif sur la vie des ruraux dans cette zone. Cette période coïncide aussi avec la remise en activités agricoles des différentes fermes qui jadis étaient suspendues pour des raisons d'élevage uniquement, et ont été cédées aux agriculteurs.

La présente étude ne prend pas en compte les ruraux aisés qui ont migré après l'an 2022. La raison est que la rébellion du M23, actif à l'Est de la RDC a fait son entrée dans le territoire de Masisi pour la première fois, après sa dissolution de 2013, vers le mois de Janvier 2023. Bien que le fait se soit déroulé à une centaine de kilomètres du village de Ngungu, nous considérons que cette situation aurait poussé certains membres de la catégorie aisée à prendre les dispositions migratoires craignant l'avancée de ce groupe rebelle au gouvernement de Kinshasa accusé d'être soutenu par le Rwanda. Ainsi, dans la volonté que cette étude comprenne les réelles motivations subjectives de la migration pour cette catégorie de la population rurale, aucun des migrants de l'année 2023 n'a été approché.

XII. DIFFICULTES RENCONTREES

Comme tout travail, celui de la recherche présente aussi des difficultés des différentes natures avant d'arriver à son terme. Pour ce qui est de la présente étude, deux difficultés majeures sont à soulever :

A. Le difficile accès à la documentation au niveau du village

Le lecteur constatera certainement une insuffisance d'informations documentaires au niveau local. Cette situation est notamment due aux problèmes de fonctionnement de l'administration congolaise surtout dans la zone rurale qui peine de produire certains rapports ou tout simplement de les mettre à jour. A part les quelques rapports qui donnent un bref aperçu sur village, la documentation est quasi inexistante. Nous avons été contraints de se contenter de peu de documents qui étaient disponibles.

B. Les difficultés de l'enquête sur terrain

La difficulté principale à ce niveau a été celle de la langue française. En effet, vingt de nos vingt-cinq informateurs se sont exprimés en swahili ce qui implique en amont une traduction du guide d'entretien et en aval une traduction des verbatim en français. Bien que nous ayons associé certains proches dans l'interprétation des concepts difficiles qui avaient du mal à trouver leurs vrais sens en français, honnêtement exige de reconnaître que certains mots choisis ne traduisent pas littéralement les versions originelles exprimées par les informateurs. A cela s'ajoute aussi leur disponibilité qui faisait que les rendez-vous soient reprogrammés.

XIII. PLAN DU TRAVAIL

Afin de se conformer aux exigences de la méthodologie pour tout travail scientifique, la charpente de ce travail est constituée en deux grandes parties en dehors de la présente introduction et de la conclusion générale qui viendra mettre fin à cette réflexion.

- La première partie qui s'intitule « conditions socio-économiques et catégorisation d'un type de migrants ruraux singuliers » se subdivise en deux chapitres. Elle cherche en premier lieu à donner une image de la relative opulence rurale comme matrice du projet de migration urbaine qui est le premier chapitre et à comprendre par la suite les motivations du projet de migration urbaine des acteurs aisés du village au chapitre deuxième.

- La deuxième partie quant à elle se focalise sur la compréhension de « ce que habiter la ville veut dire pour les ruraux aisés ». Elle décrit le fait de vivre en ville comme preuve de réussite socio-économique en chapitre troisième et présente la ville comme cadre de distanciation et de compétition sociales au dernier chapitre.

PREMIÈRE PARTIE
CONDITIONS SOCIO-ECONOMIQUES ET CATÉGORISATION
D'UN TYPE DE MIGRANTS RURAUX SINGULIERS

Cette première partie pose la question des conditions socio-économiques dans lesquelles vivent les ruraux aisés en tant que base de la conception du projet migratoire. A partir d'une certaine catégorisation, cette partie va montrer comment les ruraux aisés se distinguent des autres grâce à leurs activités quotidiennes. L'idée soutenue ici est que les conditions matérielles et sociales propres à cette catégorie au village apportent une sorte de satisfaction qui crée un désir de migrer en ville que suscite, mais aussi permet cette opulence relative. Ensuite, il est question de comprendre sur quoi se fondent les motivations réelles de leurs décisions de migrer vers la ville dans le sens où tout est réuni afin de continuer une vie décente au village. Quels sont les indicateurs d'une opulence dans un milieu rural ? Y a-t-il un rôle joué par le village dans la prise de décision de la migration chez les ruraux de la catégorie aisée ? Existe-t-il une sorte de domination de la part de cette catégorie aisée, laquelle provoquerait l'élaboration de textes cachés chez les ruraux ordinaires ou pauvres, textes qui, rendus publics, poussent les membres de la catégorie aisée à la migration ? Cette première partie vise entre autre à fournir les éléments de réponses à cette série de questions.

CHAPITRE 1

LA RELATIVE OPULENCE RURALE COMME MATRICE DU PROJET DE MIGRATION URBAINE

En RDC en particulier, point n'est besoin de rappeler la précarité des conditions de vie dans lesquelles les communautés rurales sont plongées depuis l'indépendance. Caractérisé par la pauvreté généralisée, en effet en 2016 le PNUD indiquait que « *près de huit personnes sur dix vivraient sous le seuil de la pauvreté absolue* »¹¹⁷, le milieu rural congolais est peint sombrement à cause des difficultés d'ordre sanitaire, éducatif, infrastructurel et bien d'autres auxquelles il est confronté¹¹⁸. Cependant, il faut noter que bien que cette situation soit généralisée, elle ne traduit pas de manière univoque la réalité de tous les villages congolais, moins encore celle de tous les ruraux. Certes les villages connaissent des difficultés, mais une certaine frange de la population réussit à travers l'agriculture, l'exploitation minière et certaines autres activités spécifiques à chaque village. Cette catégorie de la population ne partage pas toutes les conditions de vie précaires des autres ruraux. Aussi, à partir des entretiens avec les personnes de cette catégorie, le présent chapitre décrit leur mode de vie à Ngungu afin de comprendre dans quel environnement matériel et social vivaient-ils avant de migrer vers la ville.

I- FIGURES PLURIELLES DES MIGRANTS DE NGUNGU

Par acteur, Madeleine Grawitz désigne « *celui qui agit. En dehors du sens usuel, l'artistique jouant un rôle, ce qui peut être un individu, un groupe ou même une institution auxquels un rôle est assigné* »¹¹⁹. Sur la base de cette définition, la notion d'acteur renvoie ici aux ruraux aisés qui s'adonnent à la migration. Ils sont des plusieurs figures et ils évoluent dans des domaines différents. Dans le monde rural, les activités agricoles et pastorales étant au centre de l'économie, il est évident que le domaine agricole regorge certains membres de cette catégorie. Aussi, c'est un milieu dans lequel les activités minières sont intenses. Cette section s'attèle à identifier les principales figures de la catégorie aisée au village. Il s'agit ici d'essayer de voir, en premier, les acteurs agro-pastoraux. Comment accèdent et exploitent-ils la terre.

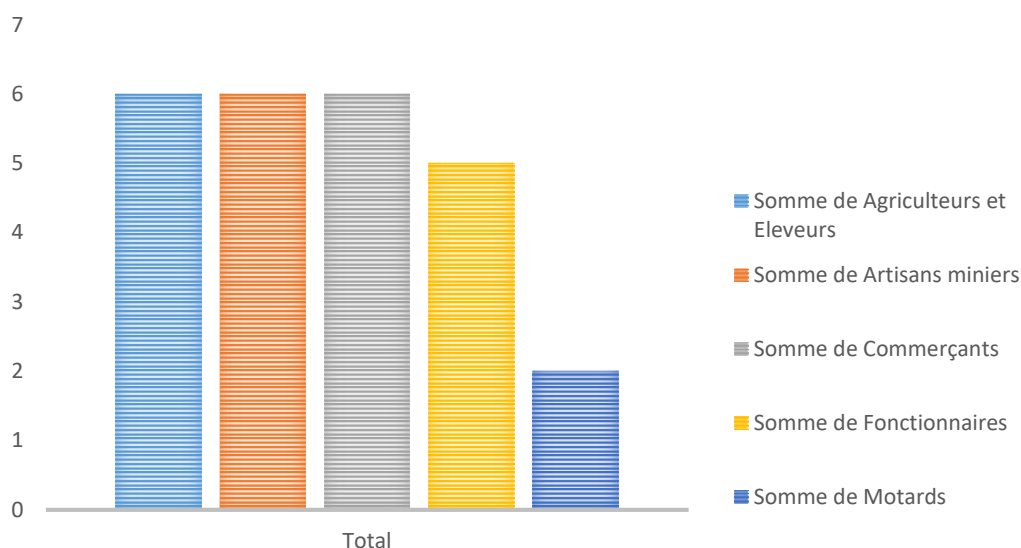
¹¹⁷ Grégoire NGALAMULUME TSHIEBUE, *Op.cit.* p. 244

¹¹⁸ Lire sur ce point Freddy KALUME DIUMBA, *op.cit.* p. 68

¹¹⁹ Madeleine GRAWITZ, *Lexique des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 8^{ème} édition, 2004, p.4

Car, bien que le village soit avant tout un bastion de l'agriculture, tous les ruraux ne sont pas propriétaires terriens ou du moins n'ont pas le même mode d'accès à la terre. Ensuite, il sera question des exploitants miniers et les commerçants qui font partie de la catégorie aisée dans un milieu rural.

Graphique 2 : Les informateurs selon leurs professions



Source : Enquête sur terrain Mars 2024

A. Les acteurs de l'agro-pastoralisme

L'agriculture est « l'ensemble des travaux visant la production de végétaux et d'animaux utiles aux humains pour se nourrir, se soigner se vêtir ou pour les aider dans leurs diverses activités. L'agriculture inclut l'élevage car dans certains systèmes agraires, productions végétales et animales sont interdépendantes »¹²⁰. A Ngungu, la plupart des agriculteurs sont aussi éleveurs. Cela explique le concept de l'agro-pastoralisme, lequel désigne « la pratique conjointe de l'agriculture et de l'élevage permettant aux sociétés paysannes de produire de manière extensive les ressources nécessaires à leur besoins »¹²¹. Cependant pour des raisons pratiques, les agriculteurs sont vus différemment des éleveurs car il y a certains qui se limitent uniquement à la production végétale.

¹²⁰ Richard RAYMOND, « Agriculture et environnement, des ruptures industrielles vers une redécouverte des agroécologies » in Arnould, *Géographie des environnements*, Belin, coll. « major », 2018, sur <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/agriculture> consulté le 12 mai 2024

¹²¹ Bonfiglioli 1994, cité par Oumar MAREGA et Catherine MERING, « Les agropasteurs sahéliens face aux changements socio-environnementaux : nouveaux enjeux, nouveaux risques, nouveaux axes de transhumance », in *L'espace géographique*, n°3, tome 47, éd. Belin, 2018, p. 235

1. Les agriculteurs

Quelle que soit sa nature ou sa forme, « *l'agriculture demeure un secteur d'activité, qui malgré les capitaux nécessaires à son démarrage, présente plusieurs opportunités* »¹²². Elle constitue un levier sur lequel les ruraux s'appuient pour accumuler les richesses. Dans un milieu à fortes propensions agricoles, seuls les ruraux aisés disposent des grandes étendues de terre. Les entretiens qui ont été menés avec les anciens ruraux ont montré leur attachement à l'agriculture et à quel point celle-ci a largement contribué à leur ascension. Les ruraux aisés exploitent les terres en termes d'hectares comme on peut le constater : « *j'avais une partie de terre qui peut s'estimer à 2 hectares c'était juste pour cultiver et c'est moi personnellement qui cultivais cette partie* »¹²³.

Avoir pour soi et cultiver deux hectares dans cette zone n'est pas donné à tout paysan surtout que même par location, la terre est couteuse à cause de « *son sol léger d'origine volcanique qui est très productif et qui rend le milieu l'un des bastions alimentaires de la province du Nord Kivu* »¹²⁴. Cette caractéristique rend l'accès à la terre beaucoup plus difficile aux paysans moins fortunés. Les paysans pauvres voient leurs possibilités d'accéder à la terre réduites au regard des coûts qu'elles engagent. En effet, pour avoir une récolte suffisante et capable d'influer sur les conditions de vie, il faut avoir un capital suffisant si le paysan n'a pas hérité de terres de ses parents ou s'il n'a pas encore des moyens nécessaires pour s'en procurer comme on peut s'en rendre compte. « *Je louais le champ et je réalisais un profit considérable. Je cultivais deux hectares des pommes de terre que je louais à 2000\$ par an et j'avais une récolte suffisante* »¹²⁵.

Rien que pour la location d'un champ d'une superficie d'un hectare, « *il faut déboursier une somme de 1000 dollars américains* »¹²⁶ au propriétaire de la ferme sans compter les pourboires d'à côté qui sont donnés aux gérants des fermes pour solliciter leurs faveurs afin d'avoir un bel espace jugé fertile. Dans un pays à faible revenu, « *car disposant d'un revenu national brut par habitant inférieur à 1035 d'USD* »¹²⁷, seule une catégorie spécifique des personnes sont capables d'exploiter un espace d'un hectare. Ce coût de location des champs révèle les conditions matérielles dans lesquelles vivent les propriétaires terriers qui disposent des espaces

¹²² Jacques YOMB, « Développement agricole rural ou opportunité de rente financières des jeunes dans les stratégies de lutte contre l'endettement », in *Pensée plurielle*, n°37, 2014, p. 112

¹²³ Bizimana, Goma, 14 février 2024

¹²⁴ C.D.E., Guide technique de la culture de la pomme de terre en République Démocratique du Congo, 2014.

¹²⁵ Habimana, Goma, 04 mars 2024

¹²⁶ Chingy, Ngungu, 22 septembre 2023

¹²⁷ Groupe de la BAD, *Rapport pays 2023-RDC*, p.17

qu'ils mettent en location ou encore qu'ils exploitent seuls. La possession d'une vaste étendue de terre permet au paysan de cultiver différentes variétés des plantes comme l'atteste ce témoignage : *« Il y a la période de la pomme de terre, il y avait une autre période où on semait les maïs, on avait aussi où cultiver le sorgho, donc nous cultivions un espace très vaste, sur des grandes superficies parce que tu ne peux pas faire tout ça sur une petite partie »*¹²⁸.

Pour mieux s'occuper de tous ces champs, et devant la nécessité de continuer à pratiquer l'agriculture, les femmes s'occupent de tous les travaux champêtres alors que les hommes se consacrent à autre chose. C'est en ce sens qu'un enquêté confie : *« Ma femme s'occupait de l'agriculture sur un espace 100 mètres carrés pour chacune des plantes que nous cultivions, et moi des activités minières. J'avais un hectare réservé à la culture de la pomme de terre, un autre pour les maïs et un autre pour le petit-pois »*¹²⁹.

S'occuper des activités agricoles dans ce contexte, pour la femme, renvoie à la surveillance des employés qui travaillent pour la famille. Dans cette zone, tout comme dans d'autres où les fermiers cultivent des vastes étendues de terre qui nécessitent beaucoup d'efforts physiques, les ruraux aisés ont des employés. *« On emploie les gens qui travaillent pour nous dans les champs même aujourd'hui car on fait toujours l'agriculture »*¹³⁰. Cette situation rend compte de ce que, même après la migration, les ruraux aisés n'abandonnent pas l'agriculture. En effet, même quand ils vivent déjà en ville, ils rentrent au village pour l'agriculture. Par *« on fait toujours l'agriculture »*, le migrant montre que l'activité agricole demeure au centre de la vie familiale bien qu'il soit déjà en ville. De fois, elle est la principale source de revenu comme c'est le cas chez Gabiro. *« Je cultive trois hectares, trois hectares que je cultive chaque année et qui sont très productifs. Parce que chez nous il y a l'argent plus que tous les lieux que j'ai visités. Le village de chez nous a l'argent. Tu cultives et dans trois mois, tu récoltes »*¹³¹.

Cultiver un espace de trois hectares dans un milieu où *« la production par hectare varie entre quatre-vingt et cent vingt sacs de pomme de terre dont le prix unitaire (par sac) varie entre quarante et soixante dollars américains voire plus »*¹³² constitue un investissement important. L'informateur désigne d'ailleurs l'agriculture comme son activité principale. En effet, à la question de savoir si sa réussite même en ville est due à l'agriculture, sa réponse est

¹²⁸ Tuyisenge, Goma, 16 Avril 2024

¹²⁹ Gasore, Goma, 16 mars 2024

¹³⁰ Habika, Goma, 14 février 2024

¹³¹ Gabiro, Gisenyi, 12 avril 2024

¹³² Iyamuremye, Ngungu 22 février 2024

que « *tout ça c'est l'agriculture qui m'aide. C'est elle la priorité* »¹³³. Suite à la production et aux profits qui en ressortent, les ruraux aisés se battent pour avoir leurs propres fermes afin de gagner davantage. Ainsi, afin de renforcer sa productivité et d'accumuler plus des ressources, l'une des priorités pour un membre de la catégorie aisée est d'avoir son propre champ surtout que « *le prestige de la famille dépend essentiellement de l'étendue et de la qualité des terres* »¹³⁴ qu'elle exploite ou possède.

*J'avais acheté un champ. Je cultivais les champs des autres mais par grâce j'ai évolué dans ma vie et j'ai acheté. Moi, qui louais les champs des autres, j'ai commencé à donner mon champ en location aussi. Alors c'est tout le monde qui commençait à suivre mon évolution de près*¹³⁵.

Cette confession vient montrer comment la possession de terres place le paysan sur une échelle où il est maintenant visible dans la société. La raison n'est autre que le fait que les ruraux commencent à comptabiliser ses avoirs au regard du prix de location ou de la quantité de sa production.

2. Les Eleveurs

Comme l'une des composantes des agriculteurs, certains éleveurs font aussi partie des ruraux aisés à Ngungu. Contrairement à la culture qui se pratique indépendamment de toute autre activité, l'élevage lui est fortement attaché à la production végétale. Dans ce milieu rural, l'élevage qui bat son plein est celui de bovins bien que celui de moutons et chèvres soit aussi pratiqué. Cela est dû au fait que l'élevage est doublement perçu chez les ruraux de Ngungu. Premièrement, les ruraux considèrent l'élevage comme une étape qui permet de faire des économies en vue d'atteindre un objectif plus élevé sur une échelle. En d'autres termes, l'élevage constitue un moyen intermédiaire qui permet aux ruraux aisés de pouvoir répondre aux besoins qui exigent plus de moyens. Etant avant tout agriculteur, l'élevage chez l'acteur commence comme une sorte d'épargne ;

*Il fallait cultiver, je récolte et j'amène les produits agricoles au marché, je me procure un peu d'argents. A partir de cet argent je pouvais me procurer une chèvre qui pouvait aussi m'amener à vendre trois chèvres et me payer un taureau de vache, en tout le village m'a facilité suite à mes activités agricoles d'avoir un peu de moyens qui m'ont facilité de me déplacer pour Goma*¹³⁶.

¹³³ Gabiro, Gisenyi, 12 Avril 2024

¹³⁴ Ali AMAHAN, *Mutations sociales dans le Haut Atlas*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1998, <https://doi.org/10.4000/books.editionsmsh.6412> Consulté le 29 avril 2024

¹³⁵ Ndayambaje, Goma, 16 avril 2024

¹³⁶ Remera, Goma, 14 février 2024

Cet ancien paysan avait une stratégie de conservation de ses revenus : épargner dans les bovins. En ce sens, en cas de nécessité, un taureau ou une vache répond au besoin. On comprend au départ que cet ancien paysan n'était pas fortuné. Il a dû passer par l'élevage dont celui du petit bétail pour se constituer une fortune. Cette stratégie est partagée aussi par cet autre informateur : « *les vaches nous aident beaucoup. Si nous avons une urgence de trouver ou d'acheter quelque chose, les vaches se vendent facilement. Dans ce cas, nous pouvons vendre même un taureau ou une génisse, ça dépend de l'urgence en face, et ça nous aide* »¹³⁷.

Cette manière de faire n'est pas uniquement pour celui qui est pauvre et/ou celui qui commence à se constituer. Elle est ancrée dans les pratiques sociales dans la mesure où la vache est considérée comme un investissement qui permet d'avoir l'argent à tout moment. Dire « *les vaches se vendent facilement* », c'est affirmer que le fait de les avoir n'est pas très différent d'avoir l'argent en liquide. Elles peuvent être vendues à tout moment. « *L'élevage est aussi une épargne à court terme, mobilisable rapidement pour des dépenses courantes (frais de scolarité, achat d'aliments) ou imprévues (maladies, accidents) et souvent vue comme plus sûre qu'un compte bancaire* »¹³⁸.

Les éleveurs commencent d'abord par être producteurs végétaux avant de passer par l'élevage. Ils sont placés au-dessus des agriculteurs parce que seuls les agriculteurs pourvus des moyens deviennent aussi éleveurs. Cette situation renvoie à la deuxième perception de l'élevage chez les ruraux : celle de le considérer comme une pratique propre aux nantis. Seuls les ruraux aisés peuvent être à la fois agriculteurs et éleveurs ce qui permet de les catégoriser et de bénéficier de plus de considérations au sein de la communauté.

*Il y a un autre champ que j'avais acheté, il était de 5 ou 6 hectares comme ça. Et j'y ai mis les bétails aussi, tu sais que nous aimons toujours faire l'élevage des vaches. Quand ils ont constaté que j'avais mis des vaches aussi dans ce nouveau champ que je venais d'acheter, ils ont commencé à beaucoup me voir*¹³⁹.

¹³⁷ Ayinkamiye, Goma, 14 février 2024

¹³⁸ <https://elevageessansfrontieres.org/2021/07/07/> consulté le 14 mai 2024

¹³⁹ Ndayambaje, Goma, 16 avril 2024

Photo 1 : Aperçu de l'élevage de bovins à Ngungu



Source : Enquête de terrain Mars 2024

Pour ce villageois qui avait déjà un champ qu'il faisait louer, occasionnant par-là une curiosité collective sur la source de sa richesse, acheter un nouveau champ pour des besoins pastoraux était de montrer son seuil d'accumulation qui le place au sommet de la pyramide communautaire. La considération que les ruraux aisés ont dans ce village est aussi attachée au fait que l'élevage nécessite des gros moyens pour être pratiqué. Il nécessite un étendu considérable pour l'entretien des bovins. En effet, dans ce village, les bovins paissent dans les pâturages et pour bien s'y tenir il faut avoir pour soi plusieurs hectares. « *Je garde aussi mon troupeau dans ma ferme de dix hectares* »¹⁴⁰. Garder cet espace pour les bovins constitue un élément de plus qui montre que pratiquer l'élevage est réservé à une catégorie bien spécifique des personnes. Il implique de se priver de milliers de dollars qui pouvaient lui être versés dans le cas où le champ était mis en location. Pour se faire de l'argent et accéder au prestige social qui vient de la possession des vaches, certains ruraux donnent en location une partie de leurs champs et gardent une autre pour l'élevage. En effet, l'un d'eux affirme à propos que : « *Je ne sais pas avec précision si le champ est de combien d'hectares mais c'est un espace vaste. Une partie qui est cultivée et une autre constitue une ferme où nous faisons paître les vaches et les chèvres* ». Même situation avec celui-ci qui préfère exploiter son champ seul : « *J'ai un champ*

¹⁴⁰ Gabiro, Gisenyi, 12 avril 2024

que je divise en deux. Une partie pour l'agriculture et une autre pour l'élevage. Il peut être de 5 ou 6 hectares »¹⁴¹.

Ainsi, ce fractionnement est motivé par le fait que les ruraux aisés veulent garder leurs bétails afin d'éviter le paiement des frais de location. Toutefois, l'envergure du cheptel peut pousser les ruraux aisés à louer des fermes dans lesquelles ils paissent leurs troupeaux. Pour ce migrant qui achète des vaches à chaque fois qu'il réalise un profit, ses bêtes ne sont pas gardées dans sa ferme. Il soutient que, « *Je ne faisais pas paître mon bétail dans ma ferme, je louais la ferme d'un ami pour mes vaches* »¹⁴². La location d'un pâturage n'est pas aussi simple. Elle exige des moyens financiers conséquents étant donné que le prix mensuel de location « *est de 8 dollars américains par tête de bovin. Un hectare accueillant deux vaches* »¹⁴³. Cependant, cette situation favorise les populations moyennes qui n'ont pas de grands troupeaux à pratiquer l'élevage. Par contre, « *Ceux qui ont une ou deux vaches se regroupent, mettent ensembles leurs vaches et désignent le responsable pour qu'ils aient la facilité de trouver un pâturage* »¹⁴⁴.

Au regard de ce qui précède, il ressort qu'il est difficile de séparer les éleveurs aux agriculteurs. Les agriculteurs aisés sont aussi éleveurs. Car, la production végétale permet, à partir de la quantité de la production, d'avoir assez de moyens financiers, alors que l'élevage est considéré sous un double prisme. Tout d'abord, c'est « *l'objet d'une accumulation sous forme de capital productif ainsi que sous forme de facteur de production et d'épargne. Il intervient ainsi dans la dynamique d'enrichissement des ménages, de diversification des activités, et d'intensification des systèmes agricoles* »¹⁴⁵. Ensuite, c'est une forme de prestige qui confère un statut social respectueux. Posséder et cultiver de grandes superficies de terre ne suffit pas. Pour les paysans « *tu dois aussi avoir des vaches et où garder ton troupeau* »¹⁴⁶. Cela est une expression de ce que les ruraux considèrent comme « *Homme* ». En effet, est homme celui qui a des ressources importantes et à qui la migration ne fera pas problème. Car, « *il dispose des fermes, des bovins et autres revenus considérables* »¹⁴⁷. Le fait d'être cet homme constitue également une certaine sommité à partir de laquelle la migration n'est plus exclue chez les ruraux comme le dit Iyamuremye :

¹⁴¹ Mpoze, Ngungu, 25 mars 2024

¹⁴² Gasore, Goma, 16 mars 2024

¹⁴³ Chingy, gérant de la ferme Kasuku-Ngungu, Ngungu, 22 Septembre 2023

¹⁴⁴ Idem

¹⁴⁵ Guillaume DUTEURTRE, Bernard FAYE, Céline BUTILLY-DIANE, Véronique ALARY, « L'animal, produit et capital : les programmes d'appuis à l'élevage face aux risques de paupérisation » in *L'Elevage, richesse des pauvres*, Éditions Quæ, Coll. Update Sciences & Technologies, 2009, p. 135,

¹⁴⁶ Tuyisenge, Goma, 16 Avril 2024

¹⁴⁷ Niyo, Rutarindwa, Butera, Ngungu, mars 2024

Ce que moi je pense est que si j'ai un champ, quelques vaches alors là je peux m'assurer que peut-être je vais réussir la vie urbaine. On ne peut pas aller en ville vraiment sans rien laisser, sans base arrière. Vous ne pouvez pas vous assoir aussi en ville sans travailler peut-être, il faut toujours chercher à faire aussi là-bas mais sachant qu'au village vous avez épargné quelque chose qui pourra aussi produire¹⁴⁸.

C'est cette capacité à pouvoir produire même à l'absence du propriétaire qui attache les ruraux aisés à l'activité agro-pastorale.

B. La petite bourgeoisie minière et commerciale

Dans un milieu rural minier, plusieurs acteurs sont dans la mine et les autres sont dans le commerce. Par petite bourgeoisie minière et commerciale, il s'agit ici premièrement de la catégorie des ruraux aisés qui sont dans l'exploitation artisanale des minerais. Ce sont les agents de mines et artisans miniers, appelés localement exploitants miniers et, en second lieu, des commerçants. Bien qu'il soit un village, les activités commerciales sont intenses dans cette zone. Le potentiel du village fait qu'il attire des nombreuses personnes même les étrangers au village qui viennent chercher les opportunités comme l'affirme l'enquêté : « *Il y a aussi ceux qui ne sont pas nés ici qui viennent chercher l'argent dans ce village, vous voyez qu'il y a beaucoup de gens. Donc il y a la vie, il faut seulement savoir comment faire pour accéder aux ressources* »¹⁴⁹. Le fait qu'il y ait beaucoup de personnes qui arrivent dans ce village fait que plusieurs activités émergent dont celles liées au commerce.

1. Agents et artisans miniers

L'une des catégories aisées les plus visibles du village est celle de personnes qui exploitent les minerais suite à la possibilité d'enrichissement rapide qu'ils offrent. « *C'est un travail qui donne beaucoup d'argents. Lorsque Dieu te bénis, tu montes rapidement* »¹⁵⁰. Ce témoignage montre comment l'activité minière est perçue chez les ruraux de Ngungu. Elle est l'une des activités les plus rentables dans la zone et que certains ruraux commencent à leurs jeunes âges comme c'est le cas de Mugisha ;

A un certain temps, les carrières minières ont explosé, on était en train de finir l'école primaire et nous avons commencé à aller dans les carrières minières. Lorsqu'on rentrait de l'école, on partait dans une carrière et on

¹⁴⁸ Iyamuremye, Ngungu du 22 Février 2024 à Ngungu

¹⁴⁹ Byiringiro, Ngungu, 26 Mars 2024 à Ngungu.

¹⁵⁰ Gasore, Goma, 16 mars 2024

*trouvait l'argent. On achetait les habits et les bétails et de fois, on aidait les parents à payer nos frais scolaires*¹⁵¹.

Les activités minières commencent tôt pour les artisans miniers ce qui fait qu'ils réussissent à leurs jeunes âges. Se familiariser aux carrières minières après la sortie de l'école, l'enfant courait un danger d'arrêter sa scolarité. Même si Mugisha a pu continuer, tel n'est pas le cas pour nombreux d'entre les enfants dans cette entité comme l'exprime cet enseignant sur la déperdition scolaire : « *c'est principalement à cause des carrières minières. Certains enfants, et ils sont nombreux, abandonnent l'école pour les carrières où ils ont facilement l'argent* »¹⁵². Les possibilités d'avoir l'argent sans beaucoup d'efforts font que les enfants ne se soucient pas de l'école surtout lorsque ceux qui ont étudié n'ont pas réussi à trouver l'emploi autrement. Cette situation rend certains parents moins enthousiasmés à l'idée de scolariser leurs enfants. En fait, « *Beaucoup de villageois ne veulent pas scolariser les enfants. Ils disent que les gens qui ont étudié au lieu de s'enrichir, ils s'appauvrissent davantage. Car ils ont accès à la richesse sans même avoir étudié* »¹⁵³. De ce fait, les jeunes ruraux qui parviennent à atteindre et finir le premier cycle universitaire sont ceux qui ont été envoyé en ville dès leur entrée à l'école secondaire. Bien qu'ils se soient habitués à la vie urbaine, ces jeunes diplômés rentrent souvent au village comme le souligne l'un d'eux :

*Je ne pouvais pas attendre que je trouve l'emploi ici comme si j'ai une personne qui avait réservé l'emploi pour moi alors que je vois les autres jeunes de mon âge qui ne sont pas venus étudier en ville en train d'émerger. C'est la soutenance de mon mémoire qui me retenait, après la soutenance j'ai vite rejoint mon village*¹⁵⁴.

Connaissant le chômage urbain qui sévit dans les villes d'Afrique noire, ce jeune n'en espérait rien ; d'où chez certains un rejet radical de la ville et une réouverture temporaire à la vie rurale. Pour cet ancien étudiant, le fait de voir des amis réussir le poussait à rentrer au village pour se mettre directement dans la mine. Cette pratique est courante chez les jeunes diplômés urbains. Cet autre enquêté le confirme :

Lorsque j'ai fini l'université, j'ai commencé d'abord par chercher l'emploi en ville, ce qui n'était pas facile mais j'ai été enseignant. J'ai fait ce travail pendant 5 ans, après ces 5 ans, j'ai vu que le revenu était trop peu et ne pouvait pas me permettre de me développer, j'ai été obligé de rentrer au

¹⁵¹ Mugisha, Goma, 13 Avril 2024

¹⁵² Butera, Ngungu, 28 mars 2024

¹⁵³ Iyamuremye, Ngungu 22 février 2024

¹⁵⁴ Mupenzi, Goma, 15 avril 2024

*village dans les minerais, et j'ai commencé à travailler chez nous. J'achetais les minerais et je vendais localement*¹⁵⁵.

De ce qui est dit, la réussite des artisans miniers ne passe pas inaperçue. Elle attire urbains et ruraux. Ils sont reconnus par leurs possessions matérielles et les investissements qu'ils font. Pourtant, antérieurement, ces activités minières et agricoles dans la zone étaient réservées aux personnes sans diplômes comme l'atteste ce propos :

*A l'époque avec mon niveau, on ne pouvait pas rentrer faire la mine ou l'agriculture. On considérait ça comme des choses réservées à ceux qui n'ont pas étudié. C'était vraiment ridicule et déshonorant de vous retrouver dans l'agriculture alors que vous avez un diplôme universitaire. Au village c'était une honte*¹⁵⁶.

Les paysans n'étaient pas réceptifs à l'idée de voir les détenteurs des diplômes faire les activités minières, mais depuis qu'elles créent une certaine bourgeoisie la mine attire toutes les catégories et particulièrement les jeunes qui finissent leurs études universitaires en ville. Bakunzi a accepté un travail qui paie moins mais qui lui permet de rentrer au village. « *Le travail au village ne paie même pas comme le travail que j'avais en ville. Mais, il m'a permis de rentrer au village. Parce que ce travail du village me permet de faire beaucoup des choses à la fois* »¹⁵⁷. Un travail qui lui permet de faire beaucoup de choses est celui qui fait qu'il soit dans les mines, dans l'agriculture et dans l'élevage.

Bien que certains ruraux soient dans les activités minières qui sont aussi très rentables, ils ne se détachent pas de l'agriculture et de l'élevage. En effet, comme souligné précédemment, la réussite au village est attestée par la possession des terres et du nombre important des bovins permettant au paysan de jouir d'une certaine considération de la part des autres ruraux. « *Nous travaillons au village dans la mine, c'est ça mon domaine, de fois j'achète de puits souterrains, des vaches et d'autres champs* »¹⁵⁸. En dehors des investissements qui rentrent dans le cadre de ses activités minières, ce migrant investit encore dans l'agriculture.

¹⁵⁵ Mugisha, Goma, 13 avril 2024

¹⁵⁶ Bakunzi, Goma, 13 Avril 2024

¹⁵⁷ Idem

¹⁵⁸ Gasore, Goma, 16 mars 2024

Photo 2 : Carrière minière de Gakombe/Rubaya



Source : Enquête sur terrain Mars 2024

2. Des commerçants accomplis

Une autre catégorie des personnes aisées est celle des commerçants. Les commerçants exploitent les opportunités qu'offre le village, surtout dans la mesure où les échanges commerciaux entre la ville de Goma et le village de Ngungu sont très intenses. Le milieu rural constitue un centre d'approvisionnement pour la ville en produits alimentaires. En fait, « ce sont les gens de Goma qui viennent chercher nos biens ici. Les pommes de terre de chez nous, ce sont les gens de Goma qui achètent ça alors que c'est nous qui les produisons »¹⁵⁹, s'exclame Niyo. La ville, quant à elle, approvisionne les ruraux en produits manufacturés : « Nous achetions les marchandises et nous les donnions aux transporteurs qui se chargeaient de les apporter jusqu'à Ngungu »¹⁶⁰.

Si dans le monde occidental « depuis près d'un demi-siècle, les petites entreprises de commerce en milieu rural ne cessent de disparaître, affaiblies par le processus d'urbanisation et le développement de la grande distribution »¹⁶¹, le commerce à Ngungu se porte bien. Il permet

¹⁵⁹ Niyo, Ngungu, 26 Mars 2024

¹⁶⁰ Bizimana, Goma, 14 février 2024

¹⁶¹ Gilles CHAPTAL et Pascal MADRY « La rurbanisation : nouveau sursaut et dernier sursis du commerce rural », in *Pour*, vol. 195, n°3, 2007, p 65.

un épanouissement rapide de la part des ruraux commerçants comme le fait constater cet informateur :

*Je suis devenu commerçant des pesticides et engrais chimiques, et des produits qui soignent les bétails. Par après j'ai agrandi, je suis allé aussi dans la vente des matériels de construction. Je venais à Goma pour m'approvisionner en gros. Je l'ai fait 7 mois. Après, j'ai commencé à aller à Kampala parce que j'avais la possibilité d'acheter les produits à un prix moins cher par rapport à Goma*¹⁶².

Aussi, ce commerçant, après avoir débuté des activités commerciales, s'est rapidement constitué, en 7 mois, un capital permettant de commander ses articles à l'étranger. Acheter des articles à l'étranger est expressif d'une grande évolution dans les affaires. Car, cela demande des capitaux conséquents. En réalité, « *il y a ceux qui ont quitté le village, qui sont venus et ont construit des grandes maisons commerciales et ils évoluent. Ils vont à Kampala pour acheter des biens* »¹⁶³. Pour les commerçants de la ville de Goma et les ruraux aussi, aller à Kampala est une manifestation d'une grande progression dans les affaires. Tout comme chez les artisans miniers, pour accumuler plus de richesses, les commerçants dans cette zone pratiquent également l'agriculture et l'élevage. Même ceux d'entre eux qui n'ont pas encore de terres, s'adonnent à ces activités aussi rentables que le commerce. « *Comme j'étais commerçant, et quand je fais mon commerce, je loue le champ et je fais l'agriculture* »¹⁶⁴.

Les récits de ces ruraux ci-haut catégorisés montrent que les ruraux aisés dans de milieu se trouvent dans plusieurs domaines. Ils sont, agriculteurs, éleveurs, des artisans miniers et des commerçants. Cependant, ils ont un point commun : l'agriculture. En effet, l'agriculture reste la clé de voûte de toute économie rurale. Et chez les ruraux de Ngungu aussi, elle « *est perçue comme un instrument privilégié permettant de donner corps à une ambition d'émergence* »¹⁶⁵. Ainsi, « *une utilisation plus accrue des facteurs modernes de production comme les engrais, les pesticides, le matériel végétal amélioré(...)* »¹⁶⁶, a été adoptée. Le fait que les ruraux aisés soient présents dans plusieurs domaines à la fois, les prédispose à vivre dans une opulence par rapport aux autres habitants de la même zone. Pour comprendre cette sorte d'abondance propre à cette catégorie rurale, une analyse de ses indicateurs socio-économiques paraît cruciale.

¹⁶² Nchizi, Goma 16 mars 2024

¹⁶³ Mugisha, Goma, 13 avril 2024

¹⁶⁴ Habika, Goma, 14 février 2024

¹⁶⁵ Hugues Morell MELEKI, Op.cit. p. 176

¹⁶⁶ MINADER, cité par Hugues Morell MELIKI, Op.cit., p. 176

II- INDICATEURS D'UNE AISANCE SOCIALE ET ÉCONOMIQUE DES ACTEURS

Les indicateurs signifient

*les traits, les signes tangibles et observables qui sont les éléments observables de la réalité. Ils sont des manifestations objectivement repérables et mesurables des dimensions. Les indicateurs représentent l'aspect visible ou manifeste du concept ou de la dimension. En fait, ce sont des observations empiriques ou des données*¹⁶⁷.

La notion d'indicateur renvoie donc à différents éléments qui attestent de l'aisance sociale et économique des ruraux aisés, acteurs de la migration. Il convient, dès lors, d'écouter les acteurs pour saisir comment ils perçoivent eux-mêmes leur mode de vie afin de mettre en exergue leur accomplissement économique.

A. A l'écoute des récits individuels d'une vie d'aisance

Les entretiens avec les acteurs concernés permettent d'avoir un descriptif de leur condition matérielle de vie. Les récits y afférents peuvent être regroupés en deux catégories : un groupe relevant de l'indice subjectif de satisfaction de la vie rurale et l'autre groupe procédant de la notoriété de soi dans l'espace communautaire.

1. Indice subjectif de satisfaction de la vie rurale

La satisfaction peut se définir comme « un état d'esprit dans lequel se trouve un ou plusieurs individu(s) qui exprime(nt) un ressenti vis-à-vis d'une situation vécue, de l'utilisation d'un objet ou d'un service... »¹⁶⁸. Les ruraux étaient-ils satisfaits de la vie rurale ? Comment considéraient-ils leur vie dans une zone rurale ? Ces questions introduisent la notion de la qualité de vie. Ainsi, l'indice subjectif concerne-t-il « un sentiment personnel, il consiste à demander aux personnes d'évaluer leur satisfaction dans la vie en général ou bien dans certains domaines plus précis de l'existence (...). Il mesure donc l'évaluation que les gens font de leur propre qualité de vie compte tenu de leurs valeurs et préférences ou de leur vécu »¹⁶⁹. Cette qualification met en considération les dimensions qualifiées d'objectives, « comme la

¹⁶⁷ <https://methodoensociologie.wordpress.com/etape-4-modele-danalyse/> consulté le 16 Mai 2024

¹⁶⁸ Jean Louis MONINO et Eric CAVAGNA, « Indice de satisfaction : conceptualisation et mise en application dans le cadre de la chambre de commerce et d'industrie de Montpellier », sur <https://www.rocq.inria.fr/axis/modulad/archives/numero-22/Monino-22>

¹⁶⁹ Pascal GODEFROY, « Satisfaction dans la vie : les personnes se donnent 7 sur 10 en moyenne », *Institut National des statistiques et des études économiques*, France, portait social, 2011, sur https://www.insee.fr/fr/statistiques/fichier/1373892/fporsoc11_ve41satis.pdf consulté le 16 Mai 2024

situation matérielle, la santé physique ou l'équilibre émotionnel, l'isolement social ... ; et d'autres sont plus subjectives, telle la satisfaction que l'on retire de son existence »¹⁷⁰.

Il ne s'agit pas ici d'évaluer la satisfaction des ruraux sur une échelle de 0 à 10, mais plutôt de comprendre leurs points de vue sur ce qu'était leur vie dans la zone rurale. Et comme les entretiens le révèlent, les ruraux aisés semblent apprécier la vie au village bien qu'ils aient décidé de migrer : « *Toute ma famille n'avait pas des difficultés. Les enfants étudiaient sans problèmes. Ma vie au village était très belle par rapport à la vie d'ici en ville* »¹⁷¹. Une vie belle au village plus qu'elle ne l'est en ville n'est pas synonyme de s'être appauvri pour ce migrant minier mais plutôt du sentiment de tranquillité et de considération qu'il avait au village. C'est le cas de cet enquêté :

*Au village c'est plus mieux. Vraiment c'est mieux par rapport à la ville (...)
Je me dis que n'eut été le fait de m'être marié en ville, et ces quelques investissements que j'y ai déjà fait, je ne pouvais pas quitter le village. Parce qu'au village c'est mieux plus qu'en ville. Pour moi, au village c'est mieux. Je peux acheter une ou deux parcelles ici mais au village c'est mieux parce si tu as ton champ là-bas, tu peux y mettre tes vaches, tes moutons lorsque la faim m'attrape, je prends un mouton, je mange, je prends une chèvre, je mange, je prends un taureau que j'apporte à mes enfants, c'est comme ça. La vie est au village*¹⁷².

Répéter à maintes reprises « *au village c'est mieux* » témoigne d'une admiration que le migrant a de son milieu de travail et plus encore la satisfaction qu'il ressent quand il est au village. Bien qu'il fasse quelques investissements en ville, pour lui une vie épanouie est au village. En lui entendre parler, sa satisfaction est fondée sur cette possibilité qu'offre le village de pouvoir accéder aux ressources végétales et animalières sans beaucoup de difficultés surtout lorsqu'on est déjà fermier. L'autre indicateur qui amène les anciens ruraux à trouver la satisfaction dans la vie rurale est le sentiment de liberté. « *Je me souviens de comment je travaillais au village, libre et sans pression et cela me manque. Je travaillais et je gagnais énormément d'argent, je profitais beaucoup* ». Cette manière de travailler librement, détaché de toute pression n'est pas donné aux nouveaux citadins qui doivent maintenant travailler sous une certaine contrainte. En effet, contrairement à la ruralité, la citadinité est trop exigeante au regard des pressions sociale et environnementale qui s'exercent sur les populations. En voici l'illustration : « *A Goma ça va. Malgré qu'il y a beaucoup de charges, il y a aussi le travail. On dépense plus. Tu connais chez*

¹⁷⁰ Pascal GODEFROY et Stéfan LOLLIVIER, « Satisfaction et qualité de vie », in *économie et statistique*, n° 469-470, 2014, p. 199

¹⁷¹ Gasore, Goma, 16 mars 2024

¹⁷² Bakunzi, Goma, 13 Avril 2024

nous à Ngungu les enfants ne paient pas cher à l'école mais ici en ville ils étudient dans des écoles trop chères. Il faut beaucoup travailler pour compenser tout ça »¹⁷³.

Cet environnement urbain produit une sorte de compétition entre les citadins et les place dans un moule au sein duquel la réussite de l'autre t'exige beaucoup d'efforts parfois sans tenir compte de tes capacités comme nous le verrons plus tard. Et cela joue énormément sur la santé de certains d'entre eux. Les travaux en psychiatrie et psychologie ont d'ailleurs souligné « *une prévalence accrue des troubles psychiatriques, des troubles d'humeur et des troubles anxieux chez les personnes résidant en zone urbaine par rapport à celles résidant en zone rurale* »¹⁷⁴.

Il apparaît que les anciens ruraux n'échappent pas à cette pression. Cela les amène à faire une comparaison de ce qu'était la vie en milieu rural et leur vie actuelle. Ils ne regrettent pas d'avoir migré, ils semblent plutôt apprécier l'environnement dans lequel ils vivaient au village sans remettre en cause leur choix de vivre en ville : « *Je ne manque de rien tout comme au village d'ailleurs. A Ngungu j'étais bien et à Goma, je suis aussi bien* »¹⁷⁵. La satisfaction de la vie rurale est tout simplement résumée en cette phrase commune: « *le village, est un milieu où la vie est facile et où vous trouvez l'argent facilement* »¹⁷⁶. Dire que c'est un milieu où tout est facile est une manifestation d'une opulence qui était la leur au village. La vie dans un milieu rural africain est loin d'être facile pour toute la population.

2. La notoriété sociale de soi dans l'espace communautaire

Les ruraux aisés se distinguent des autres de par leur notoriété dans la communauté villageoise. La notoriété sociale fait allusion à ce que Pierre Bourdieu appelle le capital symbolique. En effet,

l'accumulation du capital symbolique veut dire l'accumulation de gloire, d'honneur, de réputation, de visibilité ou encore de célébrité. En bref, le capital symbolique c'est de l'honneur, du rang, de la différence qui existe pour quelqu'un qui est capable de faire des différences, de voir du premier coup d'œil la différence entre trois rangs et quatre rangs de perles, entre de la fourrure authentique ou en toc, etc.¹⁷⁷

¹⁷³ Bizimana, Goma, 14 février 2024

¹⁷⁴ Lise BOURDEAU-LEPAGE, « Bien-être en ville et changement climatique, la part de la nature, Bulletin de l'association de géographes français, [en ligne], 99-4/2023 », mis en ligne le 27 Mars 2023, consulté le 16 mai 2024, URL : <http://journals.openedition.org/bagf/10316>; DOI : <https://doi.org/10.4000/bagf.10316>

¹⁷⁵ Habimana, Goma, 04 mars 2024

¹⁷⁶ Tous les migrants sont revenus sur cette affirmation lors des entretiens

¹⁷⁷ Pierre BOURDIEU, « La noblesse : capital social et capital symbolique », *Anciennes et nouvelles aristocraties*, édité par Didier Lancien et Monique de Saint-Martin, Edition de la Maison des sciences de l'homme, 2007, <https://doig.org/10.4000/books.editionsmsmh.10044>.

La notoriété dépend surtout des deux autres capitaux : le capital économique et le capital culturel.

La disposition de capital (économique ou culturel) fournit à celui qui le possède une crédibilité, une surface, une autorité qui lui permettent de disposer d'atouts maîtres pour accéder à une position sociale acceptée et reconnue par les autres. Le capital symbolique est donc une façon de se faire reconnaître et légitimer dans la position que l'on occupe¹⁷⁸.

Les ruraux aisés étant catégorisés à partir de leurs avoirs matériels et financiers jouissent d'une notoriété au sein de l'espace communautaire. Ils sont d'abord connus suite à leurs possessions matérielles comme ils l'expriment. « *Au village, j'étais déjà connu par beaucoup de gens* »¹⁷⁹. Cette popularité, bien qu'elle apporte de l'honneur aux ruraux aisés, elle n'est pas aussi sans conséquence comme nous le verrons dans les parties suivantes. En effet, « *les gens dépourvues des moyens surtout financiers pouvaient croire que je suis disposé à avoir tout surtout l'argent et à un moment donné un villageois peut passer vous dire voilà je n'ai rien, j'ai passé la nuit blanche, voudriez-vous m'aider avec un 5 milles ou dix mille francs* »¹⁸⁰. Le fait d'être connu et apprécié comme disposant plus des richesses fait que les autres ruraux viennent solliciter de l'aide. La célébrité était aussi attachée au fait que l'aisé pouvait avoir des ouvriers pour ses différentes activités comme ce témoignage l'indique : « *mon gérant c'est mon ancien collègue de classe au village. Je fais aussi travailler les autres collègues* »¹⁸¹.

La notoriété étant perçue également sous l'angle du pouvoir et de la capacité des personnes célèbres à pouvoir influencer les comportements, les ruraux aisés constituent aussi des références et des modèles pour les ruraux qui les imitent. « *Quand tu fais une chose, les gens imitent tout ce que tu fais* »¹⁸². Imiter ici veut dire que les ruraux moins fortunés essaient de reproduire les mêmes choses que les ruraux aisés, malgré leur manque de moyens. C'est en quelque sorte une reconnaissance, un témoignage d'admiration et d'appréciation. En effet,

reconnaître ne se réduit pas à repérer quelque chose ou quelqu'un, le circonscrire par rapport au monde environnant et le ré-identifier à travers le temps. Reconnaître, c'est valoriser, transmettre des ressources symboliques qui servent à valider une identité personnelle (un conseil, un mot

¹⁷⁸ Le Dictionnaire Alternatives Economiques

¹⁷⁹ Bizimana, Goma, 14 février 2024

¹⁸⁰ Remera, Goma, 14 février 2024

¹⁸¹ Basindi, Goma, 13 avril 2024

¹⁸² Gasore, Goma, 16 mars 2024

*d'encouragement, un geste d'approbation, un baiser, une manifestation d'affection ou de soutien)*¹⁸³.

Le constat est qu'un membre de la catégorie aisée est un notable. Dans la section antérieure nous avons vu le qualificatif de l'« homme » qui est conféré à toute personne disposant des moyens financiers conséquents et qui a atteint un niveau élevé dans ce milieu rural. C'est un fait ancré dans les pratiques sociales où ceux qui se distinguent jouissent d'une reconnaissance auprès des autres.

B. Cerner l'accomplissement économique des acteurs

A travers leur style de vie et investissements, les ruraux aisés témoignent d'une réussite économique qui leur permet de s'affirmer.

1. Le style de vie des acteurs

Pierre Bourdieu définit le style de vie comme « *un ensemble unitaire de préférences distinctives exprimant (dans la logique spécifique de chacun des sous espaces symboliques, mobilier, vêtement, langage ou hexis corporelle) une même intention expressive* »¹⁸⁴. Dans cette logique, les préférences des membres d'une classe sociale donnée sont déterminées par leurs positions sociales. Ces préférences deviennent des habitus qui finissent par produire un style de vie. Maresca précise que,

*la terminologie « style de vie » a pour intérêt de porter l'accent sur les enjeux de distinction qui conduisent à la différenciation de diverses manières d'être dans une société donnée. (...) La notion de style de vie rend compte de la latitude de choix des individus dans les sociétés complexes : l'individu y dispose d'une capacité d'arbitrage dans le processus dynamique de sa socialisation. Par son héritage et à travers les opportunités qui s'offrent à lui, l'individu compose un système de pratiques qui procède de sa position sociale et traduit son système de valeur*¹⁸⁵.

Aussi, les positions sociales privilégiées des ruraux aisés leur permettent de vivre une vie approximativement urbaine de par leurs conditions matérielles (immobiliers et mobiliers) et sociales (consommations et même par leurs choix des personnes avec lesquelles communiquer). Leurs récits attestent un écart dans le style de vie avec les ruraux ordinaires. A ce propos, un

¹⁸³ Davide SPARTI, « La reconnaissance distribuée. Estime, respect et autres biens d'identité », in *Terrains/Théories* [En ligne], 4 | 2016, mis en ligne le 25 juillet 2016, consulté le 17 mai 2024. URL : <http://journals.openedition.org/teth/664>; DOI : <https://doi.org/10.4000/teth.664>

¹⁸⁴ Hervé GLEVAREC, « L'espace social selon Pierre Bourdieu : Les fondements d'une configuration de la société et d'une interprétation des pratiques culturelles, in *L'Année sociologique*, Vol. 71, n°1, PUF, 2021, p. 232

¹⁸⁵ Bruno MARESCA, « Mode de vie : de quoi parle-t-on ? Peut-on le transformer ? In *La Pensée écologique*, n°1, vol.1, 2017, pp 233 à 251. DOI : <https://doi.org/10.3917/lpe.001.0233>

enquêté se confiait avec fierté sur son habitat rural: « *C'était une belle maison, située dans un rondpoint, au centre commercial de Ngungu, elle avait 6 portes, elle est en étage. Je vivais au premier niveau et je faisais mes activités au rez-de-chaussée. (...) La maison m'appartient encore, il n'y a pas de problèmes, je la mets en location* ». Posséder une maison aussi grande est un signe distinctif dans un milieu rural qui pousse son détenteur à avoir un style de vie qui n'est pas commun. Cet autre extrait entérine une telle posture :

Chez moi au village, j'habitais une parcelle de 60 mètres sur 30. Je vivais dans une maison cimentée avec les panneaux solaires et la télévision chez moi. Je suivais toutes les chaînes importantes car j'avais Canal+ chez moi, j'avais même fait le raccordement de l'eau à la maison, j'avais l'eau dans la maison. (...) J'avais aussi un travailleur à la maison et c'est lui qui amenait l'enfant à l'école¹⁸⁶.

L'environnement matériel produit un style de vie chez les ruraux aisés qui n'est pas assez différent de la catégorie aisée urbaine. Ces éléments de description montrent que les personnes aisées du village ont un mode de vie qui les place à l'écart de plusieurs difficultés que connaissent les autres ruraux (accès à l'eau potable, à l'énergie électrique, par exemple). A titre illustratif, en RDC « *plus de 33 millions de personnes en milieu rural n'ont pas accès à de l'eau de qualité* »¹⁸⁷.

Le style de vie renvoie aussi au mode d'alimentation. Il s'agit d'une nutrition à base d'aliments peu communs aux villageois. Ce fragment en rend compte : « *Au village tout allait bien, ma famille n'avait pas de problème et le village dans l'ensemble. C'est un milieu naturellement riche, la nourriture, les vaches. On mangeait les fromages, on buvait du lait, bref tout allait bien* »¹⁸⁸. Certes la zone est réputée agro-pastorale, mais les fromages sont généralement produits et destinés à aller en ville. Le prix unitaire du fromage étant de 4 dollars américains dans ce village, les ruraux ordinaires, qui d'ailleurs se limitent à la consommation des aliments nécessaires, se sentent moins concernés par une certaine alimentation. Ces conditions matérielles semblables créent un rapprochement entre ruraux aisés étant donné qu'ils ont les mêmes préférences et jouent énormément sur leurs relations. « *Mes voisins et tout mon cercle étaient des gens bien et civilisés, mes enfants aussi savaient se retenir et moi-même je n'avais pas de problèmes avec les gens* »¹⁸⁹. Parler d'un cercle des gens bien civilisés c'est faire

¹⁸⁶ Gabiro, Gisenyi, 12 avril 2024

¹⁸⁷ Programme National Ecole et Village assainis, Accès à l'eau potable, l'hygiène et l'assainissement pour les communautés rurales et périurbaines de la RDC, *rapport Atlas 2018*, sur <https://www.unicef.org/drcongo/rapports/atlas-2018>

¹⁸⁸ Mupenzi, Goma, 15 avril 2024

¹⁸⁹ Habimana, Goma, 04 mars 2024

référence aux personnes qui partagent les mêmes convictions surtout en ce qui concerne le style de vie. Les gens qui auront moins de jalousie et qui comprennent et apprécient facilement les choix alimentaires et vestimentaires opérés par un proche.

Ce choix dicté par un style de vie différent à celui de la majorité des ruraux pousse ces derniers à développer des mécanismes de défense pour contrer ce qu'ils considèrent comme une domination de la part des ruraux aisés. Le deuxième chapitre y reviendra. Qu'il s'agisse des soins de santé ou de l'éducation des enfants, les ruraux aisés cherchent à marquer une différence avec les autres ruraux. Sur le plan éducatif par exemple, les ruraux aisés choisissent une certaine catégorie d'écoles pour leurs enfants en misant principalement sur la qualité des enseignements. Écoutons Bwenge, « *la qualité de l'éducation que recevait mes enfants était la bonne parce qu'ils étaient inscrits dans une école conventionnée catholique* »¹⁹⁰.

Privilégier les écoles catholiques n'a rien à de commun avec la foi religieuse. La raison est que ces écoles sont réputées, au village tout comme en ville, les plus équipées et disciplinées en matière de recrutement des enseignants et des élèves et elles dépassent rarement les effectifs recommandés. Elles n'ont pas été secouées au même titre que les autres par la gratuité de l'enseignement qui a eu pour effet « *notamment le surpeuplement des classes* »¹⁹¹. Alors que le standard admis internationalement soit entre 45 et 50 élèves par classe à l'école primaire comme le souligne le ministre Tony Mwaba, les écoles publiques ont vu leurs effectifs augmentés jusqu'à

*dépasser la centaine d'élèves dans une seule salle de classe. Ce surpeuplement est dû à l'inadéquation entre les écoles publiques et la demande scolaire. La plus part des écoles publiques se trouvent aujourd'hui dans des mauvaises conditions et aucun effort significatif d'amélioration de l'architecture scolaire n'est fourni par les autorités*¹⁹².

Comme on peut le constater, les ruraux aisés ont un style de vie différent. S'il n'est peut-être pas proportionnel à leurs avoirs matériels, il n'est pas non plus commun à celui de la population rurale. C'est un style de vie qui indique la possession d'un capital économique substantiel qui apparaît comme tel dans les investissements de l'individu.

¹⁹⁰ Bwenge, Goma, 10 Mars 2024

¹⁹¹ Tony MWABA, ministre de l'enseignement de l'EPST de la RDC, interview accordée au journal Vaticannews à la Cité de Vatican, le 28 juin 2021. Consulté le 02 Mai 2024 sur www.vaticannews.va/fr/afrique/news/2021-06/rd-congo

¹⁹² Jonathan ENGUTA MWENZI, Le système éducatif de la République Démocratique du Congo et ses principaux défis, in *Revue internationale d'éducation de Sèvres* [en ligne] 85/ 2020, mis en ligne le 01 décembre 2022, consulté le 02 Mai 2024, URL : <http://journals.openedition.org/ries/9985>; DOI : <https://doi.org/10.4000/ries.9985>

2. Les investissements diversifiés

Les investissements diversifiés font référence à une manière de fructifier davantage les richesses accumulées à travers plusieurs types de placement. La diversification « *est un principe fondamental de l'investissement qui contribue à atténuer le risque, à lisser les rendements et à préserver le capital. En louant les investissements dans différentes classes d'actifs, géographies et secteurs, les investisseurs peuvent améliorer leurs chances de succès à long terme* »¹⁹³. C'est en ce sens qu'il faut appréhender la réalité des ruraux aisés de Ngungu qui cherchent à avoir des investissements dans plusieurs domaines. En plus de l'agriculture et de l'élevage qui sont leurs domaines privilégiés, ils investissent dans l'immobilier et bien d'autres secteurs comme l'affirme ce propos :

*J'ai un hôtel chez nous, j'ai des maisons aussi là-bas. J'ai un projet de construire une école moderne. J'ai déjà commencé la construction, une école en matériaux durables. J'essaie de raisonner sur ce que je vais faire après la mine par ce que on se dit que la mine est temporaire. Demain ou après-demain, les choses peuvent changer et tu te dis qu'est ce qui nourrira mes enfants ? Ou qu'est ce qui m'aidera personnellement dans mes besoins le temps que je ne serai plus capable de monter les montagnes ? Voilà. Moi, j'ai jugé bon de construire une école qui est en voie de construction. Je compte qu'elle doit commencer à fonctionner cette année puis que j'ai une affaire de 6 salles de classe et quatre bureaux*¹⁹⁴.

Ainsi, malgré les terres et les vaches à leurs possessions, les ruraux aisés investissaient aussi dans l'hôtellerie. Dans un village agricole et minier, les visiteurs sont nombreux dont certains étrangers comme le souligne cet enquêté : « *ici chez nous ce sont les étrangers qui vivent ici au lieu que nous les nationaux nous puissions demeurer ici* »¹⁹⁵. Cet ancien habitant du village avait compris la nécessité d'avoir un hôtel, afin d'accueillir ces visiteurs qui arrivent dans le village. On remarque chez lui aussi un autre investissement, celui d'une institution scolaire. Contrairement à l'hôtel qu'il a construit au village quand il y vivait, l'école est construite en ville. Conscient du caractère non renouvelable des ressources minières, le migrant investit dans l'éducation.

Par ailleurs, les investissements de cette catégorie sont aussi visibles dans des biens meubles. On y apprend que, « *Quand les choses ont réussi, j'ai commencé par acheter la parcelle à Goma, puis mon véhicule Land Cruiser et autres parcelles, j'ai augmenté mes vaches, quelques autres activités d'achat et de vente des minerais, ainsi de suite (...) j'étais*

¹⁹³ <https://dabafinace.com/fr/apprendre/blogs> consulté le 18 mai 2024

¹⁹⁴ Mugisha, Goma, 13 avril 2024

¹⁹⁵ Butera, Ngungu, 28 mars 2024

*encore à Ngungu »*¹⁹⁶. Pour un minier, la possession d'un véhicule Land cruiser constitue un investissement. Et on voit chez lui aussi l'achat des parcelles en ville alors qu'il était encore au village. De même, une composante de ces ruraux investit dans le transport comme le rappelle cet extrait : « *J'avais quatre motos. C'était en grande partie pour rapporter l'argent. Mais je préfère investir plus dans l'achat des parcelles parce que tôt ou tard la parcelle réalisera un profit important. Je peux avoir deux ou trois autres parcelles »*¹⁹⁷. Ainsi, le foncier est un secteur attractif pour les ruraux aisés. C'est pourquoi l'achat et la revente des parcelles apparaissent prisés pour des raisons qu'explicitent encore davantage ce propos :

*Quand j'ai vu que j'avais déjà quelque chose, je me suis dit qu'au lieu de continuer d'acheter des parcelles au village ou des champs alors qu'ils ne produisent pas comme des parcelles en ville, je dois acheter une parcelle en ville. Parce que en ville, si on achète une parcelle, après une année sa valeur aura augmenté. Mais à l'intérieur, après une année, la parcelle n'aura rien augmenté*¹⁹⁸.

Après avoir possédé une ferme et des bovins, éléments très importants dans la construction d'une notoriété au village, l'heure est souvent à la conquête de la ville. La possession des parcelles en ville est un investissement rentable qui permet de compenser les investissements moins productifs au village. La ville attirant plusieurs personnes qui viennent des milieux différents, les prix des parcelles grimpent rapidement.

Le premier chapitre du présent travail avait pour objectif de présenter la vie des acteurs qualifiés de « ruraux aisés » à Ngungu. Cette catégorie de la population est constituée d'agriculteurs, éleveurs, artisans miniers et commerçants. Après cette catégorisation, il a été question de montrer comment l'environnement matériel qui est le leur constitue un cadre d'une relative opulence au sein de la communauté rurale et une matrice au sein de laquelle prend naissance le projet de migration urbaine. A travers quelques indicateurs, le travail a essayé de montrer que les ruraux aisés trouvent une certaine satisfaction dans la vie rurale. Ils jouissent d'une certaine notoriété et ils adoptent un style de vie qui leur est propre et qui en quelque sorte reflète ce que les autres ruraux pensent d'eux. Ce chapitre a enfin évoqué les investissements diversifiés dont disposent les ruraux de la catégorie aisée qui renforcent davantage leur notoriété et qui peuvent influencer sur les motivations du projet de la migration que le chapitre suivant se prévoit d'analyser.

¹⁹⁶ Gasore, Goma, 16 mars 2024

¹⁹⁷ Habimana, Goma, 04 mars 2024

¹⁹⁸ Ndayambaje, Goma, 16 avril 2024

CHAPITRE 2

LES MOTIVATIONS DU PROJET DE MIGRATION URBAINE

Présentés comme des personnes financièrement pourvues, les ruraux aisés développent un style de vie exigeant qui fait que le village de Ngungu soit incapable, à un moment de leur vie, de les satisfaire. En outre, leur opulence aux yeux des autres ruraux est perçue comme une domination d'une petite classe bourgeoise sur la majorité ordinaire. Cette position de dominés amène la composante ordinaire à développer des stratégies pour dissiper le surplus économique des ruraux aisés ou pour réduire leur influence. Pour y faire face, les ruraux aisés mettent en place un certain nombre des mesures les permettant de conserver leur supériorité et limiter tout ce qui les amènerait à vivre une vie commune à la majorité des villageois. Cette configuration qui débouche sur une lutte permanente entre personnes aisées et ordinaires crée, de part et d'autre, des mécanismes de résistance. C'est dans ce cadre que puise une part des justificatifs de la décision de migration rurale-urbaine chez les catégories aisées de Ngungu.

I- LE VILLAGE COMME ENVIRONNEMENT RÉPULSIF

Quoique Ngungu, au regard de ses opportunités agricoles et minières, attire certains jeunes diplômés partis en ville pour des raisons d'études, ainsi que certains nationaux et étrangers à la quête de plus de moyens financiers, il constitue tout de même un environnement répulsif. Dans cette situation, le village de Ngungu est considéré comme un milieu d'accumulation des richesses mais hostiles aux personnes riches. Deux éléments expliquent mieux cette hostilité vis-à-vis des personnes aisées. Le premier élément est l'absence de commodités d'épanouissement assortis aux avoirs de cette catégorie et le deuxième est celui de l'espace de contraintes et des répressions diffuses et permanentes.

A. *Une absence de commodités d'épanouissement assortis à leurs avoirs*

L'absence de commodités d'épanouissement assortis aux avoirs des ruraux aisés constitue l'une des motivations migratoires de leur part. Bien que riche en potentiels d'ordre économique, le village de Ngungu n'est totalement pas épargné des principales difficultés propres aux milieux ruraux congolais. Certes, il y a quelques avancées en matière d'infrastructure surtout avec les activités agricoles et minières qui y sont denses, mais il reste néanmoins un village dépourvu des commodités modernes que les ruraux aisés voudraient bénéficier. Nous avons déjà vu les exigences des ruraux aisés de vivre un style de vie

proportionnel à leurs moyens financiers. Et au fur et à mesure qu'ils accumulent des richesses, le village devient de plus répulsif à cette catégorie rurale au regard de la pénurie d'infrastructures socioéducatives d'une part et de la morosité permanente de l'environnement rural d'autre part.

1. Une pénurie d'infrastructures socioéducatives

« Pour les populations à majorité rurale, faiblement instruites, la scolarisation de tous les enfants est rendue difficile par le manque de ressources »¹⁹⁹. David Acker et Lavinia Gasperini détaillent les difficultés rurales qui constituent des obstacles qui empêchent aux enfants d'aller à l'école. Parmi ces obstacles, on trouve la distance des écoles des lieux de résidence des enfants en âge scolaire. Pour ces deux chercheurs,

*d'autres obstacles importants à la fréquentation de l'école primaire formelle des populations rurales ont été surmontés par l'effacement ou la réduction des frais scolaires, par l'accès gratuit aux matériels didactiques et aux uniformes scolaires et, à un niveau moindre, par la construction d'écoles dans les zones rurales*²⁰⁰.

Ces obstacles matériels qui caractérisent les milieux ruraux en matière d'éducation scolaire des enfants ne tiennent pas compte des catégories aisées des ruraux qui n'ont pas des difficultés en termes des ressources dans un village où les écoles sont implantées à proximité comme c'est le cas de Ngungu. Pour les ruraux aisés, la difficulté se situe au niveau même de la nature des infrastructures éducatives dont certaines n'existent pas au village. Ce récit en fait foi :

J'avais un enfant de 3 ans et 6 mois, un jour je suis arrivé au marché et j'ai vu un bag, ce genre de sac que les enfants partent avec à l'école. Lorsque j'ai vu ce sac, je me suis dit que j'amènerai ça à mon fils. Comme l'école va commencer le lundi, j'irai voir le directeur lui solliciter que mon enfant commence l'école mais comme il est petit, il pourra lui laisser rentrer quand il va se fatiguer, c'est juste pour lui permettre de s'habituer de l'école. Parce qu'il est encore trop petit, il n'y a pas de crèche, il n'y a pas de maternelle, toi-même tu connais, il pourra étudier et rentrer. J'étais tellement intéressé par le fait que mon enfant puisse étudier. Le premier jour, j'avais déjà acheté l'uniforme, on a apprêté l'enfant et je l'ai accompagné à l'école. Un jour après, mon fils m'a dit : Papa, j'étais en train d'étudier mais, tu dois venir à l'école me faire creuser ma toilette dans laquelle je ferai mes besoins par ce que les toilettes qui sont à l'école ont les trous trop grands pour que je ne tombe pas dedans. Oh là là ! J'ai automatiquement pensé à une chose, j'avais l'argent et tu ne peux pas quand même migrer sans même une parcelle en ville, je me suis dit mon enfant devrait être en maternelle avec les autres. J'ai

¹⁹⁹ Étienne GERARD, Logiques sociales et enjeux de scolarisation en Afrique : Réflexions sur des cas d'écoles maliens et burkinabè,

²⁰⁰ David ACKER et Lavinia GASPERINI, *Education pour les populations rurales : le rôle de l'éducation, de la formation et du renforcement des capacités dans la réduction de la pauvreté et la sécurité alimentaire*, FAO, 2009, p. 27 98p

des moyens et dans la vie si mon argent ne profite pas à mon enfant, si je peux avoir toute cette richesse et que mon enfant rate l'école par ce que chez nous il n'y a pas d'école maternelle. C'est ainsi que j'ai réfléchi, j'avais déjà une maison en ville, je me suis dit que je dois migrer. Mon enfant doit aller commencer l'école maternelle, mon argent ne servira à rien si mon enfant n'étudie pas et que ma famille ne vit pas dans les meilleures conditions²⁰¹.

Ce long récit montre l'enthousiasme d'un père qui veut scolariser un enfant de bas âge alors qu'il n'existe malheureusement pas d'école maternelle au village. L'absence d'école maternelle au village est expliquée par son coût onéreux qui ne saurait être à la portée des ruraux. En effet, « *les frais scolaires trimestriels d'un écolier de l'école maternelle varient entre 60 et 1000 dollars américains dans la ville de Goma* »²⁰². A cela, il faut ajouter les charges liées à l'hygiène de l'enfant à l'école. Ce qui explique d'ailleurs un taux faible de scolarisation à l'école maternelle qui reste facultative en RDC. « *En 2014, le taux de scolarisation des enfants de 3 à 5 ans était de 4,2% sur toute l'étendue du pays. Au Nord-Kivu ce taux était seulement 1,5%* »²⁰³. Les données récentes font état d'un « *taux brut de scolarisation au préscolaire de 5,7% lors de l'année scolaire 2019-2020* »²⁰⁴. Pour ce villageois aisé, le fait que le village manque d'une telle infrastructure alors que son niveau financier exige que l'enfant accède à l'école maternelle, comme les autres, suffit pour déclencher la migration. Par « *étudier avec les autres* » il ne veut pas dire les autres ruraux, mais les citadins qui ne sont pas non plus tous qui scolarisent leurs enfants à ce niveau comme les statistiques ci-haut les démontrent. Ce sont les enfants de personnes comme lui, qui viennent des familles aisées.

Il ne s'agit pas de la maternelle seulement comme on peut le voir, les ruraux aisés souhaitent scolariser leurs enfants dans des écoles techniques qui nécessitent une certaine technologie que le village est loin d'avoir comme ce migrant le dit : « *Au village il n'y a pas d'écoles modernes* »²⁰⁵. Tel est le cas de Habika qui a migré afin de suivre de près l'éducation de ses enfants qui, après avoir fini le cycle de l'éducation de base, devraient faire une section d'orientation. Comme pour le cas précédent, le village n'a pas pu répondre à ses exigences.

Pour que je décide de venir à Goma, premièrement quand les enfants sont arrivés à l'école secondaire en troisième année, chaque enfant était obligé de choisir la section qu'il devrait suivre, cela a été l'une de choses qui m'ont poussé à venir ici à Goma car, l'enfant peut vouloir suivre une section quelconque, ce qui ne sera pas possible car la section n'est pas au village

²⁰¹ Gabiro, Gisenyi, 12 Avril 2024

²⁰² Mugisha, Goma, 13 Avril 2024

²⁰³ Jonathan ENGUTA MWENZI, Op.cit.

²⁰⁴ MINEPST et UNICEF, éducation préscolaire en RDC sur www.unicef.org/drcongo/media/file/COD

²⁰⁵ Mugisha, Goma, 13 avril 2024

*alors qu'il est possible de trouver facilement la section qu'il veut faire en ville*²⁰⁶.

Cette décision est attachée au fait que le village n'a pas d'écoles organisant les sections qui sont les choix de ses enfants. Bien que cette exigence rapproche de celle de la qualité que nous verrons ultérieurement, elle ne l'est pas. Il est question ici d'une absence totale des sections pour les enfants qui conduit à la migration.

2. Un environnement de morosité permanente

Par environnement de morosité, nous nous entendons un espace peu réjouissant suite aux mauvaises conditions des infrastructures routières et celles liées au loisir. Nous avons dit précédemment que les villages sont dépourvus des routes. Mais même ceux qui en ont, elles ne sont pas asphaltées ce qui rend leur praticabilité difficile surtout en temps de pluie. L'état de la route non asphaltée surtout au centre du village fait que la boue soit présente partout. Cette situation met les membres de la catégorie aisée, qui aimeraient de temps en temps se réjouir et profiter de leurs richesses, dans une situation inconfortable. Une migrante s'exprime quant à ce :

*Ce qui m'a vraiment attiré de venir à Goma est que c'est un milieu très propre. Qu'il pleuve, qu'il ne pleuve pas, tu vas bien t'habiller, si tu dois aller dans une fête, tu mets ton soulier propre, il n'y a pas la boue. A Ngungu, il y a un fort froid et la boue dans la période de la pluie, voilà ce qui m'a attiré*²⁰⁷.

Photo 3 : A la porte du Centre de Ngungu, Route Goma après la pluie



Source : Enquête de terrain Mars 2024

²⁰⁶ Habika, Goma, 14 Février 2024

²⁰⁷ Habimana, Goma, 04 mars 2024

On comprend dans le propos de cette ancienne villageoise le souci de jouir d'une vie proportionnelle à son niveau économique. En face d'elle, c'est la ville de Goma, une ville volcanique, « *bâtie sur d'anciennes coulées de lave issues de la chaîne volcanique de Virunga, et principalement sur celles du volcan Nyiragongo* »²⁰⁸. En effet, même les petites rues des quartiers qui ne sont pas asphaltées sont couvertes de laves volcaniques. Cette situation rend les artères de la ville de Goma propres par rapport aux autres villes du pays, d'où l'attraction exercée sur la migrante. En outre, il faut souligner l'absence de lieux de divertissement chez cette migrante qui porte une attention aux loisirs. En fait, d'autres ruraux aisés migrent en ville pour des raisons d'accès aux loisirs.

*Les enfants font les loisirs. Vous savez à Ngungu, les enfants grandissent jusqu'à même 20 ans sans connaître même le lac, sans connaître l'aéroport, mais ici l'enfant peut facilement accéder au stade de football, à l'aéroport, facilement au lac en tout cas l'enfant est dans les bonnes conditions, un bel environnement*²⁰⁹.

Pour ce parent, l'environnement rural le repousse suite à l'absence des éléments de distraction et de découverte pour les enfants. Il ne s'agit pas de loisirs seulement, mais aussi de l'aspect géographique du village face à celui de la ville. Le lac n'est que géographique bien qu'il offre un bon cadre pour les loisirs entre autre la plage. Même situation du froid évoqué ci-haut. Le village de Ngungu est connu aussi de par sa haute altitude. Il est naturellement froid et il pleut beaucoup dans cette zone rurale. Cela affecte les routes surtout pour un milieu où les activités agricoles et minières sont intenses.

En dehors de la boue en plein centre, la situation générale de la route surtout en période de pluie rend le village répulsif. En effet, dans les zones rurales en RDC « *certaines routes sont menacées par les érosions, les autres deviennent les sentiers par manque de l'entretien. Cela ne permet pas cette population rurale à majorité agriculteur de faire évacuer sa marchandise* »²¹⁰. Les ruraux aisés n'y échappent pas :

*Quand j'ai évolué et quand j'ai vu que j'avais déjà beaucoup d'articles à vendre, mes activités grandissaient chaque jour et devant un problème de route qui de fois faisait défaut en période de pluie, ça a commencé à me fatiguer. C'est ainsi que je me suis dit que comme j'ai un capital, bien que c'est petit mais en ville il y a ceux qui ont moins d'argents que moi. Je peux aller là-bas voir ce qui va se passer*²¹¹.

²⁰⁸ <https://www.codic-rdc.org>; <https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Goma#>

²⁰⁹ Remera, Goma, 14 février 2024

²¹⁰ Freddy KALUME DIUMBA, Op.cit. p. 69

²¹¹ Nchizi, Goma, 16 mars 2024

La réussite crée une sensation de fatigue chez cet ancien villageois qui ne se sent plus à mesure de supporter et/ou d'affronter les difficultés d'ordre routier alors qu'il vit une vie relativement supérieure même par rapport à un certain nombre de la population urbaine. Les difficultés de route font que le transport soit coûteux comme ce paysan l'indique : « *ici chez nous, le coût de moyen de transport est très élevé. En ville, les routes sont bien faites alors qu'ici les routes sont en mauvais état, tu vas aussi trouver pour ceux qui aiment la vie facile sont très gêner de vivre dans un milieu comme celui-ci* »²¹².

Au-delà du caractère excessif des coûts du transport, cet extrait soulève la dimension ayant trait à la perception de ceux qui migrent et à l'adresse desquels la boutade « *Ceux qui aiment la vie facile* », est souvent lancée. Pourtant, pour les composantes rurales aisées, il existe au village certaines contraintes et pratiques qui rendent leur vie difficile et les dissuadent d'y demeurer.

B. Un espace de contraintes et de répression diffuses permanentes

Chez les ruraux aisés, le village est aussi un espace de diverses contraintes et répressions. Certaines d'entre elles influent sur leurs décisions de migration.

1. Les conflits familiaux et attitudes agressives

Les conflits familiaux sont ceux qui naissent entre les membres d'une même famille. Et « *si la famille peut-être un refuge dans certains situations, les conflits en son sein sont fréquents* »²¹³. En d'autres termes, si les membres d'une famille peuvent se montrer unis et se supporter mutuellement dans certaines situations qui jouent sur la réputation de celle-ci, il existe toujours des conflits latents entre eux. L'ampleur de certains de ces conflits pousse certains à quitter le village comme le pense cet enquêté : « *Les autres migrent parce qu'ils veulent se distancier avec les membres de leurs familles. Ils ne veulent plus vivre à côté de leurs familles pour éviter les conflits et se décident d'aller à Goma mais même dans ces cas, ce sont toujours des gens qui se suffisent et qui n'ont rien à demander aux autres* »²¹⁴.

Bien qu'il soit volontaire, cet éloignement familial n'est pas sans cause. Pour Kristina SCHARP, « *il est souvent fondé sur des problèmes persistants. Il est peu probable qu'une*

²¹² Mihigo, Ngungu, 25 mars 2024

²¹³ RFI, émission Le conseil santé, Quelle sont les causes de conflits dans la famille et comment les gérer ? Texte de Caroline PARE, première publication le 06 Avril 2022 sur <https://www.rfi.fr/podcasts/le-conseil-sant%C3%20220406> consulté le 21 Mai 2024

²¹⁴ Niyo, Ngungu, 26 Mars 2024

personne décide soudainement de prendre ses distances avec quelqu'un de sa famille. On parle généralement d'une accumulation de conflits et de situations négatives »²¹⁵.

Les conflits entre frères au village ont comme source l'héritage d'une part, « *il y a ceux qui héritent, et lorsque vous savez gérer l'argent plus que les autres et quand ils vous voient avancer, ils deviennent jaloux et ils tentent de vous ramener à leurs niveaux. Et vous vous sentez déjà en insécurité »²¹⁶ et d'autre part du sentiment d'ayant droit de la part des frères de celui qui a réussi : « *quand tu ne les donnes pas l'argent, ils diront que celui-ci n'est pas bon, il n'aide pas les gens »²¹⁷. Et à celui-ci d'ajouter,**

Par exemple, tu peux être pauvre, tu n'avais rien mais tu te mets au travail et tu réussis à avoir quelque chose par ce que tu as cherché. Alors les membres de la famille commencent à se poser de questions. (...) Cela peut faire aussi que les gens viennent t'agresser ou te faire des choses comme ça en considérant que tu as l'argent²¹⁸.

Par « commencent à se poser des questions », il s'agit de vouloir savoir ce que fait l'argent si le frère considéré comme riche n'aide pas, selon leurs attentes, les membres de sa famille. Écoutons ce que cela signifie chez les ruraux aisés : « *un familier voudra connaître pourquoi vous évoluez, pourquoi vous vous procurez des moyens. En tout cas ce sont des comportements liés aux mentalités du milieu mais aussi à cette cohabitation naturelle et c'est un peu ça »²¹⁹.*

Se décider de se distancier des membres de la famille dans ce contexte est une stratégie que mettent en place les ruraux aisés afin de non seulement se mettre à l'abri de cette insécurité mais et surtout d'éviter à la famille une rupture manifeste. « *Soit toi et ton frère vous ne vous entendez pas, tu peux te rendre compte que si tu migres loin de lui, vous allez vous entendre afin d'éviter que la famille soit divisée »²²⁰. Cette entente qui vient parce que les membres de la famille sont éloignés relève tout simplement du fait que le style de vie du plus aisé n'est plus visible aux yeux de celui qui est moins riche. L'opposition se dissipe et les relations deviennent moins tendues.*

²¹⁵ Kristina M. SCHARP, Thomas J. LINDSEY et Christina G. PAXMAN, « C'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase: exploration des processus de distanciation construits de manière communicationnelle dans les histoires d'éloignement parent-enfant », in *Journal de communication familiale*, vol.15, n°4, 2015, 330-348 pp. <https://doi.org/10.1080/15267431.2015.1076422>

²¹⁶ Byiringiro, Ngungu, 26 mars 2024

²¹⁷ Bizimana, Goma, 14 février 2024

²¹⁸ Ndayambaje, Goma, 16 avril 2024

²¹⁹ Remera, Goma, 14 février 2024

²²⁰ Butera, Ngungu, 28 mars 2024

Certaines autres manifestations viennent confirmer les conflits qu'il y a entre ruraux aisés et ruraux ordinaires. Quelques signes et mots mal placés à l'encontre des ruraux aisés surgissent suite à un geste qui est interprété différemment par les autres ruraux comme le suggère ce témoignage :

Quand tu passes, même si tu ne les avais pas vus, ils vont mal parler de toi que c'est parce que tu as réussi que tu ne salues plus les gens, tu te crois être supérieur, et ainsi de suite. Tu peux croiser une personne en route ou quand vous êtes assis ensemble, par ta surprise, il te sort un mauvais mot, tu te demandes d'où il sort cette parole alors que vous n'avez jamais été en conflit, vous n'avez pas de chose en commun, mais tu l'entends sortir un mot fort qui t'étonne, tu remarques automatiquement que c'est le mauvais cœur qui l'anime contre toi. Un cœur jaloux tout simplement²²¹.

Un geste d'inattention de la part d'un frère qui a réussi est interprété comme un acte délibéré d'arrogance. Cet acte constitue une occasion pour les autres d'exprimer leur mécontentement devant une avancée fulgurante de certains d'entre eux. « *Quand tu les entends, et selon que tu évolues, tu te dis que derrière ce langage se cache certainement une haine qui pourra engendrer quelque chose de pire. Et à partir de ça, tu commences à chercher comment quitter le village avant qu'il ne soit tard* »²²². De ce qui est souligné, les ruraux aisés à leur tour analysent tous les gestes des moins fortunés afin de déceler de possibles éléments révélateurs de conflits et ainsi pouvoir se mettre en garde. Il s'agit de l'opposition dominants-dominés et d'une tentative des uns et des autres d'accéder aux textes cachés de ces deux catégories villageoises opposées, comme le dirait James SCOTT²²³. L'exutoire qu'est la migration à la suite d'une telle réalité s'applique aussi aux faits de sorcellerie.

2. Les croyances sorcellaires

L'une des manifestations de conflit entre villageois est la prédominance des croyances liées à la sorcellerie dans la communauté villageoise. Si les jalousies, les inimitiés ou haines ne sont pas généralement visibles, la sorcellerie constitue un des moyens par lesquels elles se matérialisent. Elles « *préexistent à l'avènement d'un malheur, qui sera ensuite réinterprété dans les termes de ce conflit* »²²⁴. Les jalousies et les haines sont conséquentes à l'accumulation

²²¹ Bizimana, Goma, 14 février 2024

²²² Habika, Goma, 14 février 2024

²²³ James C. SCOTT, *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*. Paris, Éditions Amsterdam, 2009, 270 p.

²²⁴ Fabrice CLEMENT, « L'esprit ensorcelé », in *Terrain* [En ligne], 41 | 2003, mis en ligne le 11 septembre 2008, consulté le 21 mai 2024. URL : <http://journals.openedition.org/terrain/1670> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/terrain.1670>

des richesses de la part de la catégorie aisée. En effet, les ruraux ne supportent pas de voir certains d'entre eux s'enrichir extrêmement plus que les autres.

Lorsque j'ai commencé à trouver quelque chose, j'entendais beaucoup de rumeurs sur moi, certaines personnes étaient jalouses, et ce n'est pas moi seulement, lorsque tu commences à avoir quelque chose chez nous, les jaloux ne manquent pas. Quand tu vis avec les gens, tu ne peux pas manquer à savoir ce qui se dit quand tu n'es pas là. Tu vois en famille, les gens commençaient à me piéger des choses que je ne comprenais pas²²⁵.

Par « *me piéger des choses que je ne comprenais pas* » après que cet ancien paysan ait parlé des jalousies, on comprend le caractère mystérieux de ce qui lui arrivait. Au fait, la sorcellerie est définie « *comme croyance selon laquelle le malheur inexplicable est dû à l'intention maléfique d'individus dotés de pouvoirs surnaturels* »²²⁶. Le malheur inexplicable ici est les maladies, les morts inopinées dont les causes demeurent inconnues aux yeux des ruraux aisés. Cette exposition

constante à des maladies hideuses et à des morts subites, ainsi que la nécessité de s'y adapter rapidement ont sûrement contribué à la formation de ces croyances effroyables et irrationnelles. Une fois formées, ces croyances se répercutent dans le processus social, générant autant de tensions qu'elles en reflètent²²⁷.

Comme on peut le constater chez Nchizi, c'est l'état maladif de sa sœur qui lui permet de conclure à la sorcellerie. « *Je travaillais avec ma sœur et c'est elle qui était permanente au travail. Mais les jaloux ont commencé à l'empoisonner. Elle était chaque fois malade, sa vie commençait à se gâter. Quand j'ai découvert que c'était ça, j'ai dit que je dois chercher comment m'écarter de cette zone* »²²⁸. Cet état de maladies permanentes produit la peur et fait que les ruraux aisés sentent la nécessité de se mettre à l'abri. La sorcellerie crée chez les ruraux aisés un sentiment d'insécurité et qui impacte significativement sur leurs décisions de migration.

Cette insécurité ce n'est pas les armes. Tu peux être insécurisé à cause de l'entourage. Donc, les voisins te jalouent lorsqu'ils te voient avancer. Lorsque demain tu achètes une vache, ils voient que tu as acheté un nouveau champ, ils voient tes enfants étudier sans être chassés à l'école à cause des frais scolaires, la jalousie se produit comme ça. Ils peuvent même te haïr et jusqu'à arriver au point de te tuer. Et d'ailleurs dans la famille, ça existe. Lorsqu'on voit quelqu'un évoluer, la jalousie naît aussi. Les gens

²²⁵ Ndayambaje, Goma, 16 avril 2024

²²⁶ Ndayambaje, Goma, 16 avril 2024

²²⁷ Victor TURNER, 1967, cité par Fabrice CLEMENT, *op.cit.*

²²⁸ Nchizi, Goma, 16 Mars 2024

*commencent à parler de lui au village, à le dénigrer, les maladies vont s'abattre sur la maison, beaucoup de mauvaises choses*²²⁹.

Ainsi, la sorcellerie a-t-elle aussi la concurrence comme source. Certains ruraux, voient leur notoriété en danger devant la montée des autres. « *Contrairement à une vision ethnologique occidentale, qui laisse croire que le village est un tableau où l'atmosphère bucolique est préservée par des acteurs ruraux peu enclins à la compétition, au désordre créateur et où tout est paisible* »²³⁰, la dynamique concurrentielle dans cette zone rurale fait appel aux croyances sorcellaires. Tel est la teneur de ce récit :

*Une personne peut être jalouse et se cherche à nuire celui qui veut le dépasser. Comme nous faisons la même activité et qu'il est en train de me dépasser, je dois tout faire afin qu'il perde ses biens. C'est ce qui conduit à une véritable haine qui peut même amener l'autre à vouloir ta mort. Il peut chercher les bandits ou les sorciers pour qu'il reste au sommet*²³¹.

Dans ce cas, le recours aux pratiques de sorcellerie de la part de l'un des concurrents est constitutif d'un « *ensemble de stratégies concurrentielles qui lui permet de construire et de consolider sa position de leader* »²³² au village. Si pour résister et survivre à la pression exercée par ses concurrents la victime fait recours à l'agir sorcellaire de type désorceleur à la lumière des travaux Biwolé-Fouda et Tedongmo Teko, qui est une forme de sorcellerie défensive où « *le promoteur s'investit dans la détection des menaces irrationnelles, mais potentiellement dangereuses (...) car il se considère comme victime d'un recours offensif à la sorcellerie* »²³³, les ruraux aisés préfèrent migrer vers la ville, un espace propice à la concurrence loyale.

Il est aussi important de souligner que bien que la sorcellerie soit une manière d'exprimer les désaccords des ruraux sur l'enrichissement et la vie supérieure de certains membres de la communauté, elle est aussi considérée comme une instance de contrôle social. citant Russel, Fabrice Clément écrit à ce sujet : « *Lorsqu'une communauté est soumise à des pressions, aussi bien internes qu'externes, susceptibles de menacer sa cohésion, le dispositif de la sorcellerie constitue un moyen de résoudre ou de déplacer les conflits sur une entité extérieure au groupe* »²³⁴. Le village étant caractérisé par le communautarisme et le partage, le non-respect de ces principes de la part de membres de la catégorie aisée constitue une déviance

²²⁹ Tuyisenge, Goma, 16 Avril 2024

²³⁰ Hugues Morell MELIKI, *Op.cit.* p. 337

²³¹ Atafazali, Ngungu, 09 avril 2024

²³² Jean BIWOLÉ-FOUDA et Henri TEDONGMO TEKOU, « Pratiques de sorcellerie dans la dynamique concurrentielle : Le cas des petites entreprises au Cameroun », in *Revue française de gestion*, Lavoisier, vol. 4, n° 289, 2020, p. 154

²³³ *Idem*

²³⁴ Russel J.B., 1987, cité par Fabrice CLEMENT *Op.cit.*

et une volonté délibérée de contourner les règles. Tout comme le précisait Franqueville chez les Bamileké du Cameroun, « *la réussite ne peut être que celle de l'ensemble du groupe dont l'existence même est menacée par tout membre qui progresserait seul* »²³⁵. Ainsi, les croyances sorcellaires s'inscrivent dans la suite des éléments qui visent à protéger la société villageoise de l'individualisme qui menacerait la cohésion de ses membres. Ce témoignage montre que la sorcellerie n'est pas un fait isolé :

*Le village c'est un petit centre, tout ce que tu fais les gens voient, les autres sont jaloux, les autres imitent. Quand ils n'y arrivent pas, ils créent la haine et commencent à voler. Les poisons au village c'est aussi à cause de ça. Quelqu'un te parle comme s'il a la rancœur contre toi*²³⁶.

Dans ce cas-ci précis, le déviant est celui qui ne veut pas se plier au principe communautariste de la vie rurale. Comme nous pouvons le voir, la sorcellerie, qualifiée ici de poison est dans la suite des éléments qui sont activés afin d'amener tous les membres de la communauté villageoise au même niveau économique. Cela suppose que les ruraux ayant réussi économiquement acceptent de partager leurs ressources avec les autres. N'étant pas prêts à céder à une telle règle, les ruraux aisés choisissent la migration. La section suivante décrypte la décision de migration comme une volonté de rompre avec les logiques de vie communautaires.

II- DIVORCER D'AVEC DES LOGIQUES DE VIE COMMUNAUTAIRES DE RÉGRESSION SOCIO-ÉCONOMIQUE

Les milieux ruraux africains sont aussi caractérisés par une vie communautaire qui suppose que les habitants des zones rurales vivent une vie qui place la société au centre de toute action. Cela implique que la communauté transcende l'individu, lequel doit se conformer à ses exigences. La vie communautaire implique le partage et s'oppose à l'individualisme qu'il considère comme une déviance qui menace la cohésion et l'unité de la société. Cette conception suppose que tout paysan travaille pour tout le monde et son bénéfice est partagé entre tous les membres de la communauté. Pour les ruraux aisés, la migration constitue une forme d'opposition à cette tentative qui les conduirait à redistribuer leurs avoirs.

²³⁵ André FRANQUEVILLE, Op.cit. p. 575

²³⁶ Gasore, Goma, 16 mars 2024

A. *Le communautarisme et les élans d'égalitarisme*

« *Tout ce qui t'appartient, appartient à tout le monde au village* »²³⁷, telle est la première réaction d'un enquêté à la question de savoir s'il y a des attitudes villageoises qui l'auraient poussé à la migration. Cette expression représente, chez certains individus, l'essence du communautarisme. Elle implique qu'un bien, même sans que son propriétaire l'ait cédé, appartient à tous les membres de la communauté rurale. Cette situation est d'autant plus vraie lorsque le bien lui-même permet d'être en vue plus que les autres membres de la communauté. Mais, elle est loin d'être sans conflits et contradictions. En effet, « *le retour à ce qu'on appelle l'esprit communautaire (...) peut nourrir des illusions dangereuses, en masquant non seulement les inégalités et les conflits inhérents à toute réalité sociale, mais aussi les différentes formes de domination* »²³⁸.

Le communautarisme n'est donc pas uniquement l'expression d'une solidarité africaine. Il se révèle aussi comme porteur de contraintes et des tensions. L'un de ces points de tension est, à cet effet, l'égalitarisme. Par égalitarisme, on désigne une « *logique parasitaire où les excédents qui permettent à un individu de se distinguer largement des autres sur le plan des avoirs doivent être captés et dissipés par les mécanismes de redistribution* »²³⁹. Face à cela, les ruraux aisés agissent pour échapper à ces exigences de redistribution du surplus économique, d'une part, et pour se soustraire à la logique réciprocitaire qui freine l'accumulation, d'autre part.

1. **Echapper au communautarisme et ses exigences de redistribution du surplus économique**

Il existe dans le monde rural des pratiques et gestes propres aux villageois qui constituent des exigences de redistribution du surplus économique. Ces exigences commencent comme une forme de demande d'assistance entre les villageois et spécifiquement entre les membres de la famille :

Je me suis retrouvé dans la vie, j'ai peu d'argents plus que mes grands frères ou mes petits frères, qui n'en ont pas. Du matin au soir, ils viennent chez moi, donnes moi, donnes moi, et demain mon petit frère viendra, et après-demain

²³⁷ Basindi, Goma, 13 avril 2024

²³⁸ Jean Marc ELA, « Paysans d'Afrique : peuple en marge ou en marche, » in *paysans du globe*, le courrier de l'UNESCO, 1983, p. 11

²³⁹ Hugues Morell MELIKI, *Op.cit.* p. 338

*c'est mon grand frère qui est là. Tout le monde veut manger de mes mains alors que j'ai aussi une famille qui est à ma charge*²⁴⁰.

A partir de cet extrait, on peut émettre un certain nombre de postulats. L'un d'entre eux est que l'on ne peut pas aider tout le monde alors qu'on a une famille à gérer. Cette réaction montre que l'aisé de la famille n'est pas prêt à répondre aux besoins de tous ses demandeurs. L'absence de l'aide ou le fait qu'elle soit jugée insuffisante par rapport à la demande, peut pousser aux actions plus insistantes qui sont l'expression d'une opposition à l'attitude de la personne économiquement puissante comme on peut le lire : « *les gens pénètrent dans la maison et t'exigent de les donner l'argent parce qu'ils pensent que tu es riche, tu as beaucoup de biens que les autres. Tu réalises que tu deviens la cible facile* »²⁴¹.

Dans tous les cas, il s'agit d'un conflit latent entre les ruraux aisés et ceux qui ne le sont pas, et la réaction de la personne riche n'échappera pas à la volonté communautariste des villageois. Sa réaction positive ou négative à leur demande conduira à l'un de ces deux éléments qui ne lui sont pas favorables : Réserver une suite négative à leurs sollicitations poussera à des actions d'une extrême violence ou encore céder à leur demande les amènera à des sollicitations encore plus grandes. Pour les membres de la communauté villageoise, il ne s'agit pas d'avoir la satisfaction dans les assistances qui sont accordées par les membres de la catégorie aisée mais de multiplier les actions qui ont pour objectif de dissiper leur surplus économique. Les ruraux se sentent dominés tant que ce surplus n'est pas partagé entre les membres de la société. Et s'ils « *ne planifient pas une autre société, ils peuvent néanmoins imaginer un renversement de la hiérarchie, voire une absence totale de hiérarchie* »²⁴². Ainsi, ils posent des actions qui se succèdent les unes après les autres autant que les ruraux aisés sont encore au village. Ces actions dont certaines sont clandestines sont entre autre les vols, les incursions aux domiciles, les razzias, *les sabotages, les ironies, de sarcasme, etc.*²⁴³ C'est le cas de certains ruraux de Ngungu :

Tu connais la vie au village quand les gens pensent que tu as l'argent surtout comme nous les creuseurs miniers, ils font tout pour avoir quelque chose sur ton argent. Certains viennent voler et les plus audacieux peuvent venir chez

²⁴⁰ Yombo, Ngungu, 09 avril 2024

²⁴¹ Bwenge, Goma, 10 mars 2024.

²⁴² Yann CLEUZIOU, « James C. Scott, La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne », *Études rurales* [En ligne], 186 | 2010, mis en ligne le 11 mars 2013, consulté le 15 Mai 2023. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9330> DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.9330>

²⁴³ Idem

*toi la nuit si tu ne quittes pas ce milieu. Il y avait des gens qui venaient voler des choses même que l'on ne peut pas voler, des agressions verbales*²⁴⁴.

Des agressions verbales aux incursions dans les domiciles, en passant par des coups de vols, le répertoire est assez fourni. Voler « *des choses que l'on ne peut pas voler* » n'est qu'un test qui conduit au vol des choses plus importantes s'il s'est passé avec succès. Et, « *les avancées qui réussissent – qu'elles aient ou non rencontré une opposition – ont de grandes chances de susciter d'autres avancées plus nombreuses et plus audacieuses, à moins qu'une riposte décisive ne vienne les stopper* »²⁴⁵. Dans ce contexte, cette riposte décisive qui stopperait ces avancées dont parle J. Scott peut être constituée par plusieurs éléments dont la migration. La migration vers la ville devient une solution pour les ruraux aisés comme le souligne ce récit :

*Les gens inconnues pouvaient m'attendre sur la route ou même sur ma porte pour tenter d'arracher l'argent. Tu arrives à la porte, tu remarques qu'il y a des gens, tu fais comme si tu n'entre pas chez toi. Et quand tu viens à Goma, ils t'attendent en route, c'est surtout ça qui a fait que je migre. Ils m'ont attendu sur la route, en plein centre d'ailleurs. J'ai vu que le risque était déjà élevé et que j'étais déjà connu par beaucoup de gens. C'est comme ça que j'ai quitté le village*²⁴⁶.

Des actions ayant de grandes implications sont aussi posées. De ce fait, pour le villageois riche, la menace devient plus grande tant qu'il accumule des richesses. Incapable de résister et ne se sentant pas rassuré par le communautarisme pour ce qui est de ses avoirs, l'acteur migre pour la ville.

2. Se soustraire à la logique réciprocitaire qui freine l'accumulation

La logique réciprocitaire participe au communautarisme. La réciprocité est définie par Dominique Temple « *comme le redoublement de l'action ou de la prestation qui permet de reconnaître l'autre comme un autre soi-même* »²⁴⁷. Pour bien distinguer la réciprocité au don, l'auteur clarifie les deux notions de la manière suivante :

La réciprocité est la matrice du sens et elle donne sens au don. Elle lui donne pour sens d'être un acte désintéressé sans contrepartie, un acte d'une gratuité absolue. Il faut donc distinguer ici la réciprocité qui est la condition du don et le don qui n'a de sens que d'être don. Dès lors que vous rappelez les conditions qui donnent sens au don, c'est-à-dire dès lors que vous êtes certain que l'autre sait ce que veut dire donner parce qu'il est lui-même coparticipant

²⁴⁴ Gasore, Goma, 16 mars 2024

²⁴⁵ James SCOTT, *Op.cit.* p. 209

²⁴⁶ Bizimana, Goma, 14 février 2024

²⁴⁷ Dominique TEMPLE, 2004, cité par Éric SABOURIN, L'entraide rurale, entre échange et réciprocité in *Revue du MAUSS*, Editions La Découverte, n° 30, 2007, p. 202

d'une relation de réciprocité des dons, alors vous avez la possibilité de donner librement. Je dirai même que le don peut être d'autant plus pur, donc d'autant mieux un principe, qu'il s'inscrit dans une structure de réciprocité plus rigoureuse. Pour dissiper l'illusion d'une antinomie entre réciprocité et don pur, il faut considérer le don comme une parole c'est-à-dire comme l'expression du sentiment né de la réciprocité²⁴⁸.

Cette riche explication est révélatrice d'un certain nombre d'éléments sur la réciprocité et le don entre autre le fait que l'on ne peut donner librement qu'à celui qui est coparticipant d'une relation de réciprocité des dons. C'est-à-dire que seules les personnes capables de rembourser l'aide par une prestation équivalente peuvent en bénéficier. Un autre élément à préciser ici est celui de considérer l'aide comme une marque de confiance envers le donataire. Et par conséquent, elle n'est offerte à une personne que l'on maîtrise parfaitement pour se rassurer que ce que l'on donne ne se perd pas même si l'on ne sait pas comment et quand le remboursement sera effectué étant donné que la « *contre-prestation peut être immédiate ou différée dans le temps* »²⁴⁹.

La logique de réciprocité freine l'accumulation chez les ruraux de la catégorie aisée dans le sens où elle est une autre expression de l'égalitarisme. En effet, les sollicitations des ruraux ordinaires sont nombreuses autant que les aisés ne sont pas à mesure d'y répondre sachant que le remboursement peut s'inscrire dans la durée. Les ruraux aisés aussi ne sont pas prêts à se plier devant les demandes qu'ils savent moins bénéfiques. Écoutons Basindi :

Quand quelqu'un est dans le besoin, il pouvait venir te dire de lui prêter l'argent ou une autre chose de valeur qu'il ne sera pas à mesure de rembourser. Mais quand tu vois que ça va créer un conflit tu lui laisse ça. Je ne voulais pas ça. C'est pourquoi je voyais que c'était mieux de vivre en ville²⁵⁰.

La raison pour laquelle les villageois ordinaires demandent des choses qu'ils savent difficiles à rendre est qu'ils sont conscients que même à l'absence de l'objet convenu, ils peuvent le rembourser d'une manière ou d'une autre soit par des prestations dans les champs, dans la mine ou par d'autres courses en faveur du donateur. Pour les ruraux aisés, cette pratique n'est autre qu'un mécanisme de dissipation de leurs surplus afin de les ramener au bas niveau. Les personnes aisées n'hésitent pas à les qualifier de paresseux quand ils viennent solliciter de l'aide. C'est à ce propos qu'un informateur confie :

²⁴⁸ Dominique TEMPLE, 2004, cité par Eric SABOURIN et Antona MARTINE, *Les tensions entre lien social et intérêts matériels dans les processus d'actions collectives*, CIRAD, Montpellier, 2005, p. 21-22

²⁴⁹ Philippe LABURTHE-TOLRA et Jean-Pierre WARNIE, cités par Hugues Morell MELIKI, Op.cit.

²⁵⁰ Basindi, Goma, 13 avril 2024

Ce que je n'aime pas chez nous, c'est quand tu évolues ils sont jaloux. Sont des gens qui auront toujours à dire. Au lieu de travailler, ils passent des journées entières à parler des gens suite à la jalousie. Et quand ils ont un problème ils vont venir demander de l'aide. C'est aussi d'ailleurs parmi les choses qui m'ont poussé à quitter le village²⁵¹.

Globalement, dans ce cas comme dans le précédent, les ruraux aisés sont opposés à l'idée de prêter aux moins fortunés bien qu'ils disposent d'assez de possibilités pour se faire payer autrement. Mais, dans une situation où les deux catégories vivent une sorte de conflit latent, les aisés préfèrent jouer à l'évitement pour ne pas se créer plus d'ennuis. L'évitement ici se prolonge souvent dans la migration rurale-urbaine. Celle-ci devient une alternative pour se mettre à l'abri et continuer d'accumuler les biens que les mécanismes de dépendance s'obstinent à réduire.

B. Desserrer les liens de dépendance

Par liens de dépendance nous comprenons ici l'ensemble des relations, des rapports qui existent au sein d'une communauté et qui maintiennent l'individu dans une position de demandeur/solliciteur vis-à-vis de l'autre ou du groupe. Ces relations peuvent exister entre les membres d'une famille ou d'une communauté. Chez les ruraux aisés, cette dépendance est interprétée comme une dépossession matérielle. Bien qu'ils soient possesseurs de moyens financiers, les rapports de force ne leur sont pas favorables dans la mesure où le communautarisme constitue un principe, une règle à laquelle toutes les composantes de la société doivent se soumettre. En plus, ce principe bénéficie de l'adhésion de tous les autres ruraux qui en sont avantagés ; ce qui rend toute opposition directe ou résistance plus difficile.

La prise de conscience de cette incapacité pousse ceux qui se sentent étouffés à déterminer un ensemble des mesures visant à s'affranchir des liens qui le maintiennent dans la soumission et qui empêchent leur indépendance. Pour desserrer les liens cette dépendance, deux raisons justifient le recours à une telle solution migratoire :

1. La volonté d'affirmer sa subjectivité

Si « *un mécanisme de dépendance apparaît entre les populations migrantes et celles qui ne bougent pas* »²⁵² dans le sens où les premières transfèrent l'argent et autre objet de valeur à

²⁵¹ Nchizi, Goma 16 mars 2024.

²⁵² Florence BOYER et Harouna MOUNKAILA, « Partir pour aider ceux qui restent ou la dépendance face aux migrations », *Hommes & migrations* [En ligne], 1286-1287 | 2010, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 01 Juin 2024. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1752> ;

celles qui sont restées, la migration de la catégorie aisée du village de Ngungu est plutôt vue ici comme un mécanisme d'indépendantisation entre les deux catégories. Dans une société caractérisée par la solidarité imposable à tous dans le sens où elle s'enracine dans cette logique communautariste, la migration traduit chez l'aisé du village la volonté d'affirmer son indépendance vis-à-vis de la famille ou de la communauté. Elle « *offre le moyen de contourner les aspects infériorisants liés à cette structure familiale collective et collectiviste dans certains aspects, l'envers oppressant de la solidarité familiale* »²⁵³.

En effet pour les migrants ruraux, la solidarité est une forme d'exploitation. Nous avons déjà vu les lamentations de ceux qui voient l'aide quotidienne aux membres de la famille comme une charge supplémentaire qui s'ajoute à celle de la famille restreinte. Un migrant s'exprime : « *Je sentais que la famille voulait que ça soit moi qui fasse toute chose. Que je fasse tout ce qui se fera en famille alors que moi-même je ne me suffisais pas encore correctement. Cela a fait que je me dise en moi que si j'ai plus de ce que j'ai, je dois aller vivre en ville* »²⁵⁴. Cet ancien villageois se sentait étouffé par des charges familiales qui lui étaient en quelque sorte imposées alors qu'il ne se voyait pas capable de pouvoir les supporter. On peut aussi lire dans son propos que bien que la famille le considère comme riche et qu'elle lui sollicite en toute chose, le futur migrant jugeait encore ses capacités financières insuffisantes afin de rejoindre la ville. Cette situation le condamnait à s'abandonner au profit d'une solidarité familiale. Certes cette solidarité apparaît comme un contrat social dans la mesure où « *toute personne qui aide l'autre le fait avec l'espoir qu'en pareille situation, lui-même bénéficierait du même traitement* »²⁵⁵, mais les ruraux aisés considèrent qu'ils reçoivent moins de soutiens proportionnellement à ce qu'ils donnent à la société. Ce constat explique leur absence d'intérêt en cette pratique. Ainsi, migrer constitue non seulement une forme d'extériorisation d'une vie centrée sur soi-même qu'ils désirent vivre et une expression de leur capacité à pouvoir évoluer seuls, mais aussi une rupture d'avec la tradition villageoise.

*Ce sont mes moyens qui m'ont poussé à migrer. Je me suis dit de quitter parce que je voyais que je m'auto suffisais au point où même si je migre, je n'aurai pas des difficultés de commencer une nouvelle vie à Goma.... C'est vrai, qu'il est difficile de s'auto suffire, mais c'est possible de constater que vous n'aurez pas besoin de quelqu'un pour vivre. Après avoir réalisé que vos moyens peuvent vous permettre de vivre en ville, vous pouvez alors déménager*²⁵⁶.

²⁵³ Mahamet TIMERA, Op.cit. p. 46

²⁵⁴ Ndayambaje, Goma, 16 avril 2024

²⁵⁵ Samuel NDEMBOU, cité par Hugues Morell MELIKI, Op.cit. p. 319

²⁵⁶ Habimana, Goma, 04 mars 2024

Le processus migratoire ici est déclenché lorsqu'on estime n'avoir pas besoin de l'autre pour vivre. Ne pas avoir besoin de l'autre n'implique pas que le futur migrant veuille vivre dans l'isolement. Car, même en ville, il aura besoin de ses proches. Il s'agit ici de dire que, même sans l'appui de la communauté villageoise qui est son milieu naturel, la personne aisée peut vivre dans un nouvel environnement en comptant sur ses seuls efforts.

Subséquemment, affirmer sa subjectivité veut dire manifester clairement que l'on se suffit. Lassés par les exigences communautaristes, les ruraux aisés veulent vivre une vie de liberté et d'individualisation que procure l'argent. C'est aussi en quête de cette indépendance qu'ils désirent changer de milieu afin de découvrir ce qui se passe ailleurs. « *Dans la vie, demeurer dans le seul milieu où vous êtes né et grandi ce n'est pas aussi bien. Il faut toujours penser à quitter dans ce milieu et aller dans un autre voir comment la vie se passe là-bas* »²⁵⁷. Cette découverte dont il est question renvoie à une nouvelle expérience de la vie étant à l'écart du cadre familial. Cette vie urbaine capacite l'ancien villageois avec des moyens qui lui permettent d'affirmer davantage son autonomie à travers une mentalité individualiste. « *La vie en ville n'est pas vraiment facile mais elle rend mature. Cette mentalité de se prendre en charge lorsque les choses deviennent difficile. J'ai vu que cette maturité était une bonne chose, rien n'est important comme grandir avec la maturité* »²⁵⁸. Cette maturité qui vient avec la migration est aussi susceptible de se produire chez les ruraux qui sont restés au village après le départ du membre aisé de la famille.

2. Autonomiser les membres de la famille

La migration rurale-urbaine de la catégorie aisée de Ngungu constitue l'un des éléments qui concourent à l'autonomisation des ruraux restés au village et spécifiquement aux membres de la famille du migrant. Les études ont montré que la migration ou du moins la mobilité des conjoints apporte une certaine autonomie et une émancipation économiques et sociales chez les femmes. Pour faire face à l'absence de leurs conjoints, elles mobilisent un ensemble des stratégies et des compétences qui les permettent de s'adapter et de tirer profit de cette situation. Ces travaux montrent d'ailleurs que certaines de ces compétences ne se seraient jamais révélés s'il n'y avait pas eu de mobilité de la part de leurs partenaires²⁵⁹. Cette situation est probablement occasionnée par la prise d'initiatives qui devient de plus en plus évidente et

²⁵⁷ Bwenge, Goma, 10 mars 2024

²⁵⁸ Basindi, Goma, 13 avril 2024

²⁵⁹ Voir les travaux de Céline BERGEON, Françoise DUREAU, Christophe IMBERT, Guillaume LE ROUX et David LESSAULT, « Et l'immobilité dans la circulation » in *e-Migrante*, n°11, 2013, pp 3-6

la capacité de prendre de décision indépendante étant donné que la personne qui devrait apporter la solution à la question n'est pas facilement accessible.

Il est clair que la présence de la personne susceptible d'apporter la solution à un problème rend certains de ses proches paresseux ou du moins passifs et incapables de trouver des réponses par eux-mêmes. Son absence par contre les contraint à trouver des réponses quoi qu'il arrive. Ce qui conduit à l'autonomisation.

En exprimant leur volonté d'évoluer seul et loin de leurs familles à travers la migration, les villageois riches poussent les membres de leurs familles à l'émancipation et à l'autonomie. Soulignons d'abord que le fait de quitter la zone rurale avec pour objectif de se distancier constitue un élément de désolation chez les familiers qui faisaient des tours à son domicile pour solliciter de l'aide. En effet, pour eux cette migration est vue comme une tentative de « *cesser de jouer le jeu en refusant d'assumer, comme le veut la tradition, la face sociale de toute réussite économique* »²⁶⁰.

Toutefois, bien que la migration ait des effets négatifs, surtout sur les membres de la famille qui sont maintenant obligés de vivre sans compter sur l'aide spontanée du proche qui a réussi et vit désormais en ville, elle peut traduire un processus d'autonomisation. L'absence du membre aisé de la famille qui répondait aux besoins qui, autrefois, ne retenaient pas leur attention les pousse au travail. Sa présence les ayant maintenus dans une sorte de désengagement et d'indifférence, son absence fait qu'ils soient dans l'obligation de se prendre en charge. S'il peut apporter son aide lors d'un besoin d'une extrême importance qui exigerait son intervention, les autres membres de la famille s'occupent de besoins jugés moins coûteux. En plus, le migrant « *peut donner peu d'argents à ses frères pour qu'ils aillent travailler aussi afin qu'ils ne lui regardent plus. Prends ça, vas travailler je ne ferai pas tout à ta place ou ne continues pas à attendre tout de moi* »²⁶¹.

Doutant que toute aide pour l'autonomisation soit détournée de son objectif principal tant qu'il est encore au village, le candidat à la migration rurale-urbaine préfère attendre le jour de son départ pour remettre à ses proches l'aide qu'ils pourront mettre à profit pour leur survie. Dans de telles situations, la migration permet de rompre avec une vie de dépendance de la part des membres de la famille. L'autonomisation passe également par la responsabilisation de familiers qui désormais seront au centre de la gestion du patrimoine familial. Celle-ci intervient

²⁶⁰ André FRANQUEVILLE, Op.cit. p. 206

²⁶¹ Yombo, Ngungu, 09 avril 2024

non seulement lorsque la famille dispose encore d'un patrimoine commun mais aussi lorsque le frère parti en ville en a laissé au village. Cette gestion assure d'ailleurs les relations entre le migrant et les frères restés au village. Elle permet de maintenir la présence du migrant au village. Un informateur affirme que ce sont les membres de sa famille restés au village qui entretiennent sa maison. « *A la maison, il y a les membres de la famille qui y habitent pour le moment qui m'aident à la garder* »²⁶². Et Justin témoigne que les migrants aisés « *viennent visiter les biens qu'ils ont laissés : les champs, les gens qui travaillent pour eux...* »²⁶³.

En conséquence, le départ du migrant constitue en soi un facteur d'autonomisation des autres membres de la famille. Ceux-ci s'activent pour trouver un moyen pouvant leur permettre de satisfaire leurs besoins. Ils apportent ainsi une certaine justification de l'aide reçue du migrant, dans le sens où le migrant considère maintenant la surveillance des biens restés au village de leur part comme une contrepartie du don.

Ce chapitre avait pour ambition de comprendre les motivations qui soutiennent la décision de migration des acteurs en question. Il s'est agi d'abord d'abord le village comme un environnement qui porte en lui des germes répulsifs pour la catégorie aisée à travers certaines caractéristiques d'ordre infrastructurel et géographique. Ces éléments et certaines pratiques villageoises dont sont victimes les ruraux de la catégorie aisée rendent la vie peu commode par rapport à leurs avoirs d'une part. Ils viennent les maintenir dans une position de rejetés de la communauté rurale d'autre part. Après avoir analysé ces attitudes villageoises, il apparaît que les ruraux ordinaires activent les mécanismes de redistribution pour accéder aux ressources dont disposent les acteurs aisés. Ces mécanismes sont des actions qui prennent diverses formes. C'est dans ce sens qu'une section a par la suite présenté la migration rurale-urbaine de ces acteurs comme une riposte contre un système rural dominé par le communautarisme qui dissipe leur surplus économique. Elle a également montré le double rôle de la migration qui permet aux migrants de se défaire des principes ruraux qui entravent leur indépendance, en empêchant de se constituer en toute liberté toujours plus de richesses, tout en contribuant à l'autonomisation de ceux qui restent au village.

²⁶² Gabiro, Gisenyi, 12 avril 2024

²⁶³ Niyo, Ngungu, 26 mars 2024

DEUXIÈME PARTIE
CE QUE HABITER LA VILLE VEUT DIRE POUR LES
RURAUX AISÉS

Cette dernière partie de l'étude essaie de voir dans quelle mesure les croyances, les connaissances et les opinions qui constituent les représentations sociales de la ville, chez les ruraux aisés, contribuent à nourrir le projet de migration. L'hypothèse soutenue ici est que les ruraux considèrent la ville comme un espace exclusivement réservé aux personnes économiquement fortes. Cet espace les distingue des personnes pauvres qui sont condamnées à vivre au village. Pour ce faire, cette partie analyse en premier lieu la vie en ville comme preuve de réussite socio-économique. Il s'agit ici de montrer comment la citoyenneté implique la possession de moyens matériels qui vont au-delà de ceux qui sont détenus par la majorité des villageois, au regard du coût élevé de la vie. En second lieu, il est question de voir comment la ville constitue un cadre de distanciation et de compétitions sociales entre les ruraux aisés, d'une part, et entre les ruraux aisés et les villageois ordinaires, d'autre part. Il est question ici de saisir les différents discours qui se construisent autour de la migration et du migrant pour rendre compte de cette distanciation.

CHAPITRE 3

VIVRE EN VILLE COMME PREUVE DE RÉUSSITE SOCIO-ÉCONOMIQUE

Migrer suppose des moyens économiques, sociaux et culturels capables de supporter les coûts qu'implique la migration. Le transport et l'installation du migrant dans sa nouvelle zone de résidence nécessitent des capitaux substantiels. Aux yeux des ruraux de Ngungu, la ville est à la fois l'expression d'une vie épanouie aux commodités modernes et la manifestation d'une opulence de la part de la classe bourgeoise qui n'éprouve pas de difficultés financières. Pour cette population rurale et particulièrement celle de la catégorie aisée du village, la migration urbaine est considérée comme un signe de réussite socio-économique de la part de son acteur. Ainsi, la ville confirme son caractère attractif et dévoile davantage les disparités entre riches et pauvres ou celles d'entre les citadins et les paysans. Perçue comme un lieu de concentration des richesses, la ville est considérée comme un espace de consécration des réussites économiques, sociales et culturelles. De même, chez les ruraux qui mènent une vie relativement supérieure, la ville est aussi perçue comme un lieu où l'on côtoie des égaux, dans le sens où ceux qui ont plus de richesses vivent en ville.

I- LA VIE URBAINE COMME ESPACE DE CONSÉCRATION DES RÉUSSITES

Vivre en ville c'est vivre décentement. La ville apparaît comme le lieu à travers lequel le riche du village rend publique sa réussite. Bien que les ruraux accordent assez d'importance à l'agriculture et à l'élevage comme précédemment clarifié, l'ultime preuve qui consacre la réussite économique est d'avoir une résidence (son chez lui) et sa famille avec soi en ville. Chez les ruraux, tant que la personne considérée riche n'a pas migré, sa réussite demeure médiocre. En fait, faire partie de la ville nécessite des moyens importants et ceux qui ne peuvent y maintenir leur rang sont rétrogradés vers la société villageoise²⁶⁴. Certes les migrants entreprennent des affaires au village, ils y passent assez de temps, notamment à travers les visites rendues aux membres de la famille et à leurs affaires. Mais la ville leur permet d'affirmer leur réussite. En ce sens, « *le village fait alors figure de résidence secondaire pour laquelle demeure, au mieux, un certain attachement affectif* »²⁶⁵.

²⁶⁴ Voir aussi André FANQUEVILLE, *Op.cit.*, p. 573

²⁶⁵ André FRANQUEVILLE, *Op.cit.* p. 591

A. *Habiter la ville pour attester sa supériorité économique*

A Ngungu, la ville est connue comme un espace réservé aux personnes fortunées. En fait, « *toutes les personnes que je trouve à Goma je dirais qu'ils sont riches parce que vous ne pouvez pas être à Goma sans avoir quelque chose* »²⁶⁶, confie un paysan. De ce fait, chez les ruraux, la ville est un espace moderne où il faut vivre après avoir accumulé des capitaux.

1. **La ville comme espace où seuls qui ont l'argent s'en sortent**

L'une des connaissances dominantes sur la ville dans le village de Ngungu est que celle-ci réussit aux gens qui ont des possibilités financières plus élevées que les autres. Par conséquent, la migration ne peut donc concerner que cette catégorie de la population. C'est ce que révèle cet extrait représentatif des dires en la matière :

*C'est que tu mourras malheureux. Est-ce que tu peux quitter le village sans argent, sans biens quelconque parce que tu viens chercher la vie ici ? Qu'est-ce qu'il y a en ville ? Il y a-t-il un champ ici ? Parce que c'est le champ qui nous donne tout. Alors si tu n'as rien trouvé au village avec ses potentiels, la terre surtout, comment tu feras pour trouver quelque chose dans cette ville des pierres qui n'a ni champ ni carrière minière ? C'est vraiment se tromper. Si vous n'avez rien, vous ne pouvez pas vous permettre de quitter votre village en disant que vous venez en ville, non. Ça sera quelle vie ? C'est vraiment difficile*²⁶⁷.

Cette réplique interrogative à la question est révélatrice des conceptions de la ville chez les ruraux de Ngungu. Un milieu invivable pour les sans argent. Comme on peut essayer de le comprendre, ce texte n'est pas seulement une tentative d'opposition à une migration des pauvres en ville, il est aussi question de montrer clairement que la ville appartient à ceux qui ont plus des moyens. Cette conception traduit en outre la volonté des anciens ruraux à pouvoir maintenir les villageois dans une sorte de crainte de la vie urbaine ce qui les donne la possibilité de pouvoir être perçus comme riches et ainsi conserver ce rang social. C'est un véritable texte public qui justifie leur venue en ville. On pourrait dire que si les anciens ruraux ne sont pas clairement opposés à la venue des autres en ville, ils ont néanmoins le souci de maintenir le statut social prestigieux que leur accorde la vie urbaine au village. Cette stratégie réussit mieux d'ailleurs étant donné que « *nombreux ont peur de la ville à cause de la pauvreté. Ils voient que dans la ville les choses ne sont pas faciles qu'ils ne tiendront pas. Mais tout celui qui a ses moyens, il a toujours cette tendance à venir en ville* »²⁶⁸. La pauvreté ici n'est pas mesurée ou définie à

²⁶⁶ Rutarindwa, Ngungu, 31 Mars 2024

²⁶⁷ Habimana, Goma, 04 Mars 2024

²⁶⁸ Habimana, Goma, 04 mars 2024

partir du village, mais en se basant sur la vie en ville. La migration est donc la conséquence d'une possession matérielle. Par opposition au village où les citadins et ruraux estiment que la vie est facile, l'urbanité est le symbole d'une vie dispendieuse qu'il ne faut pas tenter sans moyens financiers conséquents. Voici une autre réaction d'un migrant.

C'est impossible, tu ne peux même pas avoir cette idée, elle viendra d'où ? C'est une blague. Parce que tu ne peux te dire de quitter chez nous sans quelque chose et venir ici, c'est inimaginable. Il faut que tu aies ce que nous appelons provisions qui peuvent te nourrir trois ans au moins, et peut-être après ça, tu peux penser à autre chose. Mais tu dois avoir quelque chose d'important avec toi sur laquelle tu comptes où tu te dis qu'en attendant que je maîtrise la vie de la ville ou que je sache si ça va marcher, je serai entraîné de toucher ici ou là-bas. Mais tu ne peux pas quitter le village et venir chercher la vie en ville. Chez nous tu peux trouver 5000fc sans beaucoup de peines mais ici tu feras comment ? Ici c'est la consommation. Tu fais quoi pour avoir 5000fc ? Rien²⁶⁹.

La fréquence de ce discours, bien qu'elle soit justifiée par les difficultés socioéconomiques que connaît la ville, elle est aussi dissuasive de toute idée de migration de la part des ruraux. Avoir des provisions dont parle le migrant ici ne sont autres choses que les moyens économiques et financiers suffisants qui permettent de vivre décemment en ville. Et les ruraux en sont conscients car ils montrent de plus en plus la méfiance à la vie urbaine qui n'est pas couronnée du succès. Ils ne tardent pas à se moquer de celui qui migre alors qu'il n'est pas compté parmi les riches du village.

Quand j'ai acheté ma parcelle, les gens ont beaucoup parlé dans mon dos, ils parlaient des choses qui ne le regardaient pas sur moi ou sur ma femme. Ils disaient que je vais à Goma alors que je ne suis pas suffisamment riche, la vie va me compliquer ici, que je vais rentrer au village, que je ne sais pas dans quoi je m'embarquais, ils ont beaucoup parlé. Mais maintenant quand ils arrivent ici, ils ne peuvent plus parler²⁷⁰.

Cet extrait confirme une fois de plus que la ville, aux yeux des ruraux, est invivable pour les personnes ne disposant pas de moyens jugés suffisants. Si les ruraux semblent se moquer du migrant, c'est dû au fait qu'il n'a pas un style de vie propre aux personnes qui se suffisent financièrement. Dire « *qu'ils ne peuvent plus parler* », s'explique par le fait que les ruraux ne connaissaient pas toute sa fortune et qu'ils ne le croyaient pas capable de supporter la vie urbaine. Ce langage traduit également une tentative démoralisante pour ceux qui veulent migrer. Les ruraux considèrent que la migration de l'un des leurs consacre sa réussite et le place de fait dans une catégorie sociale supérieure. Certains considèrent d'ailleurs la migration comme une

²⁶⁹ Mupenzi, Goma, 15 avril 2024

²⁷⁰ Bwenge, Goma, 10 mars 2024

cessation de l'aide aux villageois. Un paysan indique à ce sujet que, « *Lorsque nous partons construire en ville, nous aidons les gens de la ville alors qu'ils ne nous aident pas* ²⁷¹ ». Aller en ville c'est donc accorder de l'aide aux gens qui n'ont en rien contribué à la réussite des migrants. Comme pour les nantis, si les ruraux ordinaires ne peuvent pas empêcher les riches de migrer, ils aimeraient du moins partager le minimum des conditions villageoises avec eux. Il s'agit pour les uns et pour les autres de considérer la ville comme un espace où seules les personnes suffisamment riches par rapport aux autres villageois s'en sortent.

2. La citoyenneté comme indicateur d'un pouvoir d'achat supérieur

Etant une notion qui relève purement de l'économie, « *le pouvoir d'achat correspond au volume de biens et services qu'un revenu permet d'acheter* »²⁷². En d'autres termes, il désigne la quantité de biens et services susceptibles d'être achetés par un ménage à partir de son revenu. Dans le cadre de ce travail, il ne s'agit pas de se prêter à un exercice économique visant à calculer les revenus des migrants. Il est plutôt question de rapporter, sur base des entretiens, la perception de la vie urbaine chez les ruraux qui considèrent la ville aussi comme un milieu habité par des individus dont le pouvoir d'achat est élevé comparativement au milieu rural.

Bien qu'en Afrique, les revenus en ville soient globalement élevés plus qu'à la campagne²⁷³, les ruraux aisés de Ngungu ne sont pas attirés par cet écart car le village est porteur des opportunités contrairement à beaucoup de milieux ruraux. Il s'agit d'une volonté manifeste de témoigner de leur capacité financière à pouvoir répondre à toutes les exigences qu'impose la citoyenneté.

En effet, contrairement au village où il y a lieu de consommer sans déboursier l'argent, tout est payant en ville. « *Chez nous, nous cultivons, nous avons des petits champs de légumes dans nos parcelles, nous puisons de l'eau gratuite, nous ne payons rien. Mais à Goma même un bidon d'eau s'achète* »²⁷⁴. A partir de cette déclaration, on voit que la vie urbaine implique l'argent à tout moment. Alors qu'au village l'eau coule sur les robinets sans que les gens ne se pressent de les fermer, les ruraux sont étonnés qu'une substance aussi naturelle soit achetée en ville. L'eau étant utilisée à tout moment, la citoyenneté implique avoir l'argent en permanence.

²⁷¹ Mihigo, Ngungu, 25 mars 2024

²⁷² Institut National des statistiques et des études économiques, (France) sur <https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c2130> publié le 29 Mars 2018, consulté le 30 Mai 2024

²⁷³ Bruno Emmanuel ONGO NKOA et Jacques Simon SONG, « Urbanisation et inégalités en Afrique : une étude à partir des indices désagrégés » in *Revue d'Économie Régionale & Urbaine*, Armand Colin, n° 3, 2019, p. 461

²⁷⁴ Mpoze, Ngungu, 25 mars 2024

Cette situation fait que les ruraux considèrent la ville comme un milieu où les revenus doivent être supérieurs pour compenser toutes ces dépenses surtout qu'au village plusieurs jours peuvent passer sans avoir fait recours à l'argent. « *A Ngungu tu peux faire même une ou deux semaines sans avoir consommé beaucoup d'argents, mais ici à Goma, on achète chaque chose* »²⁷⁵.

Pour les ruraux de Ngungu, habiter la ville est une démonstration d'un pouvoir d'achat élevé. Car, migrer nécessite une accumulation préalable de ressources afin d'avoir accès à tous ces biens et services coûteux.

*Tu dois avoir l'argent, je parle d'avoir l'argent au vrai sens pour nourrir la famille parce que chez nous, il y a beaucoup de possibilités de nourrir la famille et de trouver l'argent sans beaucoup dépenser. Tu peux même aller dans ton champ et trouver à manger mais en ville tout c'est l'argent. Alors ceux qui quittent chez nous, sont des gens qui ont assez de moyens, qui ont mis l'argent à côté et une autre partie qu'ils mettent en activité pour vivre*²⁷⁶.

Ce témoignage d'un migrant montre que, si au village on peut nourrir sa famille à moindre coût ou de fois sans avoir engagé de dépenses financières immédiates, nourrir sa famille en ville fait appel à des moyens conséquents. Dans son propos, on peut aussi se rendre compte de l'image qu'il a des migrants bien qu'étant lui-même migrant. « *Les gens qui ont assez des moyens* », tel qu'il les désigne, sont des personnes qui disposent non seulement de cette capacité à pouvoir accéder aux objets qui nécessitent plus de possibilités financières, mais aussi de l'argent mis à côté pour répondre à d'autres besoins urgents et imprévus. Il s'agit ici de l'épargne et de l'investissement.

De ce fait, le pouvoir d'achat se manifeste aussi par la capacité de l'individu à pouvoir épargner, étant donné que l'épargne elle-même désigne une partie du revenu qui est détournée de la consommation immédiate²⁷⁷. Cela suppose que la personne dispose d'un revenu élevé qui lui permet de satisfaire en premier ses besoins ponctuels avant de penser à ceux du futur. Pour les ruraux, la citadinité n'est possible que lorsqu'on a déjà suffisamment épargné. Cette position est attestée par un enquêté qui, à la question de savoir s'il y a des préalables qui lui restent à remplir avant de migrer, répond : « *On doit d'abord épargner. Parce que vous connaissez d'abord qu'en ville la nourriture est chère, les études chères, les moyens de transport et autres*

²⁷⁵ Nchizi, Goma 16 mars 2024

²⁷⁶ Mupenzi, Goma, 15 avril 2024.

²⁷⁷ Voir aussi Frédéric POULON, *Economie générale*, Paris, Dunod, coll. Eco Sup, 2015, p. 285

choses. Alors nous ne pouvons pas aussi aller en ville comme ça sans avoir épargné, sans avoir d'autres sources de revenu »²⁷⁸.

S'il y a quelque chose qui retient encore cet individu au village, c'est le fait qu'il estime n'avoir pas encore suffisamment épargné parce qu'il sait que la vie urbaine est très loin de ressembler à la campagne surtout en ce qui concerne la consommation. Sa réponse s'inscrit dans cette logique rurale qui considère que seules les personnes disposant de plus de revenus réussissent en ville. La citadinité, exigeant plus de moyens que ceux du village, atteste un pouvoir économique supérieur du migrant à celui des ruraux ordinaires.

B. S'installer en ville pour accéder à des services de qualité équivalents à sa « classe sociale »

Parmi les éléments qui incommode les ruraux aisés figure l'absence des services de qualité équivalents à leurs niveaux économiques. Nous avons déjà montré comment le village constitue un environnement répulsif suite à l'absence de la plupart des infrastructures de base à l'opposé à la ville où sont concentrées les principales. En effet, en Afrique

les villes facilitent l'accès aux services et aux infrastructures. Les enfants des grandes villes reçoivent en moyenne près de cinq années d'éducation de plus que les enfants des zones rurales. Dans les grandes villes, 80% des ménages sont connectés au réseau électrique, contre 20% seulement en zones rurales. Plus de la moitié des ménages des grandes villes disposent d'un compte en banque alors que ce taux ne s'élève qu'à 20% dans les campagnes²⁷⁹.

La ville étant ce centre d'infrastructures de base, elle attire des nombreux ruraux et spécifiquement ceux qui sont capables de supporter les coûts financiers qu'exigent ces services. Qu'ils s'agissent des meilleures écoles, de l'accès à l'électricité ou encore des services bancaires, les ruraux aisés veulent profiter de toutes ces commodités que seule la ville peut offrir.

1. L'éducation prestigieuse des enfants

Outre le fait que le village ne dispose pas de certaines catégories d'école, la qualité des enseignements de celles qui y sont implantées est remise en question par les ruraux aisés. L'éducation au village ne correspond au capital économique. En effet,

²⁷⁸ Iyamuremye, Ngungu, 22 février 2024

²⁷⁹ OCDE/UNCEA/BAD, Dynamiques de l'urbanisation africaine 2022 : Le rayonnement économique des villes africaines, in *Cahiers de l'Afrique de l'Ouest*, Paris, éditions OCDE, 2022, <https://doi.org/10.1787/aa4762cf-fr>

Le capital économique a aussi des effets très importants sur les parcours scolaires des enfants de façon indirecte – il joue un rôle clé dans la constitution du capital culturel car les ressources de ce type peuvent être achetées de différentes façons – ou directe : il facilite des choix scolaires nécessitant des ressources financières²⁸⁰.

Comme l'illustre Bourdieu, le capital économique influe sur le choix des établissements scolaires des enfants. Les familles au capital économique élevé inscrivent leurs enfants dans les meilleures écoles, non seulement pour des raisons de prestige, mais aussi pour la qualité des enseignements. Ces établissements rendent les enfants compétitifs sur le marché de l'emploi, d'une part, et font qu'ils soient admis dans les meilleures écoles ou universités qui sont beaucoup plus sélectives en tenant compte des meilleurs résultats au niveau inférieur, d'autre part. A ce sujet, un acteur se confie :

A Goma, on exige les enfants de rester dans la salle pour leur formation. Il y a aussi des écoles privées où j'ai amené mes enfants, ils sont moins nombreux dans leurs classes. Ce qui fait que les enfants répondent correctement parce qu'ils comprennent bien. Lorsque j'étais encore au village, je pensais aux études de mes enfants aussi. Si je n'ai pas beaucoup étudié à cause de la pauvreté de mes parents, mes enfants doivent avoir le privilège d'étudier dans des meilleures écoles parce que j'ai quand même les possibilités de les scolariser²⁸¹.

De ce propos, on saisit le souhait de donner aux enfants une éducation de qualité, proportionnelle aux possessions matérielles du parent. S'il regrette de n'avoir pas beaucoup étudié, il estime que sa progéniture doit bénéficier d'une éducation dans les meilleures écoles. Un autre aspect à souligner est que les classes dans ces écoles sont moins peuplées. La raison est sans doute liée aux coûts des frais de scolarité des meilleurs établissements privés comme l'indique cet extrait :

L'argent sert aussi à acheter une offre scolaire perçue comme de meilleure qualité. Les établissements privés exigent des familles un investissement financier, variable selon les établissements mais jamais totalement négligeable, sous forme de coûts directs – frais de scolarité et diverses cotisations obligatoires – et indirects – achat de fournitures, dépenses liées aux sorties, aux voyages et aux attentes implicites quant à l'habillement et aux activités extrascolaires des enfants. Cet investissement est, bien évidemment, un obstacle important pour les classes moyennes intermédiaires et, bien plus encore, pour les familles appartenant aux classes populaires²⁸².

²⁸⁰ Pierre BOURDIEU, 1979, cité par Agnès van ZANTEN, « Choix de l'école et inégalités scolaires : Le rôle des ressources culturelles et économiques des parents » in *Agora débats/jeunesses* n° 56, 2010/3, p. 38

²⁸¹ Ndayamabje, Goma, 16 Avril 2024

²⁸² Agnès van ZANTEN, Op.cit., p. 42

Ainsi, seuls les individus des classes supérieures ont accès à cette catégorie d'écoles. Le fait que les écoles publiques soient ouvertes à toutes les catégories de la population surtout avec l'instauration de la gratuité de l'éducation de base dans les écoles primaires, d'une part, et la fixation par l'Etat des frais de scolarité dans les écoles secondaires, d'autre part, ne permet pas au nanti de se distinguer. Dans ces écoles, « *les inégalités qui dépendent de l'arrière-plan familial, mais aussi du lieu de vie et de scolarisation des enfants, y sont considérées inacceptables dans un contexte où l'école publique en partie démocratisée relaie les normes dominantes auprès de toute la population au nom d'un principe égalitaire* »²⁸³. Pour les anciens ruraux, s'ils se distinguent des autres à partir de leur capital économique, ils doivent aussi préserver cette distinction à partir de la scolarisation des enfants. Il s'agit d'un investissement quotidien et de longue durée qui n'est pas uniquement prestigieux, il est aussi comme le dit ZANTEN, « *une transformation d'un capital économique en capital culturel* »²⁸⁴.

Pour les ruraux aisés, habiter la ville les permet justement de faire cet investissement après avoir atteint un niveau économique supérieur au village. Nous avons vu dans la partie précédente, une famille aisée qui a migré afin de suivre de près l'éducation des enfants. Il en est de même pour cet informateur qui pour lui « *l'éducation de la ville est évoluée plus qu'au village. Pour l'intérêt des enfants, ils doivent grandir en ville. Étudier différemment et dans des écoles modernes. Donc on quitte au village et on vient en ville pour que les enfants aient une éducation de qualité, la meilleure possible* »²⁸⁵. Ces écoles modernes auxquelles fait allusion l'enquête sont loin d'être publiques qui peinent à contenir les effectifs et qui sont jugées inefficaces, moins équipées et dont la gratuité de l'éducation a affaibli davantage comme le rapporte ce propos : « *Depuis que la gratuité de l'enseignement a été instaurée dans les écoles publiques, l'école au village a perdu toute sa substance, chez nous les enseignants n'enseignent plus convenablement, il n'y a plus de l'éducation solide* »²⁸⁶. Ces écoles sont ces établissements privés qui sont en ville.

Cette critique formulée à l'encontre de la gratuité est révélatrice aussi d'une intention de distinction étant donné que la gratuité de l'enseignement est perçue aux yeux des autres ruraux comme un soulagement bien qu'aux conséquences multiples. « *Les enfants étudient normalement par ce qu'à l'école primaire tout va bien. Il y a la gratuité de l'enseignement et*

²⁸³ Maxime GUINEPAIN, « Les « choix scolaires » des parents de classe moyenne et supérieure dans leur contexte », *EchoGéo* [En ligne], 55 | 2021, mis en ligne le 17 mai 2021, consulté le 02 Juin 2024. URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/21224> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/echogeo.21224>

²⁸⁴ Agnès van ZANTEN, op.cit. p. 41

²⁸⁵ Mugisha, Goma, 13 avril 2024

²⁸⁶ Gabiro, Gisenyi, 12 avril 2024

*les tous enfants qui partent à l'école étudient gratuitement. Les enseignants sont là et s'occupent des enfants. Ils sont payés et ils enseignent comme il faut »*²⁸⁷. Cette contradiction entre ruraux et migrants n'a rien de hasard. Elle est due aux capacités financières qui les distinguent et aux possibilités de la personne aisée à pouvoir accorder à sa progéniture une éducation digne de sa position sociale. Les choix des établissements scolaires des acteurs aisés du village ne sont donc pas spontanés. Il s'agit des « *processus de décision complexes et encastrés dans les enjeux de positionnement, de reconnaissance* »²⁸⁸ et de distinction qui leurs sont propres.

2. Accéder aux commodités luxueuses

Les villes, en Afrique noire, détiennent les principales infrastructures qui offrent un certain confort, contrairement aux milieux ruraux qui en sont généralement dépourvus. Cette situation influe énormément sur les migrations étant donné qu'elle constitue un élément d'attraction chez les paysans : « *Lorsque j'ai commencé à fréquenter Goma, en voyant la vie que mes amis menaient, je me suis directement fait l'objectif qu'un jour j'irai à Goma. J'ai commencé à travailler pour cet objectif. Je voyais que c'était un bel endroit attrayant, la vie était bien* »²⁸⁹. A Ngungu, si les informateurs sont unanimes sur la cherté de la vie urbaine, ils considèrent en même temps que seules les personnes appartenant à la catégorie supérieure peuvent jouir de ses différentes commodités. C'est dans ce cadre que les membres de cette classe migrent pour profiter de cette vie. Ce propos d'un ancien villageois montre comment sa perception de la ville et surtout son attractivité l'ont poussé à définir la migration comme objectif.

En fait, les ruraux aisés ne veulent pas partager les mêmes conditions d'avec les pauvres du village alors qu'ils sont capables de vivre en ville comme l'articule cet extrait : « *C'est en ville où on se sent mieux. Un bon milieu pour vivre, pour éduquer les enfants. Si quand même tu as trouvé les moyens, venir en ville c'est une bonne chose* »²⁹⁰. Un bon milieu comparativement au village parce qu'il peut accéder maintenant à toutes les commodités dont il a besoin comme on peut l'entendre de la bouche de cet habitant du village :

Ces personnes vont à Goma parce qu'ils ont trouvé leur part. Quand quelqu'un a accumulé la richesse et qu'il a suffisamment l'argent, il doit avoir le loisir, l'argent alloué à la consommation des choses qui coûtent cher, à la voiture. C'est pour quoi ici quand quelqu'un a l'argent, il part en ville.

²⁸⁷ Mihigo, Ngungu, 06 avril 2024

²⁸⁸ Maxime GUINEPAIN, Op.cit.,

²⁸⁹ Gasore, Goma, 16 mars 2024

²⁹⁰ Bizimana, Goma, 14 février 2024

*Partir en ville c'est pour s'affirmer, pour célébrer et jouir de la vie si je peux ainsi le dire*²⁹¹.

Aux yeux des ruraux, la ville permet à ceux qui ont accumulé les capitaux de mener une vie accomplie et dans laquelle ils peuvent dépenser énormément selon leurs avoirs. Il ne s'agit pas de partir uniquement, il s'agit aussi d'une migration qui permet de profiter de ses richesses. Ces accomplissements et jouissances dont il est question ne sont pas non plus à la portée de tous les citoyens. Même en ville tous les quartiers résidentiels ne bénéficient pas d'infrastructures de la même manière et les inégalités y sont parfois criantes. Les ruraux aisés savent les quartiers à occuper. Si « *les populations qui débarquent dans les cités africaines sortant de la zone rurale, s'installent dans des cabanes de fortune, multipliant ainsi les écarts entre les quartiers résidentiels et les quartiers spontanés* »²⁹², les migrants aisés de Ngungu épris de volonté de se distinguer ne sont aucunement concernés. Au même moment que l'accès aux services urbains de qualité joue sur leurs migrations rurales-urbaines, il influence aussi leur choix des quartiers résidentiels. Ce qui fait qu'ils choisissent, une fois en ville, les quartiers les plus modernisés de la ville afin de bénéficier davantage de ces commodités. Écoutons cet enquêté sur le choix de son quartier de résidence « *c'est un quartier bien ravitaillé en eau et en électricité, les gens n'ont pas de problèmes avec les heures du travail ou de sortir. On peut sortir n'importe à quelle heure... J'ai aussi ma voiture pour mes déplacements, les routes sont bien faites* »²⁹³. Une chose est à remarquer : Même en ville, les anciens ruraux aisés choisissent des quartiers qui les permettent de se distinguer comme l'on peut s'en rendre compte. Cet informateur qui a migré du village et qui s'est installé au quartier Kyeshero a vite changé de résidence 3 ans seulement après sa migration alors que son quartier était aussi l'un des quartiers des familles favorisées.

*J'ai acheté une nouvelle parcelle ici au centre-ville, et j'ai à nouveau construit une nouvelle maison, puis j'ai déménagé. Tu sais en ville il y a des quartiers plus évolués par rapport aux autres qui sont encore en bas. J'ai quand même avancé, et maintenant je suis dans un quartier supérieur par rapport à l'ancien quartier*²⁹⁴.

Dans les deux cas, les migrants privilégient les zones urbaines qui les permettent d'accéder aux meilleurs services. Ces services sont entre autre l'eau, l'électricité, les routes qui offrent la possibilité d'avoir sa voiture, les structures sanitaires et scolaires, etc. « *La ville c'est la ville,*

²⁹¹ Mihigo, Ngungu, 25 mars 2024

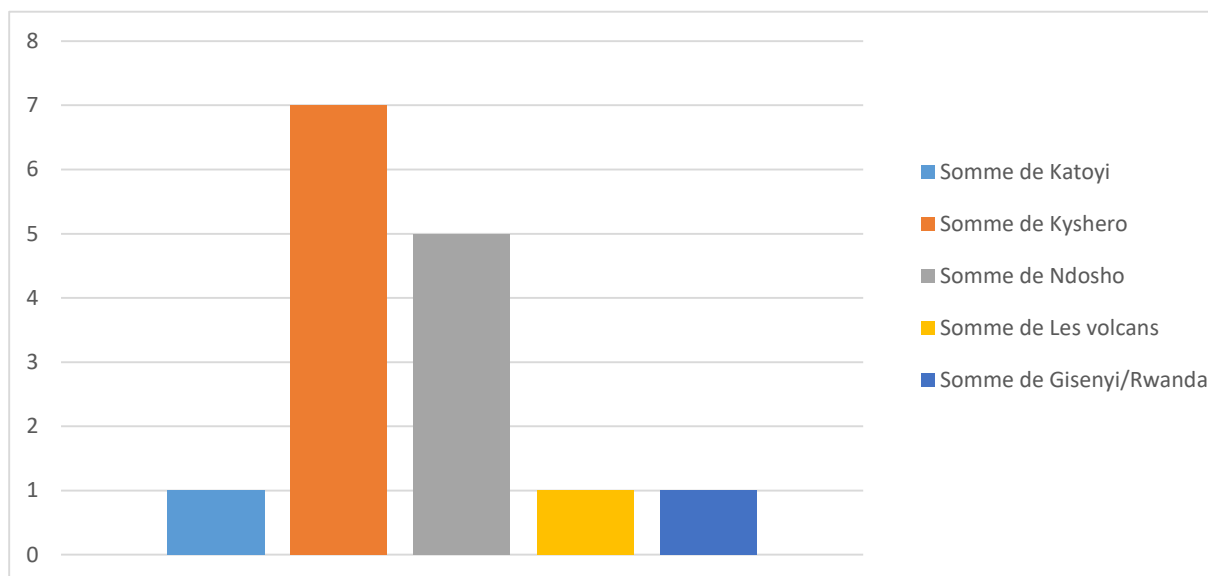
²⁹² Bruno Emmanuel ONGO NKOA et Jacques Simon SONG, *Op.cit.* p. 471

²⁹³ Nchizi, Goma, 16 Mars 2024

²⁹⁴ Bizimana, Goma, 14 Février 2024

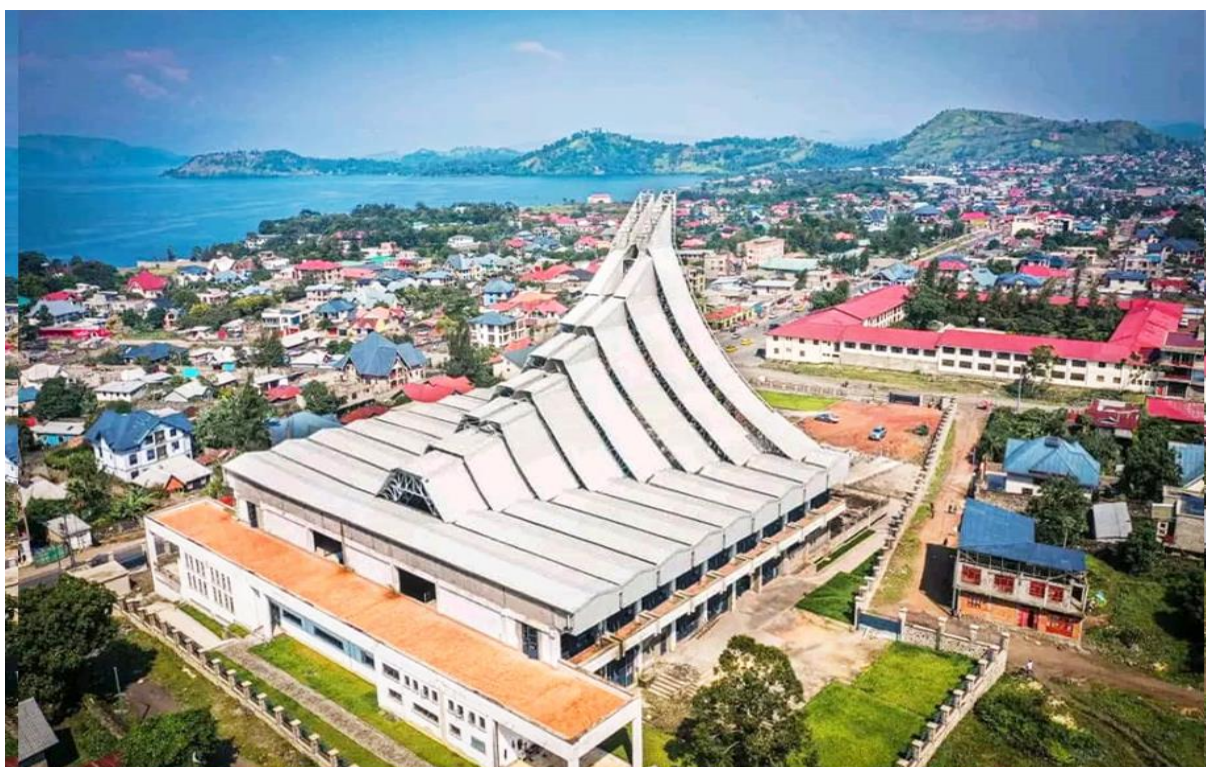
c'est un bon milieu, la ville est un bel endroit et il y a des choses importantes là-bas »²⁹⁵ dit un informateur.

Graphique 2 : Quartiers résidentiels des migrants interrogés



Source : Enquête sur terrain, Mars-Avril, 2024

Photo 4 : Quartier Kyeshero, ville de Goma où résident plusieurs migrants aisés de Ngungu



Source : KivuMorningpost.cd

²⁹⁵ Yombo, Ngungu, 09 Avril 2024

II- UN LIEU OÙ ON CÔTOIE SES « ÉGAUX »

Pour un membre de la catégorie aisée du village, la ville est le lieu qui lui permet de s'affranchir des réalités rurales communautaristes qui le tirent vers le bas ; « Elle lui donne la possibilité de se regrouper avec des semblables (...) et ainsi surmonter sa fragilité individuelle »²⁹⁶. Cette fragilité est liée au fait que, dans le milieu rural, tout individu supposé supérieur devient une cible pour les autres ruraux qui veulent dissiper son surplus. Dans ces témoignages : « j'étais déjà connu par beaucoup de gens », « tu réalises que tu deviens la cible facile », on y décèle la popularité attachée aux avoirs de la part des aisés du village. Cette célébrité les rend victime de vols, d'agressions et d'autres pratiques comme antérieurement soulignées. Il y a ainsi nécessité de migrer en ville où ils vont se fondre au sein d'une masse urbaine et entretenir des relations d'égaux à égaux avec les semblables.

Ainsi, migrer en ville devient non seulement une tentative d'obtenir la stabilité qui est offerte par une masse de personnes des classes moyenne et supérieure. Il s'agit aussi de bénéficier, non d'une solidarité qui vise à leur arracher des biens au profit des autres, mais de celle où ils se sentiront gagnants dans la mesure où les échanges se feront entre semblables. En plus, cette migration s'inscrit dans la logique d'une volonté d'affirmation de leur égalité vis-à-vis de ceux qui sont partis en ville avant. Elle devient alors un moyen par lequel le migrant fait comme eux, c'est-à-dire respecter une certaine tradition qui voit les aisés du village aller en ville.

A. La logique de l'équivalence structurelle

« Deux entités sont structurellement équivalentes au sein d'un réseau si elles y occupent la même place, ou la même position, c'est-à-dire si elles ont les mêmes relations (ou des relations relativement similaires) avec un ensemble d'identités données »²⁹⁷. A partir de cette illustration, cette logique renvoie à une sorte de concurrence loyale qui existe entre les personnes qui ont en commun un milieu, une activité, un niveau de vie ou encore une classe sociale. Pour ce qui est du milieu rural, elle peut être vue comme une notion qui « dénote du

²⁹⁶ Céline BONICCO-DONATO, « Ville (GP) » in Maxime Kristanek (dir.), *L'Encyclopédie philosophique*, consulté le 04 Juin 2024, <https://encyclo-phyloso.fr/villes-gp>

²⁹⁷ Michel GROSSETTI et Frédéric GODART, « Harrison White : des réseaux sociaux à une théorie structurale de l'action », *SociologieS* [En ligne], Découvertes / Redécouvertes, mis en ligne le 17 octobre 2007, consulté le 05 juin 2024. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/233> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sociologies.233>

conflit de positionnement sur l'échelle social entre les différentes composantes d'un groupe rural donné »²⁹⁸.

Dans le cadre de ce travail, la logique de l'équivalence structurelle s'explique par le fait que les acteurs aisés qui bénéficient déjà d'un statut social honorifique au village à travers les relations qu'ils entretiennent avec les autres, adoptent un certain nombre d'actions qui les permettent de conserver leurs positions au village. Parmi ces actions il faut lister la migration rurale-urbaine. Elle permet d'égaliser les membres aisés de la communauté rurale qui sont en ville et de se distinguer non seulement des ruraux ordinaires mais aussi des autres membres de cette classe au village. Migrer est alors au centre d'une action qui consiste à rejoindre l'autre qui jouit désormais de plus de reconnaissance alors que l'on partageait les mêmes conditions de vie.

1. Etre en ville ou vivre au milieu de ses semblables

La migration des acteurs aisés est aussi justifiée par le fait qu'ils désirent vivre avec les semblables. « *Généralement les gens vont à Goma parce qu'ils sont riches et vont vivre avec les autres riches* »²⁹⁹. Telle est la réaction d'un jeune rural à la question de savoir pourquoi les personnes aisées quittent le village. On voit ici une image des migrants mais aussi de la ville comme un milieu des riches. Les autres riches vivent en ville. Si les ruraux aisés se disent être gênés par les logiques rurales communautaristes, ils sont enthousiasmés à l'idée de rejoindre leurs semblables lorsqu'ils considèrent que la vie au village ne leur convient plus. « *C'est juste parce qu'il sent que l'argent qu'il a au village ne lui permet plus de vivre là-bas et migre en ville en rejoignant les autres* »³⁰⁰. Cette réponse d'un migrant bien qu'il ait choisi d'utiliser les mots impersonnels témoigne l'intention qui est la sienne de vivre au milieu des autres surtout qu'il voit que son argent ne lui permet plus de vivre au village. On voit ici se développer un système d'équivalence structurel dans le sens où les personnes aisées font la même chose. Ceux qui partent avant se soustraient des autres et peuvent aussi encourager les autres s'ils les reconnaissent en tant aisés.

Beaucoup de gens qui ont venues ici avant moi avaient plus de moyens et ce sont eux qui m'ont encouragé d'ailleurs quand j'achetais ma première parcelle ici. Donc, je voyais ces frères prospérer, je me suis dit que je dois

²⁹⁸ Hugues Morell MELIKI, *Op.cit.* p. 337

²⁹⁹ Niyo, Ngungu, 26 mars 2024

³⁰⁰ Gabiro, Gisenyi, 12 Avril 2024

*trouver la parcelle, et quand j'aurais l'argent je pourrai aller vivre avec les autres à Goma, c'est ainsi que j'ai acheté la parcelle et j'ai construit*³⁰¹.

Ce propos qui traduit l'intention de vivre avec les autres qui ont migré avant permet aussi de découvrir une motivation qui vient de la migration des autres. Par « *avec les autres* » ne veut pas seulement dire vivre uniquement dans le même espace géographique, il s'agit de les côtoyer et d'essayer de développer des relations de solidarité où chacun gagnera étant donné qu'ils appartiennent tous à la même classe. On voit d'ailleurs que les anciens ruraux n'hésitent pas de s'entraider lorsqu'ils savent que l'autre ne sera pas un fardeau. La logique de la réciprocité s'applique sans aucune difficulté entre eux. « *Les gens de la ville surtout, vous trouvez qu'ils ont un grand amour entre eux par rapport aux gens de la campagne* »³⁰² lâche un migrant. Cet amour fait référence à cette solidarité qui se crée entre les ruraux aisés qui sont en milieu urbain. Cette solidarité existait déjà entre eux au village étant donné qu'ils partageaient les mêmes difficultés liées aux pratiques rurales. Elle se consolide en ville où ils font face à une réalité nouvelle. Celle-ci « *soude les rangs de ceux qui ont à défendre ensemble leurs privilèges communs* »³⁰³. Cependant, devant les ruraux ordinaires, les migrants mettent en avant les difficultés urbaines et leur conseillent de travailler d'abord avant de penser à la migration. Un témoignage souligne en ce sens que, « *quand vous parlez avec eux, ils vous disent de chercher l'argent et puis venez découvrir la vie en ville. Ils nous disent quand vous aurez l'argent ici, pensez aussi à venir en ville* »³⁰⁴. Tenir un discours visant à encourager les ruraux à accumuler d'abord les biens au village, contribue à maintenir cette image de la ville comme un lieu favorable aux personnes qui ont économiquement réussi. Ainsi dans chaque domaine d'activités rurales, seuls ceux qui constatent avoir plus des moyens nourrissent l'ambition de quitter le village pour rejoindre leurs semblables.

*Si c'est quelqu'un qui est dans la mine comme moi, il se dit qu'avec cet argent et ma richesse, je peux aller en ville où sont les autres. Pour le commerçant même chose, il se dit que mon capital ne me permet plus de rester au village. Je peux aller en ville. C'est comme ça qu'ils descendent à Goma*³⁰⁵.

On peut retenir dans ce propos que chaque acteur selon le domaine d'activité veut vivre avec les autres individus de son secteur qui sont en ville. Il vient aussi montrer que la migration ne

³⁰¹ Bizimana, Goma, 14 février 2024.

³⁰² Habika, Goma, 14 février 2024

³⁰³ Michel PINÇON et Monique PINÇON-CHARLOT, « Inégalités entre les riches et unité de classe bourgeoise, in Jean LOJKINE (dir.), *Les sociologies critiques du capitalisme ; En hommage à Pierre Bourdieu*, Paris, PUF, p. 139

³⁰⁴ Niyo, Ngungu, 26 mars 2024

³⁰⁵ Mupenzi, Goma, 15 avril 2024

concerne pas un secteur spécifique. Tous ceux qui ont des économies importantes rejoignent leurs semblables.

Rejoindre les autres ne se limite pas à les côtoyer. Cela suppose aussi le sentiment de sécurité qui vient avec la présence de l'autre, lequel se renforce en habitant au milieu de ses semblables.

Par exemple si vous avez 25 000 dollars, les voleurs viendront et il y a aussi risque de se faire empoisonner voir même se faire tuer alors quand vous gagnez l'argent, pour raison de sécurité vous irez en ville là où sont les autres riches. On dit toujours que l'eau va à la rivière alors les riches devraient rejoindre aussi les autres riches et se réunir ensemble. Maintenant quand vous remarquez que vous avez plus que les autres vous quittez ce milieu, vous rejoignez les autres dans la ville³⁰⁶.

On peut comprendre à partir de ce propos le sentiment d'insécurité qui naît et grandit avec l'accumulation des richesses au village. A partir d'un certain niveau l'acteur de la migration, même au milieu de la foule villageoise, ne se sent pas en sécurité. Cette sensation est conséquente au fait qu'il ne voit pas ses égaux ou même s'il les voit, ils sont moins nombreux devant une masse communautaire. Vivre en ville devient alors vivre au milieu des semblables ce qui crée un sentiment de sécurité bien que la ville ne soit pas non plus à l'abri de la violence. En effet, la ville est caractérisée par « les attaques à mains armées des sociétés, des banques ou des domiciles, les attaques des boutiquiers et des cours communes dans les quartiers populaires, les braquages sur les voies publiques, etc. »³⁰⁷. Cet informateur affirme d'ailleurs qu'« aujourd'hui, la ville de Goma est insécurisée plus que le village »³⁰⁸. Certes l'acteur aisé est conscient de cette situation de la criminalité urbaine, mais il sait qu'en ville il n'est plus la cible principale des actes ruraux redistributifs.

2. L'égalitarisme loyal entre les acteurs aisés

Précédemment, nous avons parlé de l'égalitarisme comme principe du communautarisme qui envisage entre autre le recours aux mécanismes de redistribution pour dissiper le surplus économique afin de rendre égaux tous les membres d'une communauté. Ici, nous envisageons l'expression « égalitarisme loyal », comme une logique d'équivalence structurelle qui amène les ruraux, sans nuire à l'autre et dans le respect des libertés

³⁰⁶ Rutarindwa, Ngungu, 31 mars 2024

³⁰⁷ Alain MARIE, « Insécurité urbaine : l'engrenage des violences », in *Jeunes, culture de la rue et violence urbaine en Afrique*, édité par Georges HERAULT et Puis ADESAMNI, IFRA-Nigeria, 1997, <https://doi.org/10.4000/books.ifra.876>

³⁰⁸ Bakunzi, Goma, 13 Avril 2024

individuelles, à reproduire les mêmes actions posées par celui qui est considéré comme référence et qui lui confèrent un statut social³⁰⁹.

En effet, la migration rurale-urbaine chez les ruraux aisés constitue une forme d'égalitarisme loyal dans le sens où ceux qui sont restés au village veulent égaler ceux qui sont partis en ville et ainsi prouver qu'ils peuvent aussi faire ce que ces autres ont fait. « *J'ai vu mes frères du village, même ceux qui n'ont pas d'argents plus que moi venir ici, et comment ils évoluaient, j'ai dit aussi que je dois essayer pour voir* »³¹⁰. Comme on peut l'entendre, le départ vers la ville de ceux que cet ancien villageois jugeait moins fortunés par rapport à lui a produit un sentiment d'infériorité alors qu'il croyait avoir plus des moyens économiques. Continuer la vie au village sachant que ses égaux sont en ville traduirait une acceptation de la situation de pauvreté. Et donc, la démonstration de ses capacités économiques et financières ne pouvait passer que par la reproduction de la même chose à savoir la migration qui, bien qu'elle n'enlève pas le fait qu'il soit allé en ville après eux, elle montre au moins qu'il est comme eux. Gasore s'exprime également :

*Quand on venait pour le marché, on pouvait faire ici 3 jours ou une semaine en train de nettoyer la matière, le coltan, pour avoir plus d'argent. Certains d'entre nous disaient non, je ne peux pas passer toute la semaine chez quelqu'un alors qu'il n'a probablement pas plus d'argent que moi. Alors comme moi-même j'ai mon argent, je dois m'acheter une maison. C'est aussi ça qui fait que les gens viennent à Goma*³¹¹.

On comprend l'hésitation ressentie par les ruraux qui ne veulent pas passer quelques jours chez quelqu'un qu'ils jugent égal. La volonté de l'égaliser exige qu'ils soient possesseurs de leur propre maison ce qui fait d'eux des candidats à la migration. Or, si la possession d'une maison au village pour un migrant est « *l'affirmation et la consécration du moi social* »³¹², elle l'est autant pour un villageois qui possède une maison en ville. Ainsi, la possession d'une habitation en ville permet au villageois non seulement d'égaliser l'autre, mais aussi d'ouvrir la porte de la migration. « *Vu que j'avais déjà ma maison à Goma, j'ai amené ma famille et je suis resté au village parce qu'il n'y avait pas moyen que je puisse rester là-bas avec mes enfants alors que j'ai ma maison à Goma* »³¹³. Ayant déjà un domicile urbain, le villageois emmène sa famille en ville. C'est ce qui fait constater que, « *le fait de disposer d'une habitation (...) encourage la*

³⁰⁹ Voir aussi Hugues Morell MELIKI, Op.cit. p. 338

³¹⁰ Nchizi, Goma 16 mars 2024

³¹¹ Gasore, Goma, 16 mars 2024

³¹² André FRANQUEVILLE, Op.cit., p. 212

³¹³ Mugisha, Goma, 13 avril 2024

migration et augmente sa probabilité à plus de 80 % »³¹⁴. Dans la même lancée, on peut lire que « l'achat ou la construction d'une habitation atteste de la réussite de ceux qui peuvent enfin vivre réellement chez eux en ville »³¹⁵.

En fait, cet égalitarisme loyal de la part des ruraux en situation d'opulence passe par la connaissance de l'autre. Le candidat à la migration se réfère à celui qu'il connaît suffisamment afin de déterminer s'il peut être à mesure de supporter la vie urbaine.

B. Migration comme compétition et tradition chez les acteurs aisés

Il se dégage aussi à partir des entretiens que la migration urbaine s'érige comme une compétition entre les acteurs aisés du milieu rural d'une part et comme une pérennisation d'une tradition spécifique à cette frange de la population d'autre part. Le fait que les ruraux se mesurent aux autres et définissent leurs objectifs proportionnellement à ceux des autres les emballe dans une sorte de compétition au sein de laquelle la ville constitue un parachèvement. Précisons tout de même qu'il s'agit d'un aboutissement qui ne vient pas mettre fin aux rivalités entre acteurs aisés. Il vient juste confirmer qu'ils se distinguent des autres ruraux. Des rivalités continuent ou des nouvelles naissent entre les anciens ruraux non plus comme habitants de la zone rurale mais comme les acteurs aisés ressortissants d'un même village. Au même moment que cette situation constitue une compétition, elle imprime une habitude chez les ruraux qui consiste en ce que tout villageois qui réussit économiquement considère la migration comme une consécration et par conséquent elle devient une tradition.

1. La migration comme compétition entre acteurs aisés

La compétition ici ne consiste pas dans les rivalités entre acteurs afin de remporter le prix ou la victoire par un seul individu ou par un seul groupe, il s'agit plutôt du fait que les ruraux aisés considèrent la migration urbaine comme un objectif que chaque personne doit atteindre. Une sorte de course marathon où certains veulent arriver avant les autres au point que se faire devancer par celui qui est considéré comme moins fort produit une certaine remise en question qui exerce une pression afin de parachever son projet. Redonnons la parole à cette migrante :

Il y a ceux avec qui on discute qui vous disent que c'est quand j'ai vu que telle personne a migré que j'ai décidé de quitter aussi parce qu'il n'a pas de moyens plus que moi. Personne ne vous dit qu'il a migré parce qu'il avait un

³¹⁴ Cosmas Bernard MEKA'A, *Op.cit.*, p. 64, 67

³¹⁵ Mounir ZOUITEN, *Migrations, réseaux familiaux et stratégies d'insertion urbaine des migrants ruraux au Maroc*. Thèse de Géographie, Université de Montréal, 1995, p. 70

*problème quelconque, ou parce que je souffrais ou encore parce que je suis venu me chercher en ville, non. Tout celui qui vous dira qu'il a migré de Ngungu, il aura déménagé parce que son ami l'a fait, et se dit que si je reste au village, les gens diront que je n'ai rien, ils vont me négliger alors que j'ai mes moyens. C'est comme cela que les gens migrent généralement. Il n'y aura personne qui vous dira que je suis venu chercher ma vie ici. Je ne l'ai jamais vu et entendu*³¹⁶.

Ce propos est révélateur d'un autre texte caché de la part des ruraux aisés. Ils ne cautionnent pas de rester au village alors que les semblables partent en ville. Il confirme par la suite que la migration constitue un objectif chez les ruraux aisés dans le sens où chacun d'entre eux la prépare. « *Nous travaillons tous au village mais notre objectif est d'avoir des biens en ville* »³¹⁷. Migrer directement après que l'autre soit parti nécessite l'activation d'un processus qui était déjà en cours. Signalons aussi un aspect qui consiste à accorder à cette réponse un caractère impersonnel et généralisant. Les anciens ruraux cherchent à occulter le caractère mimétique de leur migration. Ils préfèrent mettre en avant le fait qu'ils aient la migration comme objectif depuis une période donnée.

Comme on peut le constater, cette compétition ne signifie pas migrer vaille que vaille. Il s'agit d'une marche où l'arrivée du premier produit une sorte d'émulation chez les autres afin d'éviter de se faire devancer à nouveau. Même les ruraux ordinaires sont attentifs au fait que la migration est un couronnement de tous les autres efforts. Ils la considèrent comme un élément qui vient attester que l'on a déjà tout gagné au village, comme le donne à voir ce récit :

*En fait, tu connais pour nous d'ici chez-nous, on se dit toujours qu'avant d'aller à Goma, tu dois d'abord avoir ta parcelle en ville, tu ne l'as pas encore achetée même si tu as ta maison ici, tu n'as pas besoin d'être locataire à Goma. Il faut d'abord préparer là où tu vivras, il faut penser à ce que tu feras. Si tu vas continuer à travailler ici ou si tu vas créer quelque chose en ville à condition que ta famille se sente à l'aise comme au village. Quand tu n'as pas encore rempli ça, tu dois d'abord attendre et continuer à travailler ici car la vie est facile et c'est facile de trouver un objet que tu veux avoir. Quand tu auras atteint ton objectif, là tu peux migrer comme les autres*³¹⁸.

Ainsi, l'on peut comprendre comment les acteurs aisés arrivent à déclencher la migration d'une manière soudaine après le départ d'un des leurs. A partir de ce propos, il ressort que la migration urbaine, comme un objectif ultime à atteindre à ce niveau, constitue une compétition qui suit un certain nombre d'étapes. Chez les ruraux, toutes ces étapes doivent être franchies avant l'arrivée au risque de subir des conséquences moins honorables. Il faut alors signaler que,

³¹⁶ Habimana, Goma, 04 mars 2024

³¹⁷ Gabiro, Gisenyi, 12 avril 2024

³¹⁸ Niyo, Ngungu, 26 mars 2024

« dans chacune des étapes migratoires qui impliquent des décisions stratégiques pour orienter le cours de l'action, la mobilisation des ressources ou la reconversion de celles pertinentes et adaptées aux contextes augmente la probabilité de succès des opérations liées à la migration »³¹⁹.

Le non-respect de ces étapes qui s'assimile ici à un manque de considération des règles du jeu peut conduire à une disqualification, même lorsque le compétiteur a déjà franchi la ligne d'arrivée, à savoir la ville. Cette disqualification peut être le retour au village comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

2. La migration comme tradition des ruraux aisés

Georges Balandier donne une clarification du concept « tradition » qu'il envisage sous trois aspects dont deux intéressent ce travail. Tout d'abord, il applique la tradition à un système. De ce fait, il l'envisage comme « l'ensemble des valeurs, des symboles, des idées et des contraintes qui détermine l'adhésion à un ordre social et culturel justifié par référence au passé, et qui assure la défense de cet ordre contre l'œuvre des forces de contestation radicale et de changement »³²⁰. Par la suite, la tradition « comme pratique sociale et régulatrice des conduites. Sous cet aspect vécu, elle devient traditionalisme; sa fonction est de susciter la conformité, d'entretenir au mieux la répétition des formes sociales et culturelles »³²¹. On comprend à partir de l'auteur que la tradition renvoie aux actions humaines qui sont posées d'une manière routinière dans le but de se conformer à celles qui ont été produites par les autres.

Il se dégage de ces deux acceptions, la tradition appliquée à un système ou considérée comme une pratique, quelques éléments communs : le premier est le conformisme en référence à un modèle du passé devant une situation à laquelle est confrontée un groupe d'individus. Le second est l'existence d'une lutte de maintien que la tradition mène contre les forces déstabilisatrices qui menacent sa continuité.

Il ne s'agit pas ici de la migration comme une tradition à l'ensemble de tous les ruraux, laquelle supposerait qu'elle soit considérée comme un rituel initiatique qui exige qu'à un certain âge les membres d'une communauté en soient initiés. La tradition dont il est question suppose un recours à une logique rurale habituelle qui voit les paysans nantis de Ngungu migrer en ville

³¹⁹ Monica SCHLOBACH, « L'émigration en action. Activités, stratégies et contraintes d'un couple brésilien middling », in *Diversité urbaine*, vol. 19, 2019, p. 87

³²⁰ Georges BALANDIER, *Sens et puissance : les dynamiques sociales*, Paris, PUF, 1971, p. 105

³²¹ *Ibid.*

après avoir atteint un niveau économique qui les place au-dessus des autres. Cette situation fait que les ruraux grandissent et travaillent avec l'ambition d'accumuler les richesses afin de vivre la citadinité un jour sachant que la pauvreté les condamnera à passer toute la vie au village. Il est alors opportun de considérer le récit suivant à propos :

Je ne pense pas aller en ville dans un avenir proche mais je me dis que quand j'aurai l'argent, quand j'atteindrai un niveau satisfaisant, je ne continuerai pas de vivre ici. Moi aussi, j'irai vivre à Goma car je vois la vie de Goma différente de la vie de Ngungu (...) il me faut encore plus d'argents, je ne peux pas me permettre de migrer pour le moment³²².

On peut se rendre compte à partir de cette déclaration que la migration est une pratique courante chez les ruraux aisés dans cette zone. Les villageois considèrent qu'habiter la zone rurale est dû à l'insuffisance des moyens économiques. La vie au village sert alors de tremplin à l'accumulation qui confère un statut social qui conduit au départ. Une fois l'opulence constatée par les membres de la communauté, l'aisé prend la traditionnelle décision des aisés du village à savoir la migration urbaine : « *Ils partent par leur volonté d'aller en ville et les autres parce qu'ils suivent la tradition de ceux qui sont partis avant dans les mêmes conditions* »³²³. Les points de vue de ces ruraux sont corroborés par les migrants qui affirment faire ce que les autres ont déjà fait par le passé et qu'ils continuent de faire : « *On voit aussi ce que font les autres. On suit les autres qui étaient au village et qui ont eu les moyens avant. On vient à Goma parce qu'aussi certains de nos proches ont quitté le village* ». Cette affirmation montre que la migration n'est pas un acte isolé, il s'inscrit dans une continuité, une habitude propre à la catégorie aisée.

Comme toute tradition, la migration urbaine est confrontée aux forces qui menacent sa continuité. Si elle « *entraîne instabilité et doute dans les représentations et les logiques culturelles* »³²⁴, en ce sens qu'elle constitue elle-même un facteur de changement de l'ordre communautariste rural, la migration se trouve aussi opposée à cette même logique qui lutte contre son maintien. Celle-ci veut dissiper le surplus qui produit tout départ du village. Cet état de choses pousse même ceux qui n'ont pas encore été victimes des pratiques redistributives à penser un projet migratoire. « *La continuité devient alors le moyen de se protéger contre des bouleversements répétés et insécurisants, contre un avenir dont la configuration reste imprécise* »³²⁵. Ces bouleversements répétés qui nourrissent la tradition migratoire des acteurs

³²² Hakiza, Ngungu, 04 mars 2024

³²³ Mihigo, Ngungu, 25 mars 2024

³²⁴ Marie-Laure CADART, « La vulnérabilité des mères seules en situation de migration », in *Dialogue*, Erès, n°163, 2004, p. 63

³²⁵ Georges BALANDIER, *Op.cit.*, p. 109

aisés sont ces actions posées en clandestinité ou en public, visant à supprimer toute forme de supériorité. Somme toute, pour les migrants, « *tu ne peux pas continuer à vivre au village alors que tu as beaucoup d'argents* »³²⁶.

Cette séquence avait pour objectif d'analyser tout d'abord la ville comme une consécration des réussites économiques chez les ruraux. En ce sens, elle a révélé une représentation sociale rurale de la ville. Cette représentation fait de la ville un espace où seuls les riches s'en sortent. Une telle conception montre comment les aisés, tout en confirmant leur appartenance à un monde supérieur à celui du village, entretiennent la perception qui les arrange afin de continuer à garder le statut social qui leur est accordé par les ruraux ordinaires. L'accès aux commodités de la vie urbaine nécessitant aussi un niveau des revenus élevé contribue à maintenir les ruraux dans une attitude craintive de la vie urbaine. Cependant, en nourrissant cette attitude, les aisés installés en ville donnent de plus en plus raison aux autres qui désirent affirmer leur ascendance économique. Cette affirmation passe par la reproduction des mêmes actions posées par les prédécesseurs. Pour y arriver, ce chapitre a montré qu'une certaine course ayant comme objectif de vivre la citoyenneté se crée entre eux. Cette compétition vient par la suite pérenniser une action migratoire qui devient une tradition de la part de la catégorie aisée du village de Ngungu.

³²⁶ Gasore, Goma, 16 Mars 2024

CHAPITRE 4

LA VILLE COMME CADRE DE DISTANCIATION ET DE COMPÉTITION SOCIALES

Littéralement, la distanciation veut dire le fait de maintenir un certain éloignement ou une distance d'avec quelqu'un pour diverses raisons. En sociologie et particulièrement en ce qui concerne cette réflexion, ce concept rentre dans le cadre de la notion de distinction sociale. Car,

*La distanciation suppose la reconnaissance d'une stratification sociale et des distances plus au moins prononcées et activées entre les individus se rangeant au sein d'une société considérée d'abord à partir des divisions sociales, culturelles et territoriales. (...) Elle suppose l'affirmation d'un clivage socioculturel et d'une rupture des normes et d'habitus entre les individus et les groupes sociaux.*³²⁷

Cette notion fait donc référence aux relations de domination qui existent entre les différentes composantes d'une société. Ainsi, la ville, à travers l'occupation des espaces, témoigne des oppositions qui existent entre ses occupants. En effet, « *la structure d'une ville telle qu'elle apparaît à travers la composition sociale de ses quartiers est avant tout marquée par l'opposition entre les quartiers bourgeois et les quartiers populaires* »³²⁸. Si elle peut laisser entrevoir ces différences entre les citadins, d'une part, elle permet d'établir une distance entre les citadins et les ruraux, d'autre part. Chez les ruraux aisés, la ville marque le passage d'un cap vers le bien être qui permet d'établir une certaine distanciation entre le migrant et les personnes restées au village.

I- ÊTRE EN VILLE COMME MATÉRIALITÉ DES LOGIQUES DE RIVALITÉS ET DE CLASSEMENT ENTRE RURAUX AISÉS

La vie urbaine laisse remarquer qu'elle est un aboutissement d'une longue et rude concurrence entre les ruraux aisés. A part le fait qu'elle permet de confirmer l'appartenance à la catégorie supérieure, elle est aussi un moyen de classement. Chez les villageois, un migrant aisé qui quitte la zone rurale est plus riche et témoigne d'une ouverture d'esprit plus grande que celui qui n'a pas migré. En fait, il existe une logique rurale qui veut que la richesse soit aussi couronnée par une mentalité autre que celle du village. La ville est dans ce cas le lieu idéal pour

³²⁷ Anne MUXEL, *L'autre à distance : quand la pandémie touche à l'intime*, Paris, Odile Jacob, 2021, p. 109

³²⁸ Xavier DEBONNEUIL, Michel GOLLAC « Structure sociale des villes », in *Economie et statistique*, n°98, Mars 1978, p. 52

l'évolution mentale au regard de « *la multiplicité et la variété des rencontres inhérentes à la vie urbaine* ³²⁹ ». En effet,

*la ville est un lieu de vie, des rencontres et des contacts d'un habitant avec d'autres personnes de la ville sont multiples et extrêmement nombreux. Ces autres personnes façonnent l'expérience de vie et de consommation et sont perçues sur des traits communs de personnalité (fiabilité, tolérance, amabilité, etc.)*³³⁰.

Ainsi, le départ des uns fait qu'ils soient mieux classés devant les autres. Un tel classement fait d'eux les bénéficiaires des plus grands honneurs et considérations au village, ce qui renforce davantage les rivalités. Deux éléments permettent de comprendre ces logiques. Il s'agit d'habiter la ville ou se comparer aux autres acteurs aisés et la vie urbaine comme cadre de vie du monde d'en haut.

A. Habiter la ville ou se comparer aux autres acteurs aisés

La vie urbaine est aussi structurée par une comparaison entre acteurs aisés. À partir des entretiens, un autre constat a été dégagé : en migrant, l'aisé du village cherche à se comparer aux autres qui sont en ville, tout en confirmant sa supériorité sur les autres personnes de sa catégorie qui restent au village. Il s'agit de devancer les autres qui sont dans la même course. Une fois en ville, le migrant se lance dans une rivalité avec les autres qui sont plus riches. Il s'en suit une émulation permanente entre individus de cette catégorie.

1. Etre en ville, être plus en vue que les acteurs aisés restés au village

Au village et chez les ruraux aisés, un grand prestige est attaché à la vie urbaine. La migration urbaine vient distinguer les acteurs aisés du village en instaurant une hiérarchisation. Ceux qui sont en ville sont alors perçus comme plus riches que ceux qui sont au village. Il faut revenir à ce fragment d'entretien pour s'en convaincre :

Celui qui quittait le village et qui venait vivre à Goma, on savait tous qu'il était riche, qu'il avait des biens. Quand il rentrait au village pour ses activités, les gens le considéraient comme quelqu'un de spécial. Comme nous à Goma, quelqu'un qui vient de Nairobi ou des Etats-Unis, les gens verront que tu as quand même changé et que tu as quelque chose de plus que les autres. Au village aussi c'était la même chose dans cette période. Lorsque

³²⁹ André FRANQUEVILLE, Op.cit. p. 2019

³³⁰ Boris BARTIKOWSKI, Dwight MERUNKA, Abdoulaye OUATTARA, Pierre VALETTE-FLORENCE, « Les villes ont-elles une personnalité ? », *Revue française de gestion*, Lavoisier, n°197, 2009, p. 56

quelqu'un venait de Goma, il était considéré comme quelqu'un de spécial qui était respecté³³¹.

Ainsi, vivre à Goma faisait du villageois un individu spécial. Cette situation pouvait conduire à la migration même si les activités champêtres et minières ramenaient sporadiquement le migrant au village. La perception n'a pas changé. Les considérations honorables et de spécialité dont jouissaient les migrants aisés sont restées les mêmes. Les ruraux n'hésitent pas d'ailleurs à douter de l'aisance de ceux qui ne partent pas en ville. Sur le terrain, un enquêté se confie en ces termes :

Je remarque que ces gens-là que vous croyez qu'ils sont riches, ils ne le sont pas. Parce que s'ils le seraient, ils allaient quitter. En fait, la pauvreté ce n'est pas seulement le manque de moyens mais aussi celui d'une bonne organisation. Celui qui a une bonne organisation c'est quitter ce milieu pour rejoindre les autres³³².

Cet extrait montre que les ruraux attachent une grande considération à la migration comme facteur qui distingue les aisés. On peut aussi constater que le fait de posséder les moyens économiques ou financiers n'est pas suffisant pour jouir de la reconnaissance de la part des autres. La possession matérielle, sans migration, bien qu'elle ne soit pas égale à la pauvreté propre aux ruraux de la classe populaire, est considérée comme un manque d'organisation qui n'est qu'une forme de pauvreté en à croire ce témoignage. Une richesse accomplie ne peut donc être constatée que lorsque l'aisé rejoint ses semblables en ville.

Si ne pas migrer pour l'aisé conduit à une faible considération, la migration apporte plus d'honneur et de respect à l'égard de celui qui est parti en ville même s'il n'a pas plus de moyens économiques comme les autres.

Un patron qui est en ville est beaucoup plus respecté parce qu'on dit qu'il a beaucoup d'argents. En plus de cela, quand il arrive ici, c'est lui qui a la parole devant les patrons d'ici car il les montre les choses qu'ils ne connaissent pas. Lorsqu'il les montre de telles choses, ils se rendent compte qu'ils sont d'un niveau bas par rapport à lui même s'ils peuvent avoir plus d'argents que lui. Il peut ne pas être de leur niveau, il a juste les moyens mais il n'atteint pas les patrons qui sont ici, (...) mais lorsque celui d'ici va lui rendre visite à Goma, quand il lui partage l'expérience de la ville et comment il vit, ses relations avec les grands hommes, il se voit pauvre alors qu'il a les moyens plus que celui qui vit à Goma³³³.

³³¹ Tuyisenge, Goma, 16 Avril 2024

³³² Rutarindwa, Ngungu, 31 Mars 2024u

³³³ Atafazali, Ngungu, 09 avril 2024

Ce propos met en lumière les caractéristiques qui sont accordées aux anciens ruraux aisés qui vivent en ville. Ils sont pourvus de connaissances qui ne sont pas à la portée des personnes aisées du village ; ils bénéficient de l'attention de tous les membres de la communauté, et spécifiquement de celle des autres villageois aisés, à leur arrivée au village. Un autre élément qui découle de ce récit renvoie aux relations que le migrant noue avec des personnes influentes en ville. En fait, au-delà du capital économique, la vie urbaine permet d'avoir accès aux autres capitaux théorisés par Bourdieu. Il s'agit du capital social, capital culturel et du capital symbolique³³⁴. Contrairement aux ruraux restés au village, lesquels semblent ne disposer que du seul capital économique, la possession par le migrant de ces quatre formes de capitaux lui permet de s'imposer et d'assurer sa distinction.

La prise de conscience de la relation de domination qu'entretient désormais le migrant aisé avec les autres ruraux se vit comme un réveil qui produit une sorte de révolte migratoire chez les ruraux aisés. Excédés par cette domination alors qu'ils ont des possessions matérielles, les villageois aisés migrent pour tenter de rattraper les autres.

Plusieurs d'entre eux se sentent intimidés, ne se sentent pas à leur place parce qu'ils sont riches. Ils voient que les gens ne les respectent pas, ne les considèrent pas comme riches au même titre que ceux qui sont à Goma. Ils préfèrent aller en ville parce qu'ils seront traités comme riches. Plus ils voyagent, ils comparent la vie d'ici et la vie en ville, ils trouvent qu'ils ne sont pas à leur place parce qu'ils ont tout le nécessaire pour être là-bas³³⁵.

Ainsi, la migration constitue ici une pratique qui vise à conquérir respect, honneur et grandeur au village, lesquels semblent confisqués par les migrants aisés. Cette migration est un acte par lequel le villageois nanti prouve qu'il ne peut continuer d'être traité comme tout autre rural. Dans cette logique, la ville permet de « *devenir un grand au village, (...) un homme entouré de considération, c'est-à-dire essentiellement jugé en fonction des largesses qu'il dispensera à l'entourage proche ou lointain* »³³⁶. Ces largesses peuvent ici être l'hébergement momentané des ruraux qui sont de passage en ville, les aides accordées ou envoyées aux villageois, les différents partages d'expérience et d'informations avec les autres, etc.

2. La ville ou milieu d'émulation entre ruraux aisés

L'arrivée en ville ne sonne pas la fin des rivalités entre les ruraux aisés. Les compétitions qui structurent la vie au village, sur fond de perception du milieu urbain comme un

³³⁴ Patrick CHAMPAGNE et Olivier CHRISTIN, *Pierre Bourdieu*, Presses universitaires de Lyon, 2012, <https://doi.org/10.4000/books.pul.5109>

³³⁵ Byiringiro, Ngungu, 26 mars 2024

³³⁶ André FRANQUEVILLE, Op.cit. p. 589

couronnement des efforts de réussite, se prolongent une fois en ville entre les anciens ruraux. Dans ce cas, il ne s'agit plus d'habiter uniquement la ville, mais de confirmer davantage que l'on est comme l'autre. Ainsi, s'agit-il, comme le mentionne un enquêté, de « *vivre la vie comme la leur et devenir un proche voisin si possible. Si tel a acheté une ferme et une maison d'une telle valeur, qu'il fasse la même chose* »³³⁷. L'ordre de la rivalité entre anciens ruraux au sein de l'espace urbain est donc aussi à lire, même au niveau du village. Continuer à acheter des fermes ne relève pas seulement d'une rationalité économique, cela implique aussi que le migrant veut conserver son influence et continuer d'être classé parmi les plus riches. Un migrant nous confie qu'il est toujours disposé à acheter les terres de ses voisins au village. « *Même pour le moment s'il peut y avoir un proche ou un voisin qui vend sa terre ou sa parcelle proche de moi, je peux tout faire pour l'acheter et ce n'est pas moi seulement même les autres* »³³⁸. Une telle déclaration montre que les rivalités entre les aisés ne se déroulent pas uniquement en ville. Ils arrivent jusqu'au village. Affirmer que même les autres peuvent aussi l'acheter montre qu'il existe une sorte de prestige qui est attaché à la possession de plusieurs biens au village surtout que les migrants ont affirmé que les parcelles et les terres ne rapportent pas économiquement comme celles de la ville comme vu précédemment. On ne peut donc pas s'empêcher de dire que cet investissement est beaucoup plus lié à la recherche des honneurs qu'au gain économique et il joue sur le classement des acteurs aisés au village.

Cette concurrence qui s'observe au village est en quelque sorte le quotidien de la ville. A partir des autres, les ruraux découvrent que la vie ne se limite pas seulement aux activités agropastorales. Une nouvelle manière de voir les choses naît des contacts qu'ils entretiennent avec les citadins riches. Sachant que leurs possessions ne sont plus visibles en ville où vivent plusieurs personnes de la classe supérieure et plus riches qu'eux, les ruraux cherchent à confirmer leur position sociale en se comparant et redéfinissant les objectifs en fonctions de ceux qui sont plus riches.

*Certains partent parce qu'ici au village ils ne voient pas de concurrents. Tu le sais toi-même la quête de l'argent n'a pas de fin, on veut toujours avoir plus. Quand tu es le plus fort ou soit dans les cinq personnes fortes économiquement dans une entité, tu as l'envie d'aller t'épanouir dans une entité où les gens sont riches plus que toi*³³⁹.

Cet épanouissement vient de cette sorte de compétition qui se crée entre les citadins. Chacun veut atteindre celui qu'il juge plus riche. Toutefois, il arrive que le migrant réalise que

³³⁷ Basindi, Goma, 13 avril 2024

³³⁸ Gabiro, Gisenyi, 12 avril 2024

³³⁹ Hakiza, Ngungu, 04 Mars 2024

les autres ont beaucoup avancé et qu'il ne pourra pas les rattraper. Dans ce cas, la compétition consiste à réduire l'écart entre lui et son unité de mesure.

Quand tu es au village, tu vois que tu es au sommet et que tu as beaucoup d'argents et que tu es devenu une autre personne. Mais lorsque tu arrives en ville, tu constates que ton argent, toute ta richesse que tu voyais beaucoup c'est l'argent de poche de ton voisin ou de ton ami. Quand tu vois des choses comme ça, tu te dis que je dois aussi travailler même si toute ma fortune est l'argent de poche d'une autre personne, je peux peut-être atteindre la moitié de la richesse de mon ami. Parce que dans ce monde tu sais qu'on travaille en imitant les autres³⁴⁰.

On se rend compte que l'arrivée en ville crée une forte émulation chez les ruraux aisés. Car, ils se retrouvent confrontés à l'immense réussite des autres. Contrairement au village où ils se voient grands et au sommet, ils se sentent modestes en ville lorsqu'ils se rendent compte des avancées de leurs rivaux. Ce constat suscite un redoublement d'efforts afin d'atteindre leur niveau.

B. La vie urbaine comme cadre de vie du monde d'en haut

Contrairement au village qui est considéré comme un bastion de gens du « monde d'en bas »³⁴¹, la ville est présentée comme un « monde d'en haut »³⁴². Au fait, « les catégories sociales aisées développent des nombreuses modalités de regroupement socio-spatial, qu'elles soient de courtes durées ou au long cours, qu'elles soient touristiques ou résidentielles à proprement parler »³⁴³. L'espace urbain est donc pour les villageois cet espace où les gens économiquement nantis se regroupent. De ce fait, la migration urbaine devient un acte d'ascension sociale, le passage de la pauvreté à la richesse.

1. Le passage à un niveau supérieur

Pour les ruraux tout comme pour les aisés partis en ville, la migration urbaine est vue comme une ascension sociale. En effet, les ruraux de Ngungu conçoivent la migration vers la ville comme attestation d'un passage d'un monde pauvre à un monde riche et plus diversifié, comme l'indique ce narratif : « Il y a des niveaux. Quand ils arrivent à un certain niveau, ils se disent que mon niveau ici me permet d'aller en ville et ils viennent comme ça »³⁴⁴. Cet extrait souligne que la mobilité vers la ville implique des paliers franchis par les ruraux. Après avoir

³⁴⁰ Nchizi, Goma, 16 mars 2024

³⁴¹ L'expression de Jean Marc ELA, 1998

³⁴² Le monde d'en haut est le titre du livre de Xavier-Laurent PETIT, Casterman, 1998

³⁴³ Hervé Marchal et Jean-Marc STEBE, *Les grandes questions sur la ville et l'urbain*, Paris, PUF, Coll.

Quadrige, 2014, p. 101

³⁴⁴ Mupenzi, Goma, 15 avril 2024

atteint un certain niveau d'accumulation économique qui ne permet plus de demeurer au village, la migration devient l'étape suivante. Ici la vie urbaine se place comme une barre d'échelle qui est située au-dessus des autres barres qui sont en bas qui constituent la vie rurale. Écoutons ce rural :

Je suis au début, je ne peux pas aller en ville. Ici c'est mieux pour moi. Peut-être après avoir atteint le niveau de la ville, j'irai. Parce qu'ici tu peux commencer avec peu d'argents, un petit capital et tu pourras avoir quelque chose à faire. Et en plus, à l'aide de l'environnement dominé par l'agriculture et l'exploitation des minerais, tu peux t'améliorer et monter rapidement. Mais après avoir arrivé à un niveau quelconque, tu peux aller en ville³⁴⁵.

Dans le langage de ce jeune, on peut retenir que la vie urbaine n'est pas encore à la portée de cet acteur qui se considère comme un débutant qui préfère profiter des opportunités que le village lui donne afin d'accumuler davantage des moyens économiques. Il est conscient qu'il n'a pas encore atteint le niveau de la ville et qu'il ne brulera les étapes. Il s'observe une certaine logique dans la migration qui est de commencer d'abord par franchir un niveau après un autre jusqu'à atteindre celui de la ville. En voici ce que cet habitant du village pense de ce niveau de la ville : « *Aller à Goma avec ma famille signifie que j'ai déjà beaucoup d'argents, je m'auto suffis, que je suis pourri d'argents qui me permettront d'aller m'asseoir entrain de bouffer l'argent. Or, je n'ai pas encore atteint ce niveau et je ne peux pas hasarder une vie de souffrance en ville* »³⁴⁶. Comme on peut s'en rendre compte, le niveau de la ville est celui qui vient couronner l'accumulation. Il vient signifier que l'on a dépassé avec succès les autres étapes d'en bas. La ville vient alors constituer un monde supérieur où on ne fait que contempler la grandeur et l'immensité de sa réussite. Ce niveau est celui qui ne demande pas plus de travail, il exige par contre plus de repos car il s'agit d'un sommet sur l'échelle de richesses au village.

La supériorité de la ville est aussi appréhendée à partir de la concentration des activités de diverses natures par opposer au village où prédominent les activités agropastorales et minières.

Ici, si ce n'est pas le sol et le sous-sol, il n'y a pas autre chose que tu peux faire. Mais en ville il y a beaucoup de choses, ils vivent dans un système où tout est marchandise. Tu vois que la ville est au-dessus du village. La ville reçoit nos produits et elle reçoit les produits qui viennent de l'extérieur du

³⁴⁵ Atafazali, Ngungu, 09 avril 2024

³⁴⁶ Niyo, Ngungu, 26 Mars 2024

*pays. Celui qui va là-bas c'est comme si il entrait dans un monde supérieur autre que le nôtre*³⁴⁷.

Si le sol et le sous-sol sont des éléments moteurs de l'économie dans cette zone rurale et sur lesquels les ruraux s'appuient pour se constituer, ils traduisent tout de même à leurs yeux un critère d'infériorisation du village par rapport à la ville. Ainsi, la supériorité de la ville est établie à partir de la diversification des activités. Le caractère inférieur du village est fondé par une absence d'autres activités en dehors de celles liées à la terre. Dans cette logique, le monde supérieur urbain veut dire un espace où il existe plusieurs flux diversifiés d'activités économiques, sociales et culturelles. Il faut en ce sens rappeler que,

*Les villes sont spécialisées dans des activités complexes : production de haute technologie, services supérieurs. Enfin, les villes concentrent la coordination des activités : décision, aide à la décision et contrôle. Les villes sont des lieux de concentration du pouvoir économique. (...) Au plus haut niveau, le pouvoir économique est concentré dans les villes globales, qui coordonnent les activités de portée mondiale. À tous les niveaux, la ville domine, polarise, impose son style*³⁴⁸.

Le passage à un niveau supérieur ne se limite pas à se contenter des seuls acquis du village. Il traduit également la volonté d'accumuler davantage et de profiter de ces opportunités économiques et socioculturelles qu'offre la ville. Etant donné que la personne aisée a dépassé le niveau du village, rester signifierait qu'elle opte pour une posture statique. Migrer permet alors de vivre dans un monde supérieur qui ouvre de nouveaux horizons et consolide la position sociale. C'est ce que tente de souligner cet informateur lorsqu'il révèle que :

*Ils vont à Goma quand ils ont atteint un niveau quelconque et qu'ils veulent encore atteindre un niveau supérieur à celui qu'ils ont. Par exemple pour ceux qui sont dans le commerce, si ici il avait une boutique, il voudra montrer qu'il a les moyens comme ceux qui sont en ville en fin que ceux qui viendront d'ici lui achètent les produits*³⁴⁹.

De ce propos, il ressort qu'après avoir atteint le dernier stade du village, les ruraux cherchent à continuer leur processus d'accumulation. Si pour certains, l'ascension même en ville passe par la continuité des activités au village, surtout pour les agriculteurs et les miniers, les autres profitent des opportunités urbaines. Il s'agit spécifiquement des commerçants pour qui, bien que la migration respecte toutes les étapes comme chez les autres ruraux, migrer a des visées

³⁴⁷ Atafazali, Ngungu, 09 avril 2024

³⁴⁸ Jean-Marie HURIOT, « Villes et économie : les infortunes du savoir » in *Géographie, économie, Société*, vol. 11, 2009, p. 24

³⁴⁹ Atafazali, Ngungu, 09 avril 2024

économiques. Et, cela est expressif de capacités supérieures qui veulent que l'aisé du village aille se comparer aux autres grands commerçants en ville. Ce propos le confirme :

Pour faire les affaires à Goma, il faut d'abord un capital consistant. Après le capital, il y a aussi le loyer qui n'est pas facile. Tous ces calculs me disaient que je ne suis pas encore prêt, je dois encore attendre. (...) Après, j'ai vu que mon argent, le capital que j'avais me permettait d'être en ville et je suis venu³⁵⁰.

De ce fait, pour les commerçants tout comme pour ceux qui travaillent la terre, la migration urbaine-rurale est un passage à un niveau plus haut. Elle est une démonstration de ses capacités à pouvoir intégrer un monde plus grand qui exige encore plus de possessions matérielles.

2. Etre en ville pour habiter un cadre de vie digne de soi

Comme préalable, il convient de souligner que « *La notion de cadre de vie complète celle de conditions de vie en mettant en relation les pratiques et le cadre dans lequel elles s'insèrent, cadre matériel (habitats, infrastructures) d'une part, cadre institutionnel de l'autre (territoires, institutions), donnant ainsi à ces notions une perspective systémique* »³⁵¹. Il en découle que le cadre de vie correspond à un environnement, un paysage qui est construit à partir d'habitats, d'infrastructures et d'institutions qui influent sur la qualité de vie de ses occupants. Ici on ne fait pas allusion au style de vie, il s'agit plus tôt de la structure, de l'organisation de l'espace ou de sa beauté à partir de ses composantes. Or, la beauté de la ville « *est ainsi eurhythmie (...) rythme heureux, qui procède des gestes d'habitations des citadins, plus que de la symétrie des édifices et des grands axes urbains* »³⁵².

En ce sens, chez les *ruraux* de Ngungu, habiter la ville veut dire aussi vivre dans un cadre de vie relatif à son statut social, contrairement au village qui peine à les contenir. En effet, le cadre de vie villageois est considéré inapproprié pour les riches étant donné que l'environnement rural ne permet pas d'accéder aux services sociaux de qualité comme nous l'avons précédemment précisé. On peut aussi le constater avec ces propos :

Ici chez nous, les écoles ne sont pas bien construites comme en ville, il n'y a pas de routes bien construites, les hôpitaux modernes, etc. Si l'Etat peut nous amener tout ça ici, les gens ne peuvent pas aller en ville même ces riches qui pensent être supérieurs parce qu'ils ont monté jusqu'à un certain niveau, ils n'auront pas des raisons de partir. Quand ils voient qu'ils ont atteint un

³⁵⁰Nchizi, Goma, 16 Mars 2024

³⁵¹ Bruno MARESCA, *Op.cit.* DOI : <https://doi.org/10.3917/lpe.001.0233>

³⁵² Benoît GOETZ, « La Beauté de/dans la ville », *Le Portique* [En ligne], 28 | 2012, document 1, mis en ligne le 08 mai 2014, consulté le 14 Juin 2024. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2566> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2566>

*niveau supérieur à celui des autres, ils pensent toujours qu'ils ne peuvent plus partager les mauvaises conditions avec les autres qui seront jaloux et qui risquent de les détruire ou de les déstabiliser*³⁵³.

A partir de ces propos, on peut constater deux choses : le cadre de vie rural et la manifeste volonté des aisés à rejoindre un cadre de vie digne. Le cadre de vie étant attaché au milieu, tous les ruraux, pauvres ou riches, de manière volontaire ou par contrainte, partagent les mêmes conditions de vie au village. Certes les possibilités financières accordent aux aisés un style de vie qui les distingue des autres, mais le cadre de vie rural reste le même pour tous les villageois. Ainsi, après avoir atteint un niveau supérieur, les membres de la catégorie aisée ne veulent plus continuer de vivre dans un monde rural estimant que ce dernier n'est plus adapté à leur niveau. Ils considèrent que le cadre de vie villageois n'est plus propice au regard de leurs statuts. « *Certaines personnes qui ont l'argent voient que cet argent ne les permet pas de vivre dans le milieu où ils habitent* »³⁵⁴.

Ces propos des ruraux sont affirmés par les migrants qui estiment que les moyens matériels exerçaient une pression afin qu'ils rejoignent la ville comme on peut s'en rendre compte : *les moyens que j'ai ne me permettraient plus de continuer la vie là-bas. Je ne suis pas venue ici pour chercher une nouvelle vie ou à cause de mes voisins du village, non. Je suis venue ici pour que je vive une vie normale (...) je n'ai pas voulu rester selon mes moyens qui me poussaient de quitter le village* »³⁵⁵. De cet extrait, il apparaît ne pas viser une « nouvelle vie » exclut la migration comme quête de moyens économiques pour sortir de la pauvreté qui embrigade certains ruraux. Par contre, ce fragment atteste que ce sont les moyens financiers assez accumulés au village qui l'ont poussé à migrer. La « vie normale » est donc celle qui appartient aux gens qui ont des capitaux subséquents.

II- METTRE UNE DISTANCE ENTRE SOI ET LES VILLAGEOIS ORDINAIRES

Si la migration urbaine permet de se soustraire des autres ruraux aisés en les devançant, elle renforce davantage la distance qui existait déjà entre le migrant aisé et le paysan ordinaire. Avant le départ pour la ville, bien que l'acteur aisé ait un style de vie qui n'est pas à la portée de tous les villageois, il partage avec eux un même cadre de vie villageois : un même territoire et les mêmes infrastructures sanitaires, éducatives, routières, sportives, etc. La migration en

³⁵³ Butera, Ngungu, 28 mars 2024

³⁵⁴ Hakiza, Ngungu, 04 mars 2024

³⁵⁵ Habimana, Goma, 04 mars 2024

ville vient non seulement changer l'environnement vital de l'aisé mais et surtout instaurer une distance d'avec les gens du village

A. La ville comme barrière contre les villageois

La ville met une barrière entre les ruraux aisés et les autres ruraux ordinaires. L'éloignement géographique, la distance à parcourir, et l'absence physique du nanti deviennent autant de facteurs qui dissuadent les ruraux ordinaires qui veulent requérir des appuis, des aides ou vivre sous l'aile de l'autre. On peut le constater dans ce propos :

Quand tu as trouvé plus des moyens que les autres dans la famille, ils vont vouloir te déranger. Tu te dis qu'au lieu que ces gens me dérangent chaque jour, je dois aller un peu plus loin de la famille où pour me voir, ils devront engager des dépenses. Que je ne sois pas en famille, je sois dans un milieu éloigné. Ce n'est pas dire que tu quittes la famille, mais tu te mets un peu à côté³⁵⁶.

A partir de cet extrait, on se rend compte que l'aisé mise sur la distance pour dissuader les membres de sa famille qui le trouvent facilement au village. La vie urbaine l'offre la possibilité de prendre son écart avec les membres de sa famille. Désormais pour le trouver, ils devront payer le transport et supporter d'autres dépenses liées au voyage. Cette situation fait de la vie urbaine une barrière en ce sens où les ruraux n'engageront pas des dépenses s'ils ne sont pas rassurés d'obtenir de l'aide. Elle permet également à l'aisé d'avoir un certain contrôle sur les aides à apporter à la famille. Si ces aides étaient spontanées suite au rapprochement au village, elles les sont moins en ville grâce à cette distance.

La ville, et spécifiquement en Afrique, se distingue du village aussi par le caractère onéreux de la vie. Un rapport de la Banque mondiale indique que « *les villes africaines sont aujourd'hui parmi les plus chères du monde pour les ménages et pour les entreprises suite aux coûts élevés des denrées alimentaires, du logement et du transport* »³⁵⁷. Les ruraux de Ngungu voient en cette situation une sorte de barrière qui vient séparer les riches et les pauvres étant donné que la ville devient sélective. Pour eux, la vie urbaine est exclusivement réservée à ceux qui ont les capacités économiques importantes. Ces capacités font qu'ils soient à mesure de supporter cette cherté de la vie par opposition au village qui est considéré comme un espace réservé aux pauvres.

³⁵⁶ Yombo, Ngungu, 09 avril 2024

³⁵⁷ Groupe de la Banque mondiale, Ouvrir les villes africaines au monde, 2017, p. 4. Disponible sur <https://openknowledge.worldbank.org/bitstream/handle/10986/25896/211044ovFR.pdf>

1. Habiter la zone urbaine comme expression du pouvoir de soi

Le concept de pouvoir, pour Sardine Rui,

désigne la capacité de l'acteur individuel ou collectif de contrôler les termes d'une relation d'échange afin qu'elle lui soit favorable. Ni attribut ni possession, le pouvoir se déploie dans des interactions (...): le pouvoir est toute chance de faire triompher au sein d'une relation sociale, sa propre volonté, même contre des résistances ; peu importe sur quoi repose cette chance³⁵⁸.

Par pouvoir de soi il convient d'y voir, en premier, les capacités matérielles dont dispose le villageois aisé. Pour l'acteur et les autres ruraux, habiter la ville constitue une démonstration de force, une expression de l'ampleur de ses capacités économiques, ainsi que l'aptitude à pouvoir s'octroyer une vie similaire aux autres riches. Telle est l'approche que met en jeu ce fragment d'entretien d'un informateur :

Quand quelqu'un vient d'avoir l'argent, il peut même acheter une maison de 200 voire même 500 milles dollars. Parce qu'il veut que les gens du village voient qu'il a l'argent et qu'il peut vivre une vie comme celle du gouverneur. Qu'il vive là où sont les autres hommes forts comme les honorables, les puissants opérateurs économiques qui sont comme lui et qui ont eu l'argent avant lui³⁵⁹.

À partir de ces propos, habiter l'espace urbain est une démonstration de la puissance économique de la part des ruraux aisés. Il s'agit ici de vouloir non seulement justifier son acte migratoire dans un milieu rural où le quitus à la migration est accordé aux riches, mais surtout de montrer ses capacités à pouvoir imposer sa volonté. On remarque dans ce propos aussi la volonté d'habiter dans un même espace avec les personnes puissantes et y mener une vie comme la leur. De même, dans une certaine mesure, il s'agit aussi de confirmer son pouvoir à l'image de certains décideurs. Un enquêté mentionne à propos que : « *Je fais travailler mes anciens collègues de classe et quand je suis au village, je suis leur chef, ils me voient comme un roi. Lorsqu'ils entendent que je vais à Kinshasa dans la capitale, ils me voient comme un grand monsieur* »³⁶⁰. Le fait d'habiter dans un même espace que les autorités le rend puissant au village et constitue aussi une manière de prouver son pouvoir. Etre considéré comme chef ou

³⁵⁸ Sandrine RUI, « Pouvoir » in Serge PAUGAM (dir.) *Les 100 mots de la sociologie*, coll. Que sais-je ? Paris, PUF, 2010, p. 85.

³⁵⁹ Basindi, Goma, 13 avril 2024

³⁶⁰ Idem

comme roi selon ses dires est lié au fait qu'il partage les mêmes conditions avec les détenteurs du pouvoir.

Le pouvoir signifie aussi la possibilité que dispose l'acteur à opérer un choix sans aucune forme de contraintes. Contrairement aux pauvres qui sont contraints de vivre au village où les conditions de vie sont précaires, le pouvoir de soi s'exprime aussi par le fait que chez les ruraux aisés « *le choix du lieu de résidence est une variété de possibles* »³⁶¹. Écoutons ce témoignage : « *Ce sont les moyens qui te poussent. Quand tu te rends compte que tu as l'argent qui peut te permettre de vivre là où tu veux, tu peux aller même en Europe si tu veux. Tout dépend de tes moyens financiers* »³⁶². Comme on peut s'en rendre compte, le migrant dispose de plusieurs possibilités à choisir sa zone de résidence. Il n'est pas obligé de rester au village ou stoppé dans ses intentions de migrer par l'absence des moyens nécessaires. Il en est de même pour cet autre qui trouve moins nécessaire de vivre au village alors qu'il a déjà une résidence en ville. « *Lorsque vous travaillez et que vous trouvez l'argent qui peut vous permettre de vivre en ville. Disons, l'argent qui te permet d'acheter une maison, de construire, tu te rends compte que c'est inutile de vivre au village alors que tu as l'argent, tu as déjà une maison en ville* »³⁶³. De ces propos, on peut comprendre que les ruraux aisés opèrent un choix entre vivre au village et vivre en ville.

En dehors des capacités matérielles et des possibilités d'opérer un choix entre la vie rurale et la citadinité, le pouvoir de soi signifie aussi disposer de l'autorisation ou de la permission à faire quelque chose. Dans ce cas l'argent autorise les aisés à migrer. « *Si tu as l'argent et que tu réalises que tu es déjà économiquement fort plus que tous tes voisins, cet argent ne t'autorise pas à demeurer ici* »³⁶⁴. Pour ce paysan, la force économique que détient une personne peut l'autoriser à rester ou à partir en ville. Si les ruraux ordinaires ne peuvent pas se permettre de migrer en temps voulu, les acteurs aisés peuvent migrer à tout moment étant donné qu'ils sont détenteurs de ce pouvoir. On peut dire que le pouvoir « *est avec l'argent et l'influence, l'un des moyens dont l'acteur dispose pour parvenir à ses fins dans toute interaction* »³⁶⁵.

C'est cette absence du pouvoir, acquis grâce aux moyens matériels, qui maintient les autres ruraux ordinaires au village. En fait, « *Moi-même je me dis que c'est bon d'aller en ville*

³⁶¹ <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/cadre-de-vie> consulté le 14 Juin 2024

³⁶² Habimana, Goma, 04 mars 2024

³⁶³ Tuyisenge, Goma, 16 Avril 2024

³⁶⁴ Hakiza, Ngungu, 04 mars 2024

³⁶⁵ Talcott PARSONS, 1969, cité par Sandrine RUI, « Pouvoir » in Serge PAUGAM (dir.), *Op.cit.* p. 85

*mais je n'ai pas ces moyens. En tout cas, mes moyens ne me le permettent pas mais la ville c'est un bon milieu. A Goma ça va mais mon état ne me le permet pas »*³⁶⁶. Cette déclaration est un aveu d'impuissance à pouvoir vivre en ville, malgré l'admiration exprimée pour l'espace urbain.

2. Un espace de vie qui exclut les populations sans stabilité financière

Si la vie urbaine constitue une expression du pouvoir de soi c'est aussi parce qu'elle est en même temps défavorable aux populations moins fortunées. Les ruraux considèrent que la ville est propice à une certaine frange de la population. Ceux qui migrent sans stabilité financière ne sont pas célébrés. D'ailleurs, certains villageois admettent difficilement l'idée d'une migration rurale-urbaine pour les pauvres. Ils soutiennent à ce propos que :

*Je ne pense pas qu'il y ait quelqu'un qui peut penser à aller à Goma sans avoir les moyens suffisants. Et s'il peut exister, je le considérerais comme un malade mental car personne ne peut prétendre aller vivre en ville sans plus de moyens. On ne peut pas se réveiller un jour et se dire qu'on part seulement en ville. C'est impossible*³⁶⁷.

La réaction de ce villageois qui qualifie de malade mental celui qui pourrait migrer en ville sans assez de moyens constitue une illustration de l'image de la ville exclusive qu'ont les ruraux. Elle se fonde sur le fait que tout soit payant en ville contrairement au village où la vie est moins coûteuse comme nous l'avons vu. Ainsi, comme le rappelle un enquêté, la migration pour un paysan ordinaire « *n'est pas facile, c'est impossible d'ailleurs puisqu'en ville tout c'est l'argent pendant qu'au village on peut toujours vivre sans beaucoup d'argents, en tout cas on ne peut pas venir en ville sans moyens. Il faut disposer des moyens »*³⁶⁸. L'une des raisons qui font que les ruraux ordinaires considèrent la ville comme un cadre de vie exclusivement réservé aux nantis est que « *les personnes pauvres ne réussissent pas à s'adapter à la modernisation de la société »*³⁶⁹. Certainement parce que la modernité exige un ensemble des moyens que les populations instables ne sont pas à mesure de posséder.

L'exclusion des ruraux financièrement instables signifie aussi tirer vers le bas ceux qui ont migré sans s'être sérieusement préparés. En effet, dans la ville « *les riches s'enrichissent pendant que les pauvres s'appauvrissent »*³⁷⁰ souligne Nicolas Nahum dans son article qu'il

³⁶⁶ Yombo, Ngungu, 09 avril 2024

³⁶⁷ Hakiza, Ngungu, 04 mars 2024

³⁶⁸ Remera, Goma, 14 février 2024

³⁶⁹ Louis FAVREAU et Lucie FRECHETTE, « Pauvreté urbaine et exclusion sociale. Les nouvelles figures du travail social auprès des personnes et des communautés locales en difficultés », in *Service social*, vol. 44, n°3, 1995, p. 72

³⁷⁰ Nicolas NAHUM, « L'orgueil des villes, in *Cités*, n°80, 2019, p. 109

intitulé « *l'orgueil des villes* ». Cet orgueil dont parle l'auteur fait que la ville ne soit pas réceptive à n'importe quelle personne spécifiquement celle qui n'a pas encore atteint un niveau économique élevé. Les ruraux évitent de se retrouver dans une situation où peu de moyens les rendraient vulnérables et les exposeraient à un retour au village comme certains d'entre eux qui se sont précipités comme on peut s'en rendre compte :

Il y a ceux qui quittent subitement dans la pauvreté par exemple il a cultivé les pommes de terre et par grâce il a eu une récolte suffisante et il s'est retrouvé avec quelques moyens et se précipitent pour Goma. Soit il a trouvé deux milles, trois milles ou cinq milles dollars, il dit que je ne suis plus quelqu'un qui doit rester à Ngungu et il va en ville. Il n'a pas de maison là-bas, il n'a rien, il part seulement louer la maison et après avoir consommé l'argent dans 3 ou 4 mois, l'argent finit et il rentre encore. On ne peut pas manquer dix personnes qui se sont retrouvées dans pareille situation³⁷¹.

Ce récit d'un paysan montre comment le retour de ceux qui sont partis en ville permet aux autres ruraux d'être sur leurs gardes. Ils refusent de connaître ce même sort. Ce retour au village, bien qu'il apparaisse comme une décision judicieuse après un échec, ce qui traduit le refus d'une vie de souffrance en ville, est accompagné « *d'un sentiment de honte, de culpabilité et d'humiliation chez le migrant* »³⁷². Sachant que la migration implique les moyens conséquents, les ruraux préfèrent évoluer au village au lieu de vivre difficilement en ville ou de se faire vomir par elle. Pour en comprendre davantage, le jeune Thomas s'exprime :

Je pense qu'un jour j'irai en ville mais c'est encore loin parce que mes moyens, même si je ne suis pas pauvre, sont encore trop bas. Ici où je suis, je subviens à mes besoins mais si je vais en ville je me retrouverai pauvre et je verrai que tout ce que je pensais avoir comme richesse est peu et nul alors qu'ici je suis un homme qui est compté parmi les autres³⁷³.

De ce qui est dit, ce jeune du village ne veut pas migrer par crainte que la ville ne rabaisse son niveau. Il pourrait perdre le peu de moyens à sa disposition ou le fragile statut social qu'il commence à se construire. Etre compté parmi les autres au village n'est ainsi pas suffisant pour habiter la ville. Etant hostile aux pauvres, la vie urbaine exige « *des moyens qui vous permettent de ne pas être négligé alors que vous avez déménagé. C'est une honte d'être négligé alors qu'on a quitté le village* »³⁷⁴.

³⁷¹ Mpoze, Ngungu, 25 mars 2024

³⁷² Doudou GUEYE et Amadou MBALLO, « Retour et réintégration des migrants : le rôle de la famille et de la communauté », in *Sozialpolitik.ch*, vol. 2, 2023, p.6. <https://doi.org/10.18753/2297-8224-4444>

³⁷³ Butera, Ngungu, 28 mars 2024

³⁷⁴ Habimana, Goma, 04 mars 2024

La ville comme espace d'exclusion pour les ruraux moins fortunés s'explique aussi par l'absence des opportunités d'emplois. Déjà, les citadins sont confrontés au chômage alors qu'ils sont plus qualifiés que les ruraux. En effet, les données récentes du Bureau International du Travail, (BIT) indiquent qu'en « *RDC le chômage reste un phénomène urbain touchant en majorité les jeunes de 15 à 24 ans, avec un taux estimé à 15, 85%, contre 9,37% pour les adultes* »³⁷⁵. Dans un tel contexte, les ruraux ne peuvent rien espérer de la ville en termes d'emplois. Certes, les jeunes qui finissent les études rentrent au village en raison des opportunités qu'il présente. Mais, les autres jeunes qui décident de migrer en ville n'hésitent pas aussi à rentrer après un certain temps, comme le note ce récit :

*Il y a quelques jeunes adolescents qui après avoir trouvé peu d'argents dans les carrières minières pensent qu'en ville tout le monde est œuvré. Ils croient qu'ils vont trouver à faire là-bas mais ils rentrent ici après un moment surtout quand ils commencent à réaliser que la vie n'est pas facile en ville. Quand il voit que la vie n'est pas telle qu'il la croyait, il se dit qu'il n'y a aucune raison de rester en ville, il rentre au village et il cherche les moyens dans les carrières minières, l'agriculture ou l'élevage parce qu'il n'a pas trouvé ce dont il est parti chercher en ville.*³⁷⁶

Ainsi, les jeunes ruraux qui sont attirés par la ville se retrouvent dans un environnement opposé à la pauvreté et dans lequel les opportunités sont davantage réduites pour les moins qualifiés issus du village. Ainsi, il devient difficile de rester en ville quand il y a pas d'espoir d'emploi alors que le village offre les possibilités de revenir en ville plus tard après avoir atteint un niveau jugé supérieur. Devant cette exclusion urbaine, les ruraux, adultes ou jeunes, n'ont pas assez d'alternatives si ce n'est d'accumuler les richesses au village afin de migrer comme acteurs aisés une fois toutes les conditions réunies.

B. Etre en ville pour faire des affaires dans des milieux concurrentiels

La célébrité au village ne rend pas seulement les ruraux aisés victimes des mécanismes de redistribution. Elle les empêche aussi de pouvoir se dépasser, car le village les considère déjà comme des personnes supérieures. Dans ce cas, migrer en ville constitue un acte par lequel le nanti se décide de vivre dans un environnement concurrentiel qui lui permet d'acquérir des compétences autres que celles dont il dispose au village.

³⁷⁵ Nakuno BELEMBA, « Déterminants du chômage en République Démocratique du Congo : une analyse empirique de 2001 à 2020, in *Journal of Academic Finance*, vol.14, n°1, 2023, p. 102

³⁷⁶ Butera, Ngungu, 28 mars 2024

1. Entreprendre dans un milieu qui exige des compétences absentes chez les villageois

Le village est considéré comme le meilleur endroit pour entreprendre les activités génératrices de revenus au regard des opportunités qu'il offre. Il convient à cet effet de souligner que: « *Le village te permet de bien commencer et de réussir ta vie* »³⁷⁷, ou « *le village m'a été très utile au début. Quand j'ai commencé mes activités, c'est le village qui m'a donné mon capital* »³⁷⁸, ou encore « *le meilleur endroit pour se battre c'est au village, tu fais de ton mieux pour avoir quelque chose là-bas, une base qui pourra te permettre d'avancer* »³⁷⁹, etc. Ainsi, chaque migrant aisé représente le village comme un espace créateur de richesses. Cependant, ces différentes affirmations font constater qu'à un certain niveau de l'évolution de l'acteur, il cesse de jouer le rôle primordial dans la constitution des capitaux et cède sa place à la ville. Ce transfert de rôle entre ces deux entités est dû au fait que, d'une part, la première est importante au début à travers ses atouts économiques. Mais, elle n'est pas à mesure de contenir les catégories aisées une fois qu'elles ont franchi un important seuil d'accumulation. Les membres de cette frange deviennent plus exigeants et sollicitent ce que le village est incapable d'offrir. D'autre part, l'orgueil de la ville fait qu'elle s'oppose aux paysans moins riches, tout en proposant aux acteurs aisés plus d'opportunités et de compétences absentes au village.

L'une de ces compétences est la capacité que donne la ville à pouvoir fructifier ses économies :

*Quand vous avez trouvé l'argent jusqu'à un certain niveau, vous devez aller fructifier ça. Tu vois, tout ce que tu peux investir à Goma, tu ne peux pas le faire dans un village. Alors quand tu as atteint un niveau qui te permettra d'investir et de travailler à Goma, tu peux déménager car là-bas, il y a plus d'intérêts*³⁸⁰.

On comprend que si le village permet d'avoir les capitaux, il n'est pas à mesure de les faire produire comme la ville. Cette capacité est attachée à la diversité des activités économiques qui est le propre de la ville contrairement au village où les domaines d'investissement sont réduits aux activités agropastorales. En ville, les migrants aisés se lancent dans toutes formes d'activités :

Moi, je construis une école (...), les autres viennent avec beaucoup des moyens et deviennent des commissionnaires des parcelles, les autres les commerçants qui vont à Kampala ou à Dar-Salam, les autres deviennent des*

³⁷⁷ Habika, Goma, 14 février 2024

³⁷⁸ Nchizi, Goma 16 mars 2024

³⁷⁹ Bizimana, Goma, 14 février 2024

³⁸⁰ Hakiza, Ngungu, 04 mars 2024

*commissionnaire de parcelles dans ce sens veut dire celui qui achète des grands espaces de terrain pour faire le lotissement.

*commerçants des véhicules alors qu'ils viennent de chez nous, les autres viennent et font la production des vins, ici il y a les usines de production des vins*³⁸¹.

Ce témoignage montre que ces anciens ruraux profitent au maximum des opportunités de la ville dans les domaines différents qui ne se trouvent pas dans la zone rurale. Ce texte montre également que le milieu urbain donne des compétences à développer les nouvelles connaissances. Il ne s'agit pas de connaissances en matière entrepreneuriale uniquement comme on peut le lire, il est aussi question de la gestion des ressources, chose que le village ne pouvait pas les assurer. Écoutons ce monsieur :

*Lorsque j'étais au village, je ne connaissais pas comment garder mon argent. Mais lorsque je suis venu ici, la ville m'a appris à mieux gérer l'argent. Au village, je n'avais pas de calculs, je mangeais sans calcul mais quand je suis arrivé ici, les choses ont changé par ce qu'en ville on achète toute chose et il faut avoir une intelligence pour s'en sortir. Donc, la ville augmente quelque chose de plus. Il y a des choses que je connais personnellement par ce que je suis ici. Au village, même avec l'argent, vous êtes toujours pauvre. Tes pensées ne sont pas différentes de celles tes voisins pauvres*³⁸².

En fait, la vie urbaine permet aux migrants de développer un certain nombre des compétences qui les permettent de bien s'insérer dans la société et ainsi pouvoir être compétitifs. Si le migrant estime qu'au village il mangeait sans calcul c'est parce qu'il avait atteint un niveau de sommité où il se voyait seul, loin des autres. La faiblesse dans la gestion de ses finances peut aussi s'expliquer par le fait qu'il n'avait pas de personnes avec lesquelles se mesurer étant lui-même un modèle pour les autres. Maintenant qu'il est en ville, il voit qu'il était pauvre même avec ses moyens économiques. Cet ensemble de connaissances susceptibles d'être reçues en ville influe sur la décision migratoire des ruraux aisés qui désirent, on doit le rappeler, de prendre une distance d'avec les autres paysans.

2. Vivre en ville comme ouverture des portes de l'étranger

Habiter la ville suppose aussi entrer en contact avec les hommes et les femmes venus d'autres pays afin de connaître et s'informer davantage de ce qui se passe ailleurs en matières entrepreneuriales, commerciales ou culturelles. Un villageois dresse une fresque comparative entre village et ville à propos :

Au village, vous pouvez avoir l'argent mais vous restez sous informé parce que même la mentalité est à un niveau trop bas. Vous ne pouvez pas développer cette richesse. Mais en ville, vous rencontrez les gens qui viennent

³⁸¹ Mugisha, Goma, 13 avril 2024

³⁸² Ndayambaje, Goma, 16 avril 2024

*même de l'extérieur du pays. Au village, vous êtes limité. Vous savez que l'on mange, les enfants étudient, vous ne pouvez même pas songer d'envoyer les enfants à l'étranger. Mais en ville les gens sont informées, il y a des rwandais, des ougandais, tanzaniens, etc. Plus il y a plusieurs personnes qui viennent des différents pays, le comportement change*³⁸³.

De cette fresque, il apparaît que l'espace urbain constitue une ouverture sur le monde extérieur, contrairement au village dont « la majorité est constituée par une tribu ou deux tribus seulement »³⁸⁴. Bien que cette situation n'empêche pas les ruraux d'évoluer, elle les prédispose à la sous information culturelle ce qui rend le changement mental lent comparativement à la ville. « A Goma, on accède aussi facilement au changement de mentalités dans le sens que quand vous mariez votre culture aux cultures des autres venus de quatre coins de la république ou du monde, vous vous sentez quand même civilisé »³⁸⁵. Dès lors, la rencontre avec ceux qui viennent des pays différents contribue au changement des comportements des ruraux.

Subséquemment, la citoyenneté socialise le migrant à une vie cosmopolite qui lui permet d'anticiper sur les difficultés liées à l'inadaptation à la réalité étrangère. C'est à ce sujet qu'un informateur confiait : « On vient en ville surtout pour que les enfants puissent avoir une autre image de la vie. Si aujourd'hui ou demain, on se décide de lui envoyer à l'étranger ou s'il arrive d'obtenir la bourse d'étude à l'étranger qu'il ne soit pas dépaysé, qu'il ne soit pas étranger à la réalité de la ville »³⁸⁶. Ce fragment révèle que, pour certaines personnes aisées de l'espace rural, l'idée d'envoyer un enfant à l'étranger existe dès la conception du projet de migration. La ville est alors le meilleur endroit de préparation pour une éventuelle migration scolaire de l'enfant, étant donné qu'elle lui permet de voir la vie sous ses différents aspects.

Si pour ce parent l'idée de préparer l'enfant à une éventuelle migration scolaire internationale existe depuis le départ du village, les autres conçoivent l'idée suite à l'ouverture d'esprit que la ville offre. Cet acteur l'atteste : « on envoie les enfants étudier à l'étranger mais quand on est au village, on pense qu'envoyer l'enfant à Goma c'est déjà la fin. Ici vous pensez aussi que votre enfant peut étudier à l'étranger, dans un autre pays(...) Mon fils aîné est à Bujumbura »³⁸⁷. Pour ces parents, la vie urbaine donne des capacités d'adaptation à une vie étrangère. Elle est perçue comme un centre de transit pour ces enfants qui, après un moment, sont envoyés à l'étranger.

³⁸³ Byiringiro, Ngungu, 26 mars 2024

³⁸⁴ Remera, Goma, 14 février 2024

³⁸⁵ Remera, Goma, 14 février 2024

³⁸⁶ Habimana, Goma, 04 mars 2024

³⁸⁷ Gasore, Goma, 16 mars 2024

Les enfants ne sont pas les seuls pour qui la ville constitue une porte pour l'étranger. Elle agit aussi en tant que tel chez les commerçants, qu'il s'agisse de ceux qui sont dans la mine ou dans les manufactures. Chez les miniers, la ville permet de raffiner les minerais et de fois de les envoyer à l'étranger. C'est en ce sens qu'un exploitant minier parle de ses collègues de travail : « *Quand ils viennent avec leurs colis du village ici à Goma, on a la façon de les traiter afin d'avoir plus d'argent, les autres exportent leurs colis à l'étranger. Voilà pourquoi ils préfèrent habiter à Goma* »³⁸⁸. Ce témoignage rend compte de la facilité que donne la ville pour l'exportation de la marchandise. Autant la ville permet de faire le toilettage de leurs produits miniers, autant elle facilite leur envoi à l'extérieur du pays. Il en est de même pour les commerçants des produits manufacturés pour qui la ville permet l'importation d'articles de qualité. En fait, « *les commerçants viennent renforcer leurs activités en ville ou commencer d'aller à l'étranger* »³⁸⁹. La portée d'une telle posture apparaît dans les récits dans lesquels certains confient que :

*Je quittais Ngungu, je passais par Goma jusqu'à Kampala. Quand la marchandise arrivait à Goma, j'étais obligé de venir ici pour le chargement parce quand on va à Kampala, on laisse la marchandise là-bas qui peut arriver trois ou quatre jours même une semaine après. De fois, trouver un camion pour le transport prend beaucoup de temps. J'ai dit que je dois prendre une décision. J'ai dois chercher une porte ici et commencer mes activités à Goma*³⁹⁰.

À partir de ce témoignage, il apparaît que l'acteur avait un double travail. Après le dédouanement de sa marchandise, il devait attendre longtemps avant de rejoindre le village. S'il allait déjà à l'extérieur du pays avant la migration, vivre à Goma lui accorde la facilité de faire ses affaires et réduit un certain nombre de difficultés liées à la longueur du trajet, au coût de transport et aussi au temps que prenaient toutes ces opérations. Tout compte fait, pour les ruraux, la zone urbaine donne plus de possibilités d'aller à l'étranger par rapport au milieu rural.

Cette dernière réflexion avait pour objectif d'analyser la ville comme un espace qui permet aux catégories aisées de prendre leur distance d'avec les autres ruraux ordinaires. Il était question de montrer qu'à partir des rivalités et compétitions qui naissent entre ruraux, la vie urbaine est un passage à une étape qui permet au migrant aisé d'attester sa supériorité sur le reste de la population rurale. Cette supériorité n'est pas uniquement confirmée par un départ en ville. Elle est aussi par l'environnement matériel qui est désormais proportionnel aux avoirs

³⁸⁸ Gasore, Goma, 16 mars 2024

³⁸⁹ Bakunzi, Goma, 13 Avril 2024

³⁹⁰ Nchizi, Goma, 16 mars 2024

matériels et financiers de l'acteur. Ce chapitre a aussi montré comment cette distance est favorisée par le caractère sélectif de la ville. En effet, il a été vu que la ville n'agit pas de la même manière chez les pauvres et chez les riches. Elle se montre répulsive pour les individus qui n'ont pas une base économique stable, alors qu'elle est généreuse pour les acteurs aisés. D'un côté, cette générosité qu'elle propose aux ruraux aisés se matérialise par de nouvelles compétences, capacités et connaissances en matière de gestion des ressources et d'entrepreneuriat qu'elle leur offre, grâce aux contacts avec les personnes venues de différents milieux. De l'autre côté, elle se matérialise par l'ouverture au monde extérieur qu'elle met à leur portée au moyen de socialisation urbaine, laquelle les prépare à s'adapter à la réalité des environnements cosmopolites et multiculturels.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Cette étude examinait la migration rurale-urbaine des catégories dites aisées du village Ngungu. Une telle entreprise se justifiait par le fait que, la littérature dominante considère cette migration comme l'apanage des pauvres, lesquels sont attirés par la vie urbaine dans leur quête de meilleures conditions de vie. Une telle posture s'ancre dans un descriptif qui présente le milieu rural comme un ensemble plus ou moins homogène ayant un même style de vie dont le tableau récapitulatif est l'absence d'infrastructures, de commodités et de perspective d'emplois rémunérés pour l'épanouissement social, culturel et économique des habitants. Cette situation qui restitue ce qui est considéré comme des conditions de vie dégradantes propre du village africain, nourrit les projets de mobilité pour la ville. Cependant, cette lecture exigeait d'être relativisée, même marginalement. Car, l'observation de Ngungu, village qui dispose d'atouts agricoles et miniers, met en scène une catégorie d'acteurs qui, malgré leur accumulation des richesses grâce aux secteurs minier, agricole et pastoral, s'adonnent à la migration vers la ville alors que les pauvres semblent ne pas être intéressés. Dès lors, il fallait donc chercher à savoir les imaginaires et faits de la ville qui travaillent cette catégorie spécifique de la population. A titre spécifique, il était important de savoir, d'une part, pourquoi cette frange de la population qui apparaît vivre dans de bonnes conditions, par rapports aux autres, dans un village potentiellement riche, se décide de migrer en ville alors que celle-ci est confrontée à de nombreux défis. D'autre part, pour mieux illuminer les enjeux de cette mobilité, il fallait saisir ce qui explique qu'une autre part de ces ruraux aisés ne soit guère tentée par cette même migration urbaine, alors qu'elle possède aussi des richesses. Une telle configuration formalisait la nécessité d'avoir une explication autre que celle qui est attachée à la migration rurale-urbaine pour des raisons de pauvreté comme consacrée par les hypothèses dominantes de la littérature.

Subséquentement, pour essayer d'accéder à l'intelligibilité de ce phénomène l'hypothèse formulée considérait que, la migration rurale-urbaine de membres de la catégorie aisée de Ngungu s'explique par le fait que vivre en ville constitue un signe de réussite économique qui permet de confirmer son appartenance à une catégorie supérieure ; l'acte de migration urbaine est alors un acte de distinction sociale. Pour mettre à l'épreuve des faits cette réponse provisoire formulée, une approche méthodologique qualitative s'imposait. En effet, elle paraissait pertinente dans la mesure où elle réhabilite la parole des acteurs de la catégorie aisée et ceux de la classe populaire (précarisée) ; elle permettait aussi d'écouter les langages locaux sur le phénomène et d'observer faits et gestuels y relatifs. Le but était de faire une interprétation et d'essayer de trouver une explication à partir de l'analyse des logiques rurales qui se construisent autour des mobilités de la classe supérieure au village et ce à partir des récits individuels. A cet effet, la mobilisation des entretiens semi directifs et de l'observation directe, ossature de cette

approche, a permis des analyses dont les principaux résultats tentent d'éclairer le phénomène questionné.

En premier lieu, les analyses ont permis une catégorisation compréhensive des ruraux aisés concernés par la migration vers les villes. Il s'agit d'agriculteurs, d'éleveurs, d'artisans miniers et de commerçants qui excellent dans leurs secteurs respectifs et, de ce fait, accumulent assez divers capitaux. Au regard de leurs possessions matérielles, ils ont un style de vie qui n'est pas commun à tous les villageois. Ils choisissent des objets qui sont coûteux aux yeux des autres. Qu'il s'agisse du mode d'alimentation et de l'habillement, de soins de santé ou d'éducation, les acteurs aisés ont une vie qui les place à l'écart de la majorité de la population rurale. Si ce style de vie accorde reconnaissance et considération de la part des ruraux aux prises avec la pauvreté, celles-ci sont renforcées par leur présence et investissements dans toutes les initiatives de la vie communautaire.

Cependant, le niveau d'accumulation appelant à plus de conditions matérielles favorables pour davantage d'épanouissement, le village ne peut toujours y répondre. Cette incapacité de l'espace rural à satisfaire des demandes toujours plus grandes de la classe supérieure nourrit la quête d'un cadre de vie qui offre les possibilités absentes du village. Ainsi, comme toute motivation, celle de migration urbaine est suscitée par la volonté de satisfaire des besoins³⁹¹. Cette incapacité à donner satisfaction aux besoins non économiques des ruraux aisés fait du village un espace répulsif. Cette répulsion est liée tout d'abord à l'absence des commodités assorties aux avoirs de ces acteurs. Si les acteurs ordinaires essaient de normaliser la carence des infrastructures de base, les villageois aisés estiment que le village en manque, non seulement en nombre suffisant mais aussi certaines n'existent tout simplement pas. Cette absence totale de certaines infrastructures importantes ne permet pas au village, malgré ses atouts économiques, de développer un cadre de vie réjouissant. De ce fait, les aisés se trouvent contraints de partager avec les autres un même cadre de vie étant donné que le milieu rural ne leur laisse ou donne pas l'occasion de jouir de leurs richesses alors qu'ils en ont envie.

Par ailleurs, le caractère répulsif de la zone rurale face à cette catégorie n'est pas uniquement lié aux infrastructures. Il est aussi attaché à certaines pratiques et activités à logique communautariste. En fait, face à l'ascension fulgurante de certains, la volonté du village de savoir ce que l'aisé fait avec ses avoirs créent des conflits et des agressions de plusieurs natures.

³⁹¹ Pascal MOULETTE, Olivier ROQUES, Luc TIRONNEAU, et Laïla BENRAÏS-NOAILLES, « La motivation au travail : Les théories des besoins », in Pascal MOULETTE, Olivier ROQUES, Luc TIRONNEAU (dir.), *Gestion des ressources humaines*, Paris, Dunod, 3^e édition, coll. Maxi Fiches, 2019, p. 131

Les ruraux aisés se retrouvent confrontés à une masse communautaire qui veut exercer un droit de regard sur leurs avoirs et les contrôler. Ce contrôle est une forme de renseignement qui vise à savoir s'il y a les membres de la communauté qui bénéficient des biens de la personne aisée. Une guerre d'accès aux ressources de la part des ruraux ordinaires, d'un côté, et de résistance de la part de la classe supérieure, d'un autre côté, prend alors forme. Si ce conflit peut demeurer dissimulé derrière la jalousie, il devient manifeste à partir de certaines pratiques faisant appel aux actions d'une agressivité verbale ou physique.

L'imbrication de ces constats mène à la réalité selon laquelle, il n'est pas question que quelques personnes s'enrichissent, alors que la masse est aux prises avec la précarité. Car, la vie rurale exige que toute réussite individuelle soit en premier celle de toute la communauté. Ainsi, les villageois qui n'ont pas accumulé de capitaux activent les mécanismes de redistribution dont le but est de rendre égales toutes les composantes de la société rurale. Ces exigences de redistribution commencent par les demandes d'assistance qui, une fois non satisfaites, conduisent aux vols. Ces actions dissipent le surplus économique propre à la classe supérieure.

Chez les acteurs aisés, cette primauté de la communauté sur l'individu ne permet pas de s'épanouir et encore moins d'accumuler toujours plus. C'est aussi pour cette raison qu'ils considèrent la vie urbaine comme une alternative qui permet de s'affirmer et de pouvoir évoluer dans un environnement où l'individu n'est plus absorbé par une société communautariste. Cette volonté de s'affranchir de ce principe vise également à rendre autonomes les membres de la famille. Car, ici, la proximité physique et géographique d'un membre riche les rend moins créatifs. C'est dans ce cadre que, face à ces pratiques ici qualifiées de logiques de vie communautaire qui font régresser sur le plan socio-économique, les membres de la catégorie aisée réagissent par la migration rurale-urbaine.

En second lieu, un autre élément important des résultats se base sur les constructions et perceptions de la vie urbaine chez les ruraux de notre zone d'étude pour qui vivre en ville constitue une preuve de réussite économique. En effet, quitter un milieu où l'accumulation des ressources économiques est relativement aisée et les dépenses financières courantes liées à la vie quotidienne moins importantes, pour habiter une zone où tout est payant relève d'un succès économique. Pour ces acteurs, « payer tout » suppose avoir des capacités financières élevées et permanentes susceptibles de prendre en charge toutes ces dépenses. Si les villageois ne peuvent

plus se soustraire à l'économie monétaire comme le précise Peter Geschiere³⁹², ils font néanmoins plusieurs jours sans y avoir recours contrairement aux populations urbaines. Ainsi pour eux, riches ou pauvres, la ville est un centre de consommation où seules s'en sortent des personnes ayant accumulé des capitaux.

Pour les ruraux aisés par contre, les dépenses sont moins importantes par rapport à la qualité des biens et services auxquels ils aspirent. Et, c'est ici même où attester sa réussite trouve son vrai sens. Disposant des moyens économiques qui les distinguent des autres, la classe des privilégiés, en rapport à leur niveau d'avoirs, trouve rudimentaires les services auxquels elle a accès au village. C'est dans ce sens que la migration apparaît pour elle comme un moyen d'accéder aux meilleurs services sociaux que seule la ville peut offrir. L'un d'entre de ces services c'est l'éducation scolaire des enfants. Pour les composants de cette classe, il ne s'agit pas uniquement de profiter de la meilleure éducation étant donné qu'ils inscrivent leurs enfants dans les écoles les plus prestigieuses en ville, il s'agit également d'une diversification des capitaux à la lumière de Bourdieu³⁹³. En effet, scolariser les enfants dans ces établissements coûteux traduit aussi l'acquisition d'un capital culturel important au sein de la famille.

Par ailleurs, la ville n'attire pas les ruraux aisés uniquement par ses infrastructures de luxe. Elle le fait aussi de par ses composantes humaines. Etant considéré comme un espace des riches, elle attire les riches du village qui veulent vivre avec ceux de la ville. Dans ce sens, la vie urbaine permet aux paysans nantis d'être au milieu leurs semblables. Rappelons que le fait qu'ils se sentent gênés par la solidarité communautariste du village vient aussi de ce qu'ils ne retirent rien, matériellement, de sa réciprocity. Et pour que ces prédécesseurs et les autres ruraux en soient convaincus, l'acteur doit posséder certains investissements en ville telle que sa propre résidence. Avoir son domicile et certains autres biens rassurent ceux qui sont en ville depuis longtemps que celui qui est entrain de migrer n'est pas une charge. Ce qui confirme qu'il mérite désormais sa place au milieu d'eux. Il existe donc une logique rurale qui veut que les ruraux reproduisent ce que les autres qui jouissent d'un statut supérieur posent comme actions³⁹⁴. La migration urbaine est l'une de ces actions pour la classe supérieure du village.

Cette forme d'égalitarisme entre personnes aisées place la migration pour la ville au centre d'une compétition entre acteurs ruraux ayant des capitaux substantiels. La vie urbaine

³⁹² Peter GESCHIERE, « La paysannerie africaine est-elle captive ? Sur la thèse de Goran Hyden, et pour une réponse plus nuancée », in *Politique africaine*, n°14, Juin 1984, p. 24

³⁹³ Agnès van ZANTEN, Op.cit.

³⁹⁴ Hugues Morel MELIKI, Op.cit.

devient un point de consécration de soi, parfois après de longues années de travail. Cette compétition se manifeste par le fait que la migration d'un membre de la catégorie aisée produit chez les autres un sentiment d'avoir été devancé et, par-là, relégué au bas de l'échelle sociale. Leur notoriété et considérations sont réduites au sein de la communauté au profit des migrants qui sont maintenant classés et considérés comme plus riches. Vivre dans un cadre urbain est donc un témoignage du passage à un niveau supérieur à celui du village. Ainsi, vue sous l'angle d'un objectif à atteindre, la migration devient habituelle et s'érige comme une tradition de réussite pour cette classe. Les nouveaux membres imitent les anciens riches qui sont partis avant en attendant que ceux qui viendront après eux les imitent à leur tour.

De ce qui a été dit par les acteurs, si la vie urbaine est supérieure à celle du monde rural, elle sert aussi à mettre une distance entre les deux catégories de population. Chez les acteurs aisés, elle est une expression du pouvoir étant donné qu'elle implique les capacités économiques plus grandes. Si les ruraux de la classe populaire peuvent vivre au village par contrainte à cause de l'absence de ces capacités, les ruraux aisés ont le privilège d'opérer le choix entre la ville et le village suite à la possession de ce pouvoir. Les ruraux sont conscients du caractère exclusif de la citoyenneté à l'égard de personnes à très faible revenu. La cherté de la vie et l'absence des opportunités font que la ville tire vers le bas celles qui disposent de peu de moyens ce qui rend le pouvoir des aisés encore plus remarquable.

Il faut aussi souligner que la ville présente des opportunités que les ruraux aisés veulent saisir. Bien qu'ils soient en possession des capitaux importants, ils estiment que le village ne leur permet plus de les démultiplier, contrairement à la ville où ils bénéficieraient de la diversité d'activités économiques à mêmes de fructifier et diversifier davantage leurs capitaux. A cette diversification économique la ville offre aussi l'accès aux capitaux culturels, sociaux et symboliques tel que les catégorise Pierre Bourdieu. La possession de ces capitaux impose l'honneur, le respect et la reconnaissance ce qui fait de la migration urbaine un facteur de distinction sociale.

Au regard de ces principaux résultats, il y a lieu de dire que les hypothèses formulées au début de cette étude ont été confirmées et que l'objectif de ce travail a été atteint. Cependant, il faudrait relever quelques limites de ce travail. La première limite est liée à la zone d'étude qui est une localité. Ce travail aurait certainement pu collecter plus d'informations s'il s'était étendu sur un espace plus grand, le territoire de Masisi ou la province du Nord-Kivu par exemple. Une telle géographie plus vaste aurait apporté des lumières surtout sur les figures des acteurs aisés dans les entités rurales non minières. L'autre limite est attachée à la méthodologie. En effet, le

travail s'est appuyé uniquement sur les méthodes qualitatives. Joindre à celles-ci les méthodes quantitatives pouvait permettre d'estimer les tendances et les fréquences migratoires chez cette catégorie de la population rurale qui devient de plus en plus grande. Ces méthodes auraient également permis de déterminer à l'aide des indices chiffrées le seuil quantitatif de l'opulence des ruraux aisés.

Enfin, dans la même veine, pour ce qui est des informateurs, ce travail n'a pas interrogé les anciens aisés qui rentrent au village après que la ville les ait rejetés une fois leurs moyens disparus. En les interrogeant, le travail aurait certainement permis de déceler les causes de l'échec, les raisons du retour, leurs nouvelles vies, leurs objectifs subséquents et les relations qu'ils entretiennent avec les autres ruraux après un long séjour en ville. Ces différents pans non élucidés pourraient aider à prolonger le débat ici engagé.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

a. Ouvrages généraux

- **ABRIC, Jean Claude**, *Pratiques sociales et représentations*, Paris, PUF, 1994, 251p.
- **BALANDIER, Georges**, *Sens et puissance : les dynamiques sociales*, Paris, PUF, 1971
- **BARDIN, Laurence**, *L'Analyse de contenu*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 1997, 296p.
- **BEITONE, Alain, GERVASONI, Jacques, DOLLO, Christine, LE MASSON, Emmanuel et RODRIGUES, Christophe**, *Sciences Sociales*, Paris, Dalloz, 2000
- **COULON, Alain**, *L'Ethnométhodologie*, Paris, PUF, Que sais-je, 1996
- **DURKHEIM, Emile**, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 16^e éd., 1967, 149 p.
- **GAYMARD, Sandrine**, *Les fondements des représentations sociales : sources, théories et pratiques*, Paris, Dunod, 2021, 340 p.
- **GRAWITZ, Madeleine**, *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 11^e éd., 2001, 1040 p.
- **LOUBET DEL BAYLE, Jean-Louis**, *Initiation aux méthodes des sciences sociales*, Paris, l'Harmattan, 2000, 272p
- **MUCCHIELLI, Alex**, *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines*, Paris, Armand colin, 2009, 310p.
- **QUERE, Louis**, *Pratiques de formation-Ethnométhodologies*, Formation permanente, Université de Paris 8, 1986, 238p.

b. Ouvrages spécifiques

- **ACKER, David et GASPERINI, Lavinia**, *Education pour les populations rurales : le rôle de l'éducation, de la formation et du renforcement des capacités dans la réduction de la pauvreté et la sécurité alimentaire*, FAO, 2009, 98p.
- **BAIROCH, Paul**, *Victoires et déboires, Histoire économique et sociale du monde du XVI^{ème} siècle à nos jours*, tome III, Gallimard, coll. Folio Histoire, 1997, 1120 p
- **BOURDIEU, Pierre**,
 - *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979, 672 p
 - *Espace social et pouvoir symbolique*, Choses dites, Paris, Minuit, 1987, 228 p
- **CLEMENT, Céline et BRUGEILLES, Carole**, *Introduction à la démographie*, Paris, Armand colin, 2020, 272 p.
- **ELA, Jean-Marc :**

- *La ville en Afrique noire*, Paris, Karthala 1983, 226 p.
- *Quand l'Etat pénètre en brousse... Les ripostes paysannes à la crise*, Paris, Karthala, 1990, 268 p
- *Guide pédagogique de formation à la recherche pour le développement en Afrique*, Paris, l'Harmattan, 2001, 79 p
- **ELA Jean-Marc, et ZOA, Anne-Sidonie**, *Fécondité et migrations africaines : les nouveaux enjeux*, Paris, l'Harmattan, 2006, 356 p.
- **FORLOT, Gilles**, *Avec sa langue en poche... Parcours de français émigrés au Canada (1945-2000)*, Louvain-la-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, 2008, 228 p
- **FRANQUEVILLE, André**, *Une Afrique entre le village et la ville*, l'ORSTOM, Institut Français de Recherche Scientifique pour le Développement en Coopération, collection Mémoires, n°109, Paris, 1987, 646 p
- **GENEVIEVE, Cortes, FARET, Laurent**, *Les circulations transnationales. Lire les turbulences migratoires contemporaines*, Paris, Armand Colin, 2009, 248 p
- **GUILMOTO, Christophe et SANDRON Frédéric**, *Migration et développement*, Les études de La documentation Française, Paris, 2003, p. 144 p
- **GUIMELLI, Christian**, *La pensée sociale*, Paris, PUF, col. Que sais-je ? 1999, 128p
- **MARCHAL, Hervé et STEBE, Jean-Marc**, *Les grandes questions sur la ville et l'urbain*, Paris, PUF, Coll. Quadrige, 2014, 280p
- **MERCKLE, Pierre**, *Sociologie des réseaux sociaux*, La Découverte, coll. Repères, 2004, 128p
- **MUXEL, Anne**, *L'autre à distance : quand la pandémie touche à l'intime*, Paris, Odile Jacob, 2021, 304p
- **POULON, Frédéric**, *Economie générale*, Paris, coll. Eco Sup, Dunod, 2015, 352p
- **SABOURIN, Eric et MARTINE, Antona**, *Les tensions entre lien social et intérêts matériels dans les processus d'actions collectives*, CIRAD, Montpellier, 2005, 204p
- **SCOTT C., James**, *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*. Paris, Éditions Amsterdam, 2009, 270p

c. Articles

- **ALTER, George, BOURDELAIS, Patrice et ORIS, Michel**, « Mortalité et migration dans les villes industrielles du XIXème siècle : Exemple belges et français », *Annales de démographie historique*, 1999, 178-191 pp

- **ARBORIO, Anne-Marie**, « L'observation directe en sociologie : quelques réflexions méthodologiques à propos de travaux de recherches sur le terrain hospitalier », in *Recherche en soins infirmiers*, n° 90, 2007, 26-34 pp
- **BARDEM, Isabelle**, « L'émancipation des jeunes : un facteur négligé des migrations interafricaines », in *Cahiers des Sciences Humaines*, n° 29, 1993, 375-379 pp
- **BARDIER, Jean Claude, COURADE, Georges et GUBRY, Patrick**, « l'Exode rural au Cameroun », in *Cahier O.R.S.T.O.M., série Sciences Humaines*, vol. XVIII, n°1, 1981-1982, 107-147 pp
- **BARTIKOWSKI, Boris, MERUNKA, Dwight, OUATTARA, Abdoulaye et VALETTE-FLORENCE, Pierre** « Les villes ont-elles une personnalité ? », in *Revue française de gestion*, Lavoisier, n°197, 2009, 49-64 pp
- **BAUDE, John**, « Démographie et migrations des pays en développement vers les pays riches : les spécificités de l'Afrique subsaharienne », in *Revue d'économie du développement*, vol. 16, 2008, 61-95 pp
- **BEJIN, André**, « Migrations et fécondité selon Arsène Dumont », in *Annales de démographie historique*, Démographie des villes et des campagnes, 1990, 75-83 pp
- **BELARBI, Aicha**, « La dynamique des représentations sociales dans une situation d'immigration » in *Revista CICOB d'Afers Internacionals*, n° 66-67, 2004, 283-298 pp
- **BELEMBA, Nakuno** « Déterminants du chômage en République Démocratique du Congo : une analyse empirique de 2001 à 2020, in *Journal of Academic Finance*, vol.14, n°1, 2023, 99-111 pp
- **BERGEON, Céline, DUREAU, Françoise, IMBERT, Christophe, LE ROUX Guillaume et LESSAULT, David**, « Et l'immobilité dans la circulation » in *e-Migrinte*, n°11, 2013, 3-6 pp
- **BIWOLÉ-FOUDA, Jean et TEKO TEDONGMO, Henri**, « Pratiques de sorcellerie dans la dynamique concurrentielle : Le cas des petites entreprises au Cameroun », in *Revue française de gestion*, Lavoisier, vol. 4, n° 289, 2020, 143-159 pp
- **BOYER, Florence**, « La figure de Pénélope ou l'immobilité dans le contexte des migrations circulaires », in *e-Migrinter*, n° 11, 2013, 53-65 pp
- **CADART, Marie-Laure**, « La vulnérabilité des mères seules en situation de migration », in *Dialogue*, n°163, 2004, éd. Erès, 60-71 pp
- **CAMPBELL, Catherine, et JOVCHELOVITCH, Sandra**, « Santé, communauté et développement : vers une psychologie sociale de la participation », in *Journal de psychologie sociale communautaire et appliquée*, vol. 10, n°4, 2000, 255–270, pp

- **CHAOUATI, Amel**, « Migration, souffrance psychique et défenses culturelle », in *Le Journal des psychologues*, n°252, novembre 2007, 67-71 pp
- **CHAPTAL, Gilles et MADRY, Pascal** « La rurbanisation : nouveau sursaut et dernier sursis du commerce rural », in *Pour*, vol. 195, n°3, 2007, 65-71 pp
- **DAMON, Julien**, « Chiffres, approches et paradoxes de la pauvreté urbaine », in *Questions de communication*, n° 25, 2014, 143-160 pp
- **DEBONNEUIL, Xavier et GOLLAC Michel** « Structure sociale des villes », in *Economie et statistique*, n°98, Mars 1978, 51-65 pp
- **DÉTANG-DESSENDRE, Cécile, PIGUET, Virginie et SCHMITT, Bertrand** « Les déterminants micro-économiques des migrations urbain-rural : leur variabilité en fonction de la position dans le cycle de vie » in *Population*, vol. 57, n°1, 2002, 35-62pp
- **DICK, Eva et SCHRAVEN, Benjamin**, « Migration Rurale-Urbaine en Afrique de l'Ouest : Contextes, Tendances et Recommandations », KNOMAD, Policy brief, février 2021.
- **DUTEURTRE, Guillaume, FAYE, Bernard, BUTILLY-DIANE, Céline et ALARY, Véronique**, « L'animal, produit et capital : les programmes d'appuis à l'élevage face aux risques de paupérisation » in Guillaume DUTEURTRE et Bernard FAYE (dir.), *l'Elevage, richesse des pauvres*, éditions Quæ, Coll. Update Sciences & Technologies 2009, 135-148 pp,
- **ELA, Jean Marc**, « Paysans d'Afrique : peuple en marge ou en marche, » in *les paysans du globe*, le courrier de l'UNESCO, 1983, 8-11 pp
- **EVA, Bonka and FRIEZE Irene**, « Toward a Concept of Migrant Personality », in *Journal of Social Issues*, 57 (3), 2001, 477-491 pp
- **FAVREAU, Louis et FRECHETTE, Lucie**, « Pauvreté urbaine et exclusion sociale. Les nouvelles figures du travail social auprès des personnes et des communautés locales en difficultés », in *Service social*, vol. 44, n°3, 1995, 71-91 pp
- **GARNIER Catherine et SAUVE, Lucie**, « Apport de la théorie des représentations sociales à l'éducation relative à l'environnement - Conditions pour un design de recherche », in *Éducation relative à l'environnement*, vol.1, 1999
- **GERARD, Étienne**, « Logiques sociales et enjeux de scolarisation en Afrique : Réflexions sur des cas d'écoles maliens et burkinabè », in *Politique africaine*, n°79, 1999, 153-163 pp

- **GESCHIERE, Peter**, « La paysannerie africaine est-elle captive ? Sur la thèse de Goran Hyden, et pour une réponse plus nuancée », in *Politique africaine*, n°14, Juin 1984, 13-33 pp
- **GILBERT, Yves**, « Migrations urbaines en milieu rural : diversification sociale et recomposition du politique », in *Espaces et sociétés*, Ères, n° 143, 2010, 135-149
- **GLEVAREC, Hervé** « L'espace social selon Pierre Bourdieu : Les fondements d'une configuration de la société et d'une interprétation des pratiques culturelles », in *L'Année sociologique*, Vol. 71, n°1, PUF, 2021, 223-266 pp
- **GLEVAREC, Hervé**, « La distinction n'est pas une différenciation », in *Recherches sociologiques et anthropologiques*, vol. 51, n°1, 2020, 39-59 pp
- **GODEFROY, Pascal et LOLLIVIER, Stéfan**, « Satisfaction et qualité de vie », in *économie et statistique*, n°469-470, 2014, 199-232 pp
- **GREEN L. Nancy**, « Quatre âges des études migratoires », in *Femmes, Genre, Histoire*, n°51, 2020, 185-206 pp
- **GUBERT, Flore**, « Pourquoi migrer ? Le regard de la théorie économique », in *Regards croisés sur l'économie*, n°8, 2010, 96-105 pp
- **HURIOT, Jean-Marie**, « Villes et économie : les infortunes du savoir » in *Géographie, économie, Société*, vol. 11, 2009, p. 24 23-38 pp
- **JAYET, Hubert**, « L'analyse économique des migrations, une synthèse critique », in *Revue économique*, vol. 47, n°2, 1996, 193-226 pp
- **KALUME DIUMBA, Freddy**, « Développement rural comme frein à l'exode rural et levier a l'exode urbain en République Démocratique du Congo », in *Mouvements et Enjeux Sociaux-Revue internationale des dynamiques sociales*, vol. 2, n°117, 2021, 64-74 pp
- **KOHN, Laurence et CHRISTIAENS, Wendy**, « Les méthodes de recherches qualitatives dans la recherche en soins de santé : apports et croyances », in *Reflets et perspectives de la vie économique*, Tome LIII, n° 4, 2014, 67-82 pp
- **LE BAIL, Hélène, LIEBER, Marylène et RICORDEAU, Gwenola**, « Migrations par le mariage et intimités transnationales », in *Cahiers du Genre*, 2018, n°64, 5-18 pp
- **LESSAULT, David, BERTHOMIERE, William**, « Le champ migratoire : une notion fondatrice des théories contemporaines des migrations internationales », in Yann SCIOLODO-ZÜRCHER, Marie-Antoinette HILY et Emmanuel MA MUNG, *Étudier les*

migrations internationales, Presses universitaires François Rabelais, 21-50 pp, 2019, (halshs-02085125)

- **LOGOSSAH, Kinvi**, « Migration et rationnement du marché des biens », Dans *Revue d'économie du développement*, vol. 15, 2007, 87-111 pp
- **LOKANGA DJOMO, Godefroy** « Evaluation comparée de la malnutrition des enfants de moins de 5ans par des indices anthropométriques en RDC », in *European Scientific Journal*, vol.17, n°7, 2021, 154-169 pp
- **MAREGA, Oumar et MERING, Catherine**, « Les agropasteurs sahéliens face aux changements socio-environnementaux : nouveaux enjeux, nouveaux risques, nouveaux axes de transhumance », in *L'espace géographique*, n°3, tome 47, 2018, 235 – 260 pp
- **MASSEY, Douglas S., ARANGO, Joaquin, HUGO, Graeme, KOUAOUCI, Ali, PELLEGRINO, Adela et TAYLOR J., Edward**, « Théories de la migration internationale : examen et évaluation », in *revue de la population et du développement*, vol. 19, n°3, 1993, 431-466 pp
- **MEKA'A, Cosmas Bernard**, « Le différentiel de revenus joue-t-il un rôle déterminant dans la migration rurale-urbaine ? Application au cas du Cameroun », in *Economie du développement*, Boeck Supérieur, vol. 19, n°1, 2011, 45-76 pp
- **MOULETTE, Pascal, ROQUES, Olivier, TIRONNEAU, Luc, et BENRAÏS-NOAILLES, Laïla**, « La motivation au travail : Les théories des besoins », in Pascal MOULETTE, Olivier ROQUES, Luc TIRONNEAU (dir.), *Gestion des ressources humaines*, Paris, Dunod, 3^e édition, coll. Maxi Fiches, 2019, 131-134 pp
- **MOUNKAÏLA, Harouna**, « De la migration circulaire à l'abandon du territoire local dans le Zarmaganda (Niger) », in *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 18, n°2, 2002, 161-187 pp
- **MUSOBWA Prospère., CIRHUZA Augustin-Pascal, KITO T. Serge et KASHEMWA, Manny** « les incidences démographiques, sociologiques et économiques de l'exode rural dans la ville de Bikavu au Sud-Kivu », *Revue Internationale des sciences économiques*, vol. 5, n°1, 2022, 201-219 pp
- **MWANZA Hugo et KABAMBA Kabata**, « Pauvreté et marginalisation rurales en Afrique au sud du Sahara », in *Belgeo*, n°1, 2002, 3-16 pp
- **NAHUM, Nicolas**, « L'orgueil des villes, in *Cités*, n°80, 2019, 109-116 pp

- **NEGURA, Lilian**, « La construction sociale de la migration : Le rôle de l'expérience et des représentations sociales, in *Canadian Ethnic Studies*, vol. 49, n°1, 2017, 103-124 pp
- **NGALAMULUME TSHIEBUE, Grégoire**, « Le développement rural : réalités, enjeux et pistes d'action » in *Conjonctures congolaises*, 2016, 239-267 pp
- **ONGO NKOA, Bruno Emmanuel** et **SONG, Jacques Simon**, « Urbanisation et inégalités en Afrique : une étude à partir des indices désagrégés » in *Revue d'Économie Régionale & Urbaine* Armand Colin, n° 3, 2019, 447 à 484 pp
- **PELLISSIER, Paul**, « Les interactions rurales - urbaines en Afrique de l'Ouest et Centrale », *Bulletin de l'APAD*, N°19, 2000, 15p.
- **PENEFF, Jean**, « Les grandes tendances de l'usage des biographies dans la sociologie française, » in *Politix*, vol. 7, n°27, 1994, 25-31, pp
- **PICHE, Victor**, « Les théories migratoires contemporaines au prisme des textes fondateurs », in *Population*, vol. 68, 2013, 153-178 pp
- **PIGUET, Etienne**, « Les théories des migrations. Synthèse de la prise de décision individuelle », in *Revue européenne des migrations internationales* vol. 29, n°3, 2013, 141-161 pp
- **PINÇON, Michel** et **PINÇON-CHARLOT, Monique**, « Inégalités entre les riches et unité de classe bourgeoise », in Jean Lojkine (dir.), *Les sociologies critiques du capitalisme ; En hommage à Pierre Bourdieu*, PUF, Paris, 2002, 139-143 pp
- **REYNAUD, Alain**, « Les migrations et la géographie : mise au point », in *Travaux de l'Institut Géographique de Reims*, n°9, 1972, 3-26 pp
- **RUI, Sandrine**, « Pouvoir » in Serge PAUGAM (dir.) *Les 100 mots de la sociologie*, coll. Que sais-je ? Paris, PUF, 2010, 85-86 pp
- **SABOURIN, Éric**, « L'entraide rurale, entre échange et réciprocité » in *Revue du MAUSS*, Editions La Découverte, n° 30, 2007, 198-217 pp
- **SCHLOBACH, Monica**, « L'émigration en action. Activités, stratégies et contraintes d'un couple brésilien middling » in *Diversité urbaine*, vol. 19, 2019, 71–92 pp
- **SECA, Jean-Marie**, « Recension du livre de Claude Flament et Michel-Louis Rouquette, *Anatomie des idées ordinaires. Comment étudier les représentations sociales*, Paris, Armand Colin, 2003, 176 p », in *Bulletin de psychologie*, Tome 56(6), n° 468, 2003, 827- 828 pp

- **TIMERA, Mahamet**, « Les migrations des jeunes sahéliens : affirmation de soi et émancipation », in *Autrepart*, n°18 2001, 39-49 pp
- **TRIBALAT, Michèle**, « Approche géographique et approche démographique des champs migratoires », in *Géographes associés* n°24, 2000, 105-110 pp
- **VANHEE, Olivier**, « Rethinking Social Distinction, J.-P. Daloz », in *Sociologie du travail*, vol. 57, n° 1, 2015, 135-137 pp
- **VINCIENNE, Monique**, « La ville et les paysans », in *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 32, 1962, 125-134 pp
- **YOMB, Jacques**, « Développement agricole rural ou opportunité de rente financières des jeunes dans les stratégies de lutte contre l'endettement », in *Pensée plurielle*, n°37, 2014, 111-123 pp
- **ZANTEN Van Agnès**, « Choix de l'école et inégalités scolaires : Le rôle des ressources culturelles et économiques des parents » in *Agora débats/jeunesses* n° 56, 2010/3, pages 35-47 pp.

d. Thèses, mémoires et cours

❖ Thèses

- **MELIKI, Hugues Morell**, Dynamiques et innovations sociales en milieu rural sud-camerounais en contexte post-désengagement de l'Etat, thèse de doctorant, UY1, Sociologie, Juin 2016
- **ZOUITEN, Mounir**, Migrations, réseaux familiaux et stratégies d'insertion urbaine des migrants ruraux au Maroc. Thèse de Géographie, Université de Montréal, 1995
- **GIANNICA, Davide**, Psychologie et Psychopathologie de la migration de retour, du non-retour et de l'entre-deux migratoire, thèse de doctorant, Psychologie, Université Paris-Nord-Paris XIII, 2019.

❖ Mémoires

- **CATTEAU, Pauline**, « Représentations sociales du « 80 km/h » chez les commerciaux itinérants », mémoire de master 2, psychologie sociale, du travail et des organisations, Université d'Angers, Mai 2018,
- **ROBERT, Jean**, L'impact des réseaux sociaux sur l'entrée en emploi des immigrants récents au Canada, Mémoire de maîtrise en Démographie, Université du Québec, 2007

❖ Supports de cours

- **KIMWANGA, Pèlerin**, Manuel de théories sociologiques, support pédagogique, UNIKIN, 2010
- **MIMCHE, Honoré**, Collecte des données qualitatives en sociologie, Support de cours, Université de Yaoundé1, 2022-2023

e. Webographie

- **AMAHAN, Ali**, *Mutations sociales dans le Haut Atlas*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1998, <https://doi.org/10.4000/books.editionsmsmh.6412> Consulté le 29 avril 2024
- **BONICCO-DONATO, Céline**, « Ville (GP) » in Maxime Kristanek (dir.), *l'Encyclopédie philosophique*, consulté le 04 Juin 2024, <https://encyclo-phyloso.fr/villes-gp>
- **BOURDEAU-LEPAGE, Lise**, « Bien-être en ville et changement climatique, la part de la nature, Bulletin de l'association de géographes français, [en ligne], 99-4/2023 », mis en ligne le 27 Mars 2023, consulté le 16 mai 2024, URL : <http://journals.openedition.org/bagf/10316>; DOI : <https://doi.org/10.4000/bagf.10316>
- **BOURDIEU, Pierre**, « La noblesse : capital social et capital symbolique », *Anciennes et nouvelles aristocraties*, édité par Didier Lancien et Monique de Saint-Martin, Edition de la Maison des sciences de l'homme, 2007, 385-397 pp sur <https://doig.org/10.4000/books.editionsmsmh.10044>.
- **BOYER, Florence** et **MOUNKAILA, Harouna**, « Partir pour aider ceux qui restent ou la dépendance face aux migrations », *Hommes & migrations* [En ligne], 1286-1287 | 2010, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 01 juin 2024. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1752> ;
- **CHAMPAGNE Patrick** et **CHRISTIN, Olivier**, *Pierre Bourdieu*, Presses universitaires de Lyon, 2012, <https://doi.org/10.4000/books.pul.5109>
- **CLEMENT, Fabrice**, « L'esprit ensorcelé », in *Terrain* [En ligne], 41 | 2003, mis en ligne le 11 septembre 2008, consulté le 21 mai 2024; DOI : <https://doi.org/10.4000/terrain.1670>
- **CLEUZIQU, Yann** « James C. Scott, La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne », *Études rurales* [En ligne], 186 | 2010, mis en ligne le 11 mars 2013, consulté le 15 Mai 2023. <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.9330>

- **GODEFROY, Pascal**, « Satisfaction dans la vie : les personnes se donnent 7 sur 10 en moyenne », *Institut National des statistiques et des études économiques*, France, portrait social, 2011, sur https://insee.fr/fr/statistiques/fichier/1373892/fporsoc11i_ve41satis consulté le 16 Mai 2024
- **GOETZ, Benoît**, « La Beauté de/dans la ville », *Le Portique* [En ligne], 28 | 2012, document 1, mis en ligne le 08 mai 2014, consulté le 14 Juin 2024. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2566> DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2566>
- **GROSSETTI, Michel et GODART, Frédéric**, « Harrison White : des réseaux sociaux à une théorie structurale de l'action », *SociologieS* [En ligne], Découvertes / Redécouvertes, mis en ligne le 17 octobre 2007, consulté le 05 juin 2024. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/233> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sociologies.233>
- **GUEYE, Doudou et MBALLO, Amadou**, « Retour et réintégration des migrants : le rôle de la famille et de la communauté, in *Sozialpolitik.ch*, vol. 2, 2023, p.6. <https://doi.org/10.18753/2297-8224-4444>
- **GUINEPAIN, Maxime**, « Les « choix scolaires » des parents de classe moyenne et supérieure dans leur contexte », *EchoGéo* [En ligne], 55 | 2021, mis en ligne le 17 mai 2021, consulté le 02 Juin 2024. URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/21224> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/echogeo.21224>
- **MARESCA, Bruno**, « Mode de vie : de quoi parle-t-on ? Peut-on le transformer ? » in *La Pensée écologique*, n°1, vol.1, 2017, pp 233 à 251. DOI : <https://doi.org/10.3917/lpe.001.0233>
- **MARIE, Alain**, « Insécurité urbaine : l'engrenage des violences », in *Jeunes, culture de la rue et violence urbaine en Afrique*, édité par Georges HERAULT et Puis ADESAMNI, IFRA-Nigeria, 1997, <https://doi.org/10.4000/books.ifra.876>
- **MONINO, Jean Louis et CAVAGNA, Eric**, « Indice de satisfaction : conceptualisation et mise en application dans le cadre de la chambre de commerce et d'industrie de Montpellier, sur <https://www.rocq.inria.fr/axis/modulad/archives/numero-22/Monino-22>
- **MORO, Marie Rose**, La psychologie des migrations, entre souffrances et richesses, entretien avec Cécile Guéret, 30 mars 2022 sur <https://shs.cairn.info>
- **MUCCHIELLI, Laurent** « Pierre Bourdieu et le changement social,» sur <https://psychaanalyse.com>

- **MWENZI ENGUTA Jonathan**, Le système éducatif de la République Démocratique du Congo et ses principaux défis, in *Revue internationale d'éducation de Sèvres* [en ligne] 85/ 2020, mis en ligne le 01 décembre 2022, consulté le 02 Mai 2024, URL : <http://journals.openedition.org/ries/9985>; DOI : <https://doi.org/10.4000/ries.9985>
- **NEGURA, Lilian**, « L'analyse de contenu dans l'étude des représentations sociales », in *SociologieS* [Online], Theory and research, mise en ligne le 22 Octobre 2006, consulté le 08 Mai 2024, DOI: <https://doi.org/10.4000/sociologies.993>
- **OCDE/UNCEA/BAD**, « Dynamiques de l'urbanisation africaine 2022 : Le rayonnement économique des villes africaines », in *Cahiers de l'Afrique de l'Ouest*, Paris, éditions OCDE, 2022, <https://doi.org/10.1787/aa4762cf-fr>
- **RAYMOND, Richard**, « Agriculture et environnement, des ruptures industrielles vers une redécouverte des agroécologies » in *Arnould, Géographie des environnements*, Belin, coll. « major », 2018, sur <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/agriculture> consulté le 12 mai 2024
- **SCHARP, M. Kristina, LINDSEY, J. Thomas et PAXMAN G. Christina**, « C'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase: exploration des processus de distanciation construits de manière communicationnelle dans les histoires d'éloignement parent-enfant », in *Journal de communication familiale*, vol. 15, n°4, 2015, 330-348 pp. <https://doi.org/10.1080/15267431.2015.1076422>
- **SPARTI, Davide**, « La reconnaissance distribuée. Estime, respect et autres biens d'identité », in *Terrains/Théories* [En ligne], 4 | 2016, mis en ligne le 25 juillet 2016, consulté le 17 mai 2024. URL : <http://journals.openedition.org/teth/664>; DOI : <https://doi.org/10.4000/teth.664>
- **TEYE, Joseph et AWUMBILA, Mariama**, *Facteurs de migration et d'urbanisation en Afrique*, Centre d'études sur les migrations, Université du Ghana, 2018. www.rabat-process.org
- **TOURE, Niandou**, « L'approche réseaux dans les études migratoires », in *e-Migrinter*, 13, 2015, URL : <http://journals.openedition.org/remi/6571>
- <https://dabafinace.com/fr/apprendre/blogs> consulté le 18 mai 2024
- <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/cadre-de-vie> consulté le 14 Juin 2024
- <https://elevagessansfrontieres.org/2021/07/07/> consulté le 14 mai 2024
- <https://methodoensociologie.wordpress.com/etape-4-modele-danalyse/> consulté le 16 Mai 2024
- <https://www.codic-rdc.org>; <https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Goma#>


- Institut National des statistiques et des études économiques, (France) sur <https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c2130> publié le 29 Mars 2018, consulté le 30 Mai 2024
- Programme National Ecole et Village assainis, Accès à l'eau potable, l'hygiène et l'assainissement pour les communautés rurales et périurbaines de la RDC, *rapport Atlas 2018*, sur <https://www.unicef.org/drcongo/rapports/atlas-2018>
- RFI, émission Le conseil santé, Quelle sont les causes de conflits dans la famille et comment les gérer ? Texte de Caroline PARE, première publication le 06 Avril 2022 sur <https://www.rfi.fr/podcasts/le-conseil-sant%C3%/20220406> consulté le 21 Mai 2024
- Tony MWABA, ministre de l'enseignement de l'EPST de la RDC, interview accordée au journal Vaticannews à la Cité de Vatican, le 28 juin 2021. Consulté le 02 Mai 2024 sur www.vaticannews.va/fr/afrique/news/2021-06/rd-congo

f. Rapports et autres

- **FAO**, « Profil des systèmes alimentaires en RDC », 2022.
- **C.D.E.**, Guide technique de la culture de la pomme de terre en République Démocratique du Congo, 2014.
- **OIM**, Glossary on Migration, 2019
- **Groupe de la BAD**, *Rapport pays 2023-RDC*, 2023
- **Groupe de la Banque mondiale**, Ouvrir les villes africaines au monde, 2017
- **OIM et UA**, « Rapport sur la migration en Afrique : Remettre en question le récit », 2019
- **MINEPST et UNICEF**, éducation préscolaire en RDC sur www.unicef.org/drcongo/media/file/COD
- **Ministère de l'aménagement du territoire de la RDC**, Politique Nationale de l'Aménagement du Territoire (PNAT), 2020, 90p.

ANNEXES

ANNEXE 1 : Autorisation de recherche


<p>RÉPUBLIQUE DU CAMEROUN Paix - Travail - Patrie *****</p> <p>UNIVERSITÉ DE YAOUNDÉ I *****</p> <p>FACULTÉ DES ARTS, LETTRES ET SCIENCES HUMAINES *****</p> <p>DÉPARTEMENT DE SOCIOLOGIE *****</p> <p>BP : 755 Yaoundé Siège : Bâtiment Annexe FALSH-UYI, à côté AUF E-mail : depart.socio20@gmail.com « Une sociologie ancrée dans un terroir et ouverte au monde »</p>		<p>REPUBLIC OF CAMEROON Peace - Work - Fatherland *****</p> <p>THE UNIVERSITY OF YAOUNDE I *****</p> <p>FACULTY OF ARTS, LETTERS AND SOCIAL SCIENCES *****</p> <p>DEPARTMENT OF SOCIOLOGY *****</p>
---	---	---

ATTESTATION DE RECHERCHE

Je soussigné, Professeur **LEKA ESSOMBA Armand**, Chef du Département de Sociologie de l'Université de Yaoundé I, atteste que Monsieur **BAHATI NDAGIJE Germain**, Matricule **22 K461** est inscrit en Master II, option Urbanité et ruralité. Il effectue, sous la direction du Docteur **MELIKI Hgues Morell**, un travail de recherche sur le thème : « **Migration urbaines et distinction sociale chez les ruraux du Nord-Kivu : formes, sens et portées dans le village de Ngungu (RDC)** ».

Dans le cadre de cette recherche, il aura besoin de toute information non confidentielle, susceptible de l'aider à bien conduire sa recherche.

En foi de quoi, la présente attestation lui est délivrée pour servir et valoir ce que de droit.

Fait à Yaoundé, le 25 MARS 2024
 Le Chef de Département

Armand LEKA ESSOMBA
 Professeur

ANNEXE 2 : Les guides d'entretien

A. Guide d'entretien pour les migrants

1. Présentation du travail

Bonjour M., Mme, Mlle, je vous remercie d'avoir accepté de répondre à cet entretien sur les migrations rurales-urbaines et distinction sociale chez les ruraux de Ngungu. Le présent entretien vise comprendre les migrations rurales-urbaines des personnes aisées du village. Je vous garantis de l'exploitation de la présente discussion pour des fins uniquement scientifiques. Je suis Germain Bahati, étudiant en Master recherche en Sociologie à l'université de Yaoundé I.

2. Identité de l'enquêté

Nom et prénom, sexe, Age, résidence, état matrimonial, niveau d'étude.

3. Les thématiques

A. Les conditions de vie au village

➤ Conditions matérielles

Aviez-vous un travail ? Une activité quotidienne qui vous rapportait l'argent. Si oui, lequel ?
En dehors de votre occupation, aviez-vous d'autres sources de revenu ? Si oui, vous, lesquelles ?

Aviez-vous une propriété terrière soit un champ à cultiver soit une ferme ? Si oui, la possédez-vous encore ? Si oui, pourquoi ? Si non pourquoi ?

Quand vous n'étiez pas au travail, que faisiez-vous ?

Possédiez-vous votre propre maison ? Comment était-elle construite ?

Si oui, la possédez-vous encore ? Si oui, pourquoi ? Si non, pourquoi ?

Disposiez-vous des moyens de transport ? Si oui, lequel ?

➤ Conditions sociales

Accédiez-vous permanemment et facilement aux soins de santé ? Si oui, par quel moyen ? Si non, pourquoi ?

Les enfants avaient-t-ils accès à l'éducation scolaire ? Si oui, comment estimiez-vous la qualité ? Si non, pourquoi ?

Quelle était la distance entre le domicile et l'école ? Les enfants avaient-ils enregistré un danger ou une quelconque menace dans ce trajet ?

A part dans ce trajet de l'école pour les enfants, un membre de la famille avait-il été menacé pour une raison ou une autre ? Si oui, qui et quelle était la raison ?

B. Les représentations sociales de la ville

Visitez-vous souvent la ville de Goma avant de venir ? Si oui, Comment voyez-vous la vie là-bas ?

Connaissiez-vous quelqu'un qui était parti habiter en ville avant vous ? Si oui, vous pensez que c'était pourquoi ?

Et vous personnellement, quand est-ce qu'avez-vous eu l'idée de venir en ville ? L'idée est venue dans quelle circonstance ? Il y a-t-il quelqu'un qui vous a intéressé ?

En avez-vous parlé avec votre partenaire (pour les gens en couple) ? Quelle a été sa réaction ?

A quel moment avez-vous quitté le village ?

Qu'est-ce qui vous attiré ?

Avez-vous un travail ici ? Si oui, lequel ? Si vous pouvez comparer le revenu actuel et ce que vs gagniez au village, gagnez-vous assez ?

Aviez-vous déjà des biens en ville avant de décider de venir (parcelle, maison, véhicule ou autre) ? Si oui, lesquels ?

Avez-vous des proches qui vous ont aidé dans ces démarches ? Si oui, quel est le niveau de parenté ? Pourquoi avez-vous préféré ce quartier au lieu d'un autre ?

Depuis que vous avez quitté le village, qu'est ce qui a concrètement changé ? Comment ?

Comment vous sentez-vous ? Êtes-vous satisfait de votre vie en ville depuis que vous êtes ici ?

L'éducation des enfants a changé ? Comment estimez-vous la qualité ? L'accès aux soins de santé s'est-il amélioré ?

C. Les logiques villageoises qui conduisent à la migration

Depuis que vous êtes en ville, êtes-vous déjà rentré au village ? Si oui, c'est souvent ?

Pourquoi ? Si non, pourquoi ?

Pourquoi avez-vous quitté le village ?

Il y a-t-il des attitudes (comportements) villageoises que vous n'aimez pas ? Si oui, lesquelles ?

Ces attitudes ont elles pesé dans votre décision de migrer ? Si oui, comment ?

Comment voyez-vous le village depuis que vous êtes ici ? Continuez-vous à travailler ou à acheter des biens au village depuis votre déménagement ?

Qu'est-ce que le village vous a donné et que c'est qu'il représente pour vous ?

Pour vous, c'est possible de migrer même sans moyens et tenter de trouver l'argent en ville ?

Vous arrive-il le moment où le village vous manque ? Si oui, comment et/ou pourquoi ? Si non, pourquoi ?

Pensez-vous un jour de pouvoir rentrer et résider au village ? Si oui, pourquoi ? Si non, pourquoi ?

Avez-vous quelque chose (une information ou un autre élément) à ajouter ? Si oui, la quelle ?

Merci de m'avoir accordé cet entretien.

B. Guide d'entretien pour les ruraux

1. Présentation du travail

Bonjour M., Mme, Mlle, je vous remercie d'avoir accepté de répondre à cet entretien sur les migrations rurales-urbaines et distinction sociale chez les ruraux de Ngungu. Le présent entretien vise comprendre les migrations rurales-urbaines des personnes aisées du village. Je vous garantis de l'exploitation de la présente discussion pour des fins uniquement scientifiques. Je suis Germain Bahati, étudiant en Master recherche en Sociologie à l'université de Yaoundé1.

2. Identité de l'enquêté

Nom et prénom, sexe, Age, profession ou occupation principale, résidence, état matrimonial, niveau d'étude.

3. Représentation de la ville chez les ruraux

Visitez-vous souvent la ville de Goma ou n'importe quelle autre ville ? Si oui, Comment voyez-vous la vie là-bas ?

Connaissez-vous quelqu'un qui a migré en ville ? Si oui, vous pensez que c'est pourquoi ?

Vous est-il arrivé d'avoir aussi l'envie d'aller vivre dans la ville ? Si oui, pourquoi et qu'est-ce qui vous a retenu ? Si non pourquoi ?

Selon vous, il y a-t-il des préalables pour migrer vers en ville ? Si oui, lesquels ?

Il y a-t-il des comportements au village qui peuvent vous pousser à migrer si vous avez l'argent ? Si oui, lesquels et comment ?

Quelle est la différence entre la ville et le village de Ngungu ?

Qu'est-ce que le village représente pour vous ?

Avez-vous quelque chose (une information ou un autre élément) à ajouter ? Si oui, la quelle ?

Je vous remercie pour cette contribution.

ANNEXE 3 : Listes des informateurs

A. Les migrants

Noms et Prénoms	Age	Lieu de l'enquête	Date de l'enquête	Activité principale	Statut matr.
AYINKAMIYE Espérance	38 ans	Goma	14/02/2024	Agriculteur et éleveur	Marié (e)
BAKUNZI Théogène	38 ans	Goma	13/04/2024	Artisan minier	Marié (e)
BASINDI Isidore	32 ans	Goma	13/04/2024	Artisan minier	Marié (e)
BIZIMANA Charles	38 ans	Goma	14/02/2024	Commerçant	Marié (e)
BWENGE Patrick	37 ans	Goma	10/03/2024	Taximan moto	Marié (e)
GABIRO Christian	33 ans	Gisenyi	16/04/2024	Agriculteur et éleveur	Marié (e)
GASORE Benjamin	47 ans	Goma	16/03/2024	Artisan minier	Marié (e)
HABIKA Pierre	45 ans	Goma	14/02/2024	Commerçant	Marié (e)
HABIMANA Rachel	37 ans	Goma	04/03/2024	Agriculteur et éleveur	Marié (e)
MUGISHA Augustin	37 ans	Goma	13/04/2024	Artisan minier	Marié (e)
MUPENZI Nicolas	33 ans	Goma	15/04/2024	Artisan minier	Marié (e)
NCHIZI Jean Bosco	28 ans	Goma	16/03/2024	Commerçant	Célibataire
NDAYAMBAJE Innocent	39 ans	Goma	16/04/2024	commerçant	Marié (e)
REMERA James	39 ans	Goma	14/02/2024	Fonctionnaire	Marié (e)
TUYISENGE Evariste	39 ans	Goma	16/04/2024	Artisan minier	Marié (e)

B. Les ruraux

Noms et Prénoms	Age	Lieu d'enquête	Date d'enquête	Activité principale	Statut matr.
ATAFAZALI Hénoc	23 ans	Ngungu	09/04/2024	Agriculteur et éleveur	Célibataire
BARAKA MPOZE	36 ans	Ngungu	25/03/2024	Commerçant	Marié (e)
BUTERA Thomas	29 ans	Ngungu	28/03/2024	Fonctionnaire	Célibataire
BYIRINGIRO Prince	28 ans	Ngungu	26/04/2024	Fonctionnaire	Célibataire
HAKIZA Faustin	37 ans	Ngungu	04/03/2024	Agriculteur et éleveur	Marié (e)
IYAMUREMYE Christophe	38 ans	Ngungu	22/02/2024	Fonctionnaire	Marié (e)
MIHIGO Pedro	32 ans	Ngungu	06/04/2024	Agriculteur et Eleveur	Marié (e)
NIYO Justin	30 ans	Ngungu	26/03/2024	Commerçant	Marié (e)
RUTARINDWA Jean de Dieu	35 ans	Ngungu	31/03/2024	Fonctionnaire	Marié (e)
YOMBO Emmanuel	29 ans	Ngungu	09/04/2024	Taximan moto	Marié (e)

ANNEXE 4 : QUELQUES IMAGES

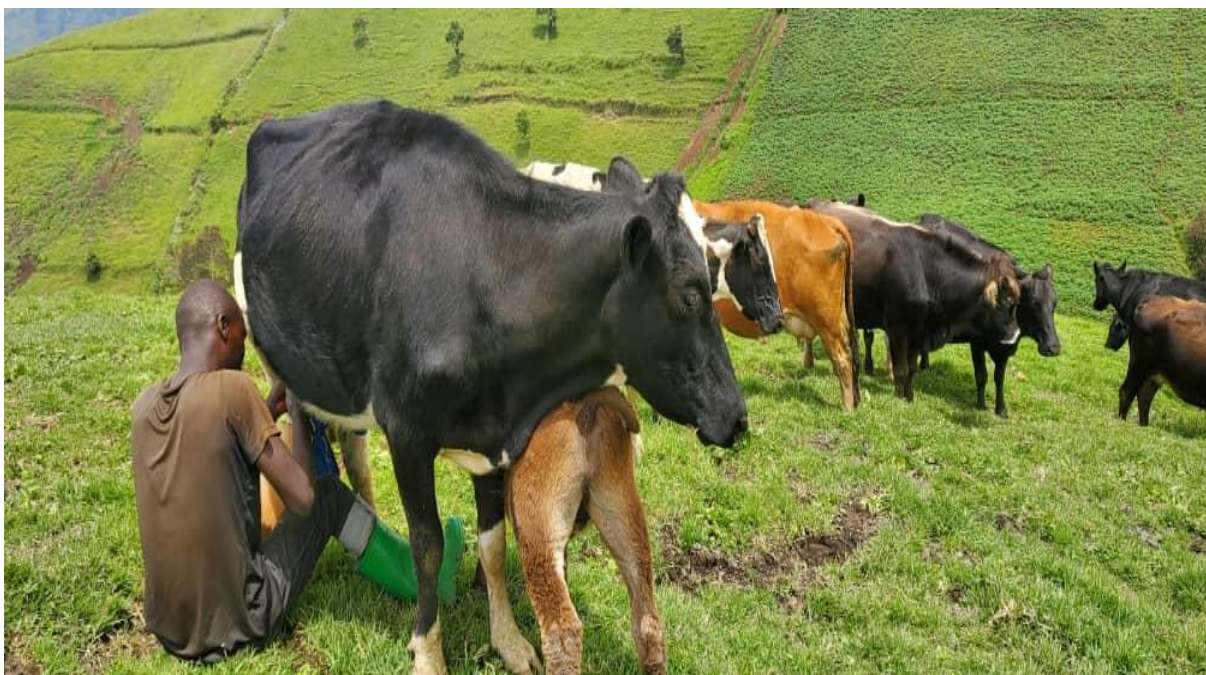
Un parking pour les motos à Ngungu centre



Les activités minières à Humule



Culture de la pomme de terre



Un berger entrain de traire une vache à la main à Ngungu



Une maison commerciale de l'un de nos informateurs à Ngungu



Chargement des vivres par les camions au centre de Ngungu.



TABLE DES MATIÈRES

DEDIDACE.....	i
REMERCIEMENTS	ii
ACRONYMES ET SIGLES	iii
LISTE DES TABLEAUX, GRAPHIQUES ET PHOTOS	iv
RESUME.....	v
ABSTRACT	vi
SOMMAIRE	vii
INTRODUCTION GENERALE.....	1
I. MISE EN CONTEXTE ET JUSTIFICATION	2
II. PROBLEME DE RECHERCHE.....	4
III. PROBLEMATIQUE	5
1. Approche économique de la migration.....	5
1.1. La migration est due au comportement de maximisation du revenu	6
1.2. L’hypothèse subjectiviste de la migration	7
2. L’hypothèse de migration comme exutoire au boom démographique	8
3. Approche géographique de la migration	9
4. Approche psychologique de la migration.....	10
5. Un aperçu sur l’approche historique de la migration	11
6. Approche sociologique de la migration.....	12
6.1. Le prisme réticulaire de la migration.....	12
6.2. L’approche socioculturelle répulsive et attractive des régions de départ et d’arrivée...	13
6.3. Pour une approche des migrations comme distinction sociale	15
VI. QUESTIONS DE RECHERCHE.....	17
Question principale.....	17
Questions secondaires	17
VII. HYPOTHESES DE RECHERCHE	17
Hypothèse principale.....	17
Hypothèses secondaires.....	17
VIII. OBJECTIFS DE RECHERCHE.....	18
Objectif principal.....	18
Objectifs spécifiques	18
IX. METHODOLOGIE	19
A. Cadre théorique	19
1. Le constructivisme structuraliste	19
2. L’Ethnométhodologie.....	20
3. Théorie de Représentations Sociales.....	21
B. Cadre empirique	23
1. La recherche documentaire.....	24
2. L’observation directe.....	24
3. L’entretien semi-directif.....	25
4. Technique d’échantillonnage.....	26
5. Le mode de traitement des données collectées : L’analyse de contenu.....	26
X. CLARIFICATION DES CONCEPTS	27

A.	Concept de migrations rurales-urbaines	27
B.	La distinction sociale.....	28
XI.	DELIMITATION DE LA ZONE D'ETUDE.....	30
A.	Délimitation spatiale.....	30
B.	Délimitation temporelle.....	31
XII.	DIFFICULTES RENCONTREES	32
A.	Le difficile accès à la documentation au niveau du village	32
B.	Les difficultés de l'enquête sur terrain	32
XIII.	PLAN DU TRAVAIL	33
	PREMIÈRE PARTIE : CONDITIONS SOCIO-ECONOMIQUES ET CATÉGORISATION	
	D'UN TYPE DE MIGRANTS RURAUX SINGULIERS	34
	CHAPITRE 1 : LA RELATIVE OPULENCE RURALE COMME MATRICE DU PROJET	
	DE MIGRATION URBAINE	36
I-	FIGURES PLURIELLES DES MIGRANTS DE NGUNGU.....	36
A.	Les acteurs de l'agro-pastoralisme	37
1.	Les agriculteurs	38
2.	Les Eleveurs	40
B.	La petite bourgeoisie minière et commerciale.....	44
1.	Agents et artisans miniers.....	44
2.	Des commerçants accomplis	47
II-	INDICATEURS D'UNE AISANCE SOCIALE ET ÉCONOMIQUE DES ACTEURS ..	49
A.	A l'écoute des récits individuels d'une vie d'aisance.....	49
1.	Indice subjectif de satisfaction de la vie rurale.....	49
2.	La notoriété sociale de soi dans l'espace communautaire.....	51
B.	Cerner l'accomplissement économique des acteurs	53
1.	Le style de vie des acteurs	53
2.	Les investissements diversifiés.....	56
	CHAPITRE 2 : LES MOTIVATIONS DU PROJET DE MIGRATION URBAINE.....	58
I-	LE VILLAGE COMME ENVIRONNEMENT RÉPULSIF.....	58
A.	Une absence de commodités d'épanouissement assortis à leurs avoirs	58
1.	Une pénurie d'infrastructures socioéducatives.....	59
2.	Un environnement de morosité permanente.....	61
B.	Un espace de contraintes et de répression diffuses permanentes	63
1.	Les conflits familiaux et attitudes agressives	63
2.	Les croyances sorcellaires	65
II-	DIVORCER D'AVEC DES LOGIQUES DE VIE COMMUNAUTAIRES DE	
	RÉGRESSION SOCIO-ÉCONOMIQUE	68
A.	Le communautarisme et les élans d'égalitarisme.....	69
1.	Echapper au communautarisme et ses exigences de redistribution du surplus économique	69
2.	Se soustraire à la logique réciprocaire qui freine l'accumulation	71
B.	Desserrer les liens de dépendance	73
1.	La volonté d'affirmer sa subjectivité.....	73
2.	Autonomiser les membres de la famille	75
	DEUXIÈME PARTIE : CE QUE HABITER LA VILLE VEUT DIRE POUR LES RURAUX	
	AISÉS.....	78

CHAPITRE 3 : VIVRE EN VILLE COMME PREUVE DE RÉUSSITE SOCIO-ÉCONOMIQUE	80
I- LA VIE URBAINE COMME ESPACE DE CONSÉCRATION DES RÉUSSITES	80
A. Habiter la ville pour attester sa supériorité économique	81
1. La ville comme espace où seuls qui ont l'argent s'en sortent	81
2. La citadinité comme indicateur d'un pouvoir d'achat supérieur	83
B. S'installer en ville pour accéder à des services de qualité équivalents à sa « classe sociale »	85
1. L'éducation prestigieuse des enfants	85
2. Accéder aux commodités luxueuses	88
II- UN LIEU OÙ ON CÔTOIE SES « ÉGAUX »	91
A. La logique de l'équivalence structurelle	91
1. Etre en ville ou vivre au milieu de ses semblables	92
2. L'égalitarisme loyal entre les acteurs aisés	94
B. Migration comme compétition et tradition chez les acteurs aisés	96
1. La migration comme compétition entre acteurs aisés	96
2. La migration comme tradition des ruraux aisés	98
CHAPITRE 4 : LA VILLE COMME CADRE DE DISTANCIATION ET DE COMPÉTITION SOCIALES	101
I- ÊTRE EN VILLE COMME MATÉRIALITÉ DES LOGIQUES DE RIVALITÉS ET DE CLASSEMENT ENTRE RURAUX AISÉS	101
A. Habiter la ville ou se comparer aux autres acteurs aisés	102
1. Etre en ville, être plus en vue que les acteurs aisés restés au village	102
2. La ville ou milieu d'émulation entre ruraux aisés	104
B. La vie urbaine comme cadre de vie du monde d'en haut	106
1. Le passage à un niveau supérieur	106
2. Etre en ville pour habiter un cadre de vie digne de soi	109
II- METTRE UNE DISTANCE ENTRE SOI ET LES VILLAGEOIS ORDINAIRES	110
A. La ville comme barrière contre les villageois	111
1. Habiter la zone urbaine comme expression du pouvoir de soi	112
2. Un espace de vie qui exclut les populations sans stabilité financière	114
B. Etre en ville pour faire des affaires dans des milieux concurrentiels	116
1. Entreprendre dans un milieu qui exige des compétences absentes chez les villageois	117
2. Vivre en ville comme ouverture des portes de l'étranger	118
CONCLUSION GÉNÉRALE	122
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	129
ANNEXES	141
TABLE DES MATIÈRES	151